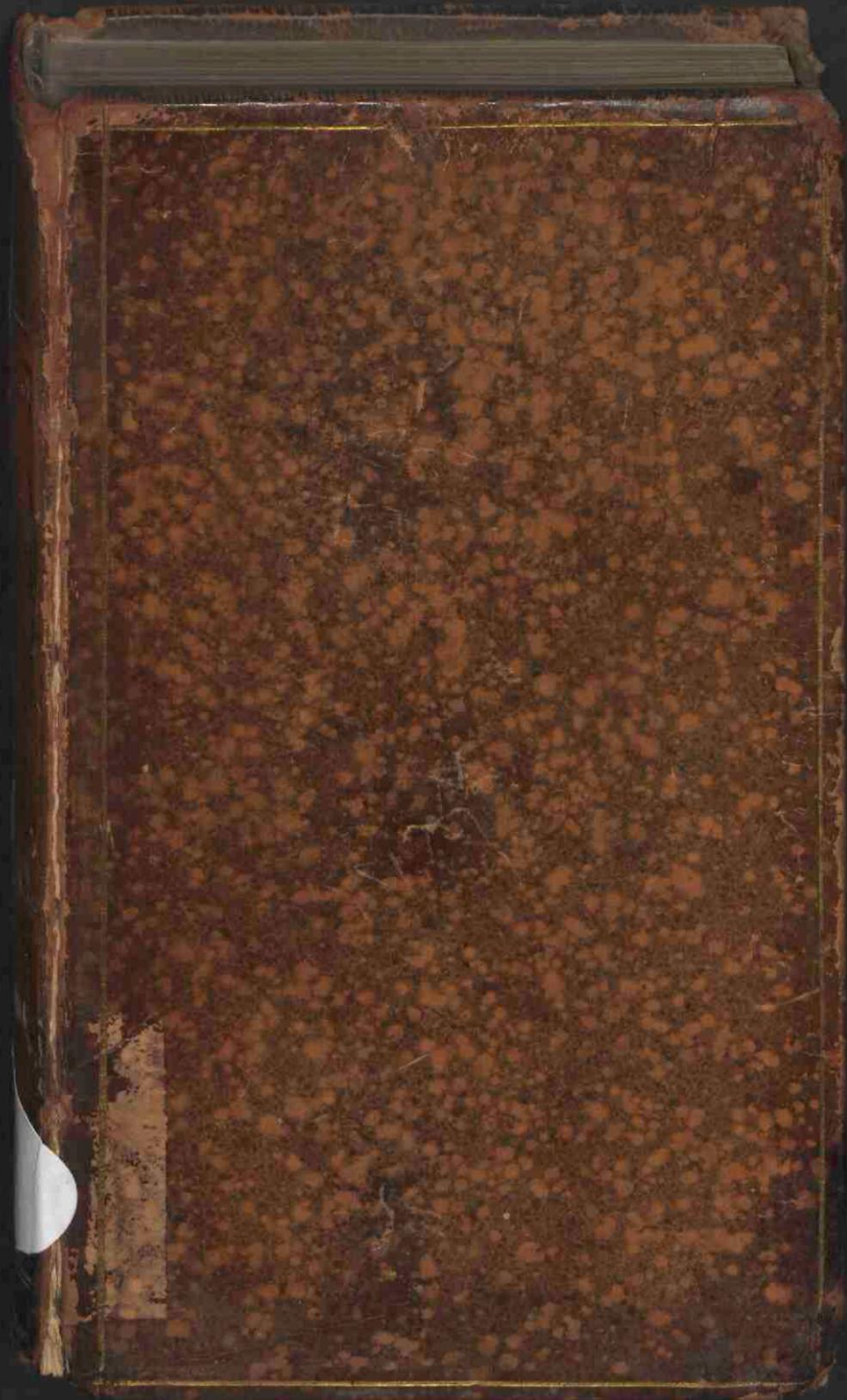
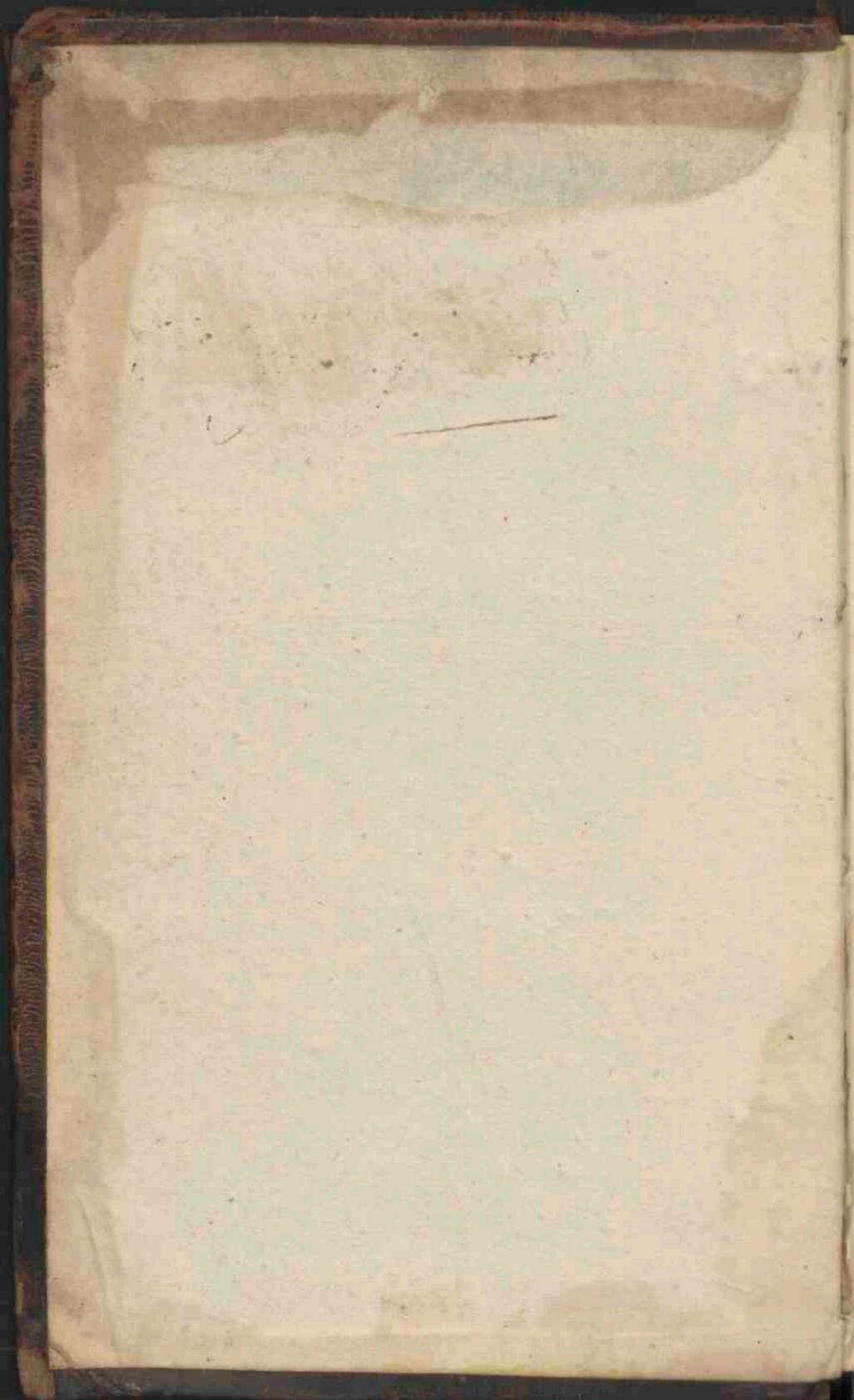




Histoire de Fortunatus.

<https://hdl.handle.net/1874/360687>

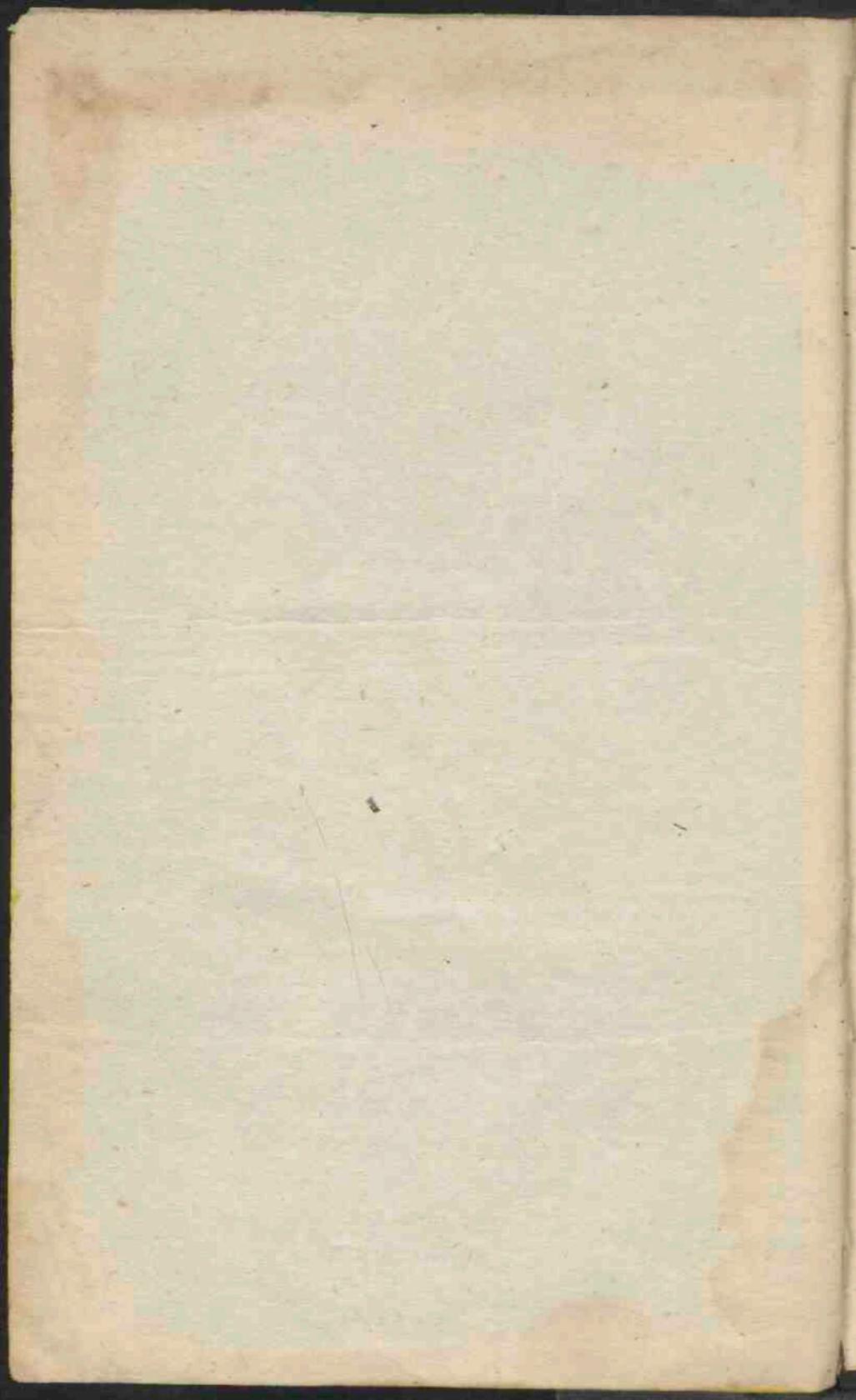




ODC 448
1-3

8002138

8007
INSTITUUT VOOR
FRANSE TAAL- EN LETTERKUNDE
TE UTRECHT



BIBLIOTHEQUE

Manuscript
1234

1847
Jan

gec

INSTITUUT VOOR
FRANSE TAAL- EN LETTERKUNDE
TE UTRECHT

Fm A Hist 1.2

LA BIBLIOTHÈQUE
BLEUE,

*Entièrement refondue, & considérablement
augmentée.*

TOME II.

CONTENANT:

Histoire de Fortunatus, & celle de ses Enfans,
en deux Parties.

Histoire de Jean de Calais.

LA BIBLIOTHÈQUE

T. II

Les... de...
M...

Tome II

CONTENU

... de ...
... de ...
... de ...

...

je

HISTOIRE
DE
FORTUNATUS.

PREMIÈRE PARTIE.



A LIÈGE,
Chez F. J. DESOER, Imprimeur-Libraire,
sur le Pont-d'Isle.

M. D C C. L X X V I I.



AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle Traduction de l'Histoire de FORTUNATUS.

QUOIQUE nous ayons, depuis près de deux siècles, une traduction des aventures de Fortunatus, elle est si infidelle, qu'on peut dire que cette histoire voit le jour pour la première fois. Un hasard singulier, dont il est inutile de rendre compte au public, a fait tomber entre mes mains le véritable manuscrit de cet ouvrage. Lorsque j'ai voulu le confronter avec les éditions Espagnoles, & ensuite, avec la traduction Française, j'ai trouvé qu'il y avoit, entre ces différentes pièces, si peu de rapport, que j'ai de la peine à croire que le Traducteur ait jamais connu l'ori-

vj *AVERTISSEMENT.*

ginal : Il n'y a de ressemblance que dans le fond du sujet. L'ancien Traducteur a fondu, dans la même histoire, celle de Fortunatus & celle de ses Enfans : L'un meurt vers le milieu du livre, & l'on ne fait trop où finit sa narration, qu'il semble continuer après sa mort, ce qui n'est pas vraisemblable. Les aventures des autres sont confondues avec son histoire, ce qui jette une confusion dégoûtante dans la suite des évènements. Il seroit aisé de démontrer l'existence de mon manuscrit, par ce défaut même d'unité dans l'histoire traduite. Les anciens Auteurs Espagnols, comme on fait, se dispensoient, dans leurs drames, ainsi que nous le faisons, aujourd'hui, dans les nôtres, de cette loi gênante, imposée à l'art, par l'art même, par le génie & par la nature ; mais ils la respectoient dans leurs histoires & dans leurs romans. Mon manuscrit est divisé en deux parties : La première contient la vie de Fortunatus, écrite, ou supposée écrite par lui-même ; il en raconte les

AVERTISSEMENT. vij

principaux évènements jusqu'au moment où il est attaqué de la maladie dont il meurt : Sa narration, interrompue à cette époque, est reprise à la seconde partie, qui commence par le récit de la mort de Fortunatus, & qui contient les aventures de ses Enfans, jusqu'à ce que leur mort détruit la vertu de la Bourse & du Chapeau enchantés. On est fâché que la catastrophe de cette histoire soit si triste. Quelques personnes auroient désiré que je l'eusse changée ; mais c'est assez que cet ouvrage ait été défiguré, jusqu'à présent, par un Traducteur infidelle. D'ailleurs, ce qui pouvoit être un défaut pour les Espagnols, graves & sérieux, pour qui le rire est, quelquefois, un remède & un besoin, est une beauté pour les François légers & frivoles, qui ont, enfin, senti la nécessité de s'attrister, & que leurs Poètes ont, heureusement, familiarisés avec les spectacles les plus atroces. Je ne fais pas à qui nous en avons l'obligation ; mais, enfin, nous voilà délivrés de cette sensibilité pu-

viiij *AVERTISSEMENT.*

fillanime, qui nous faisoit pleurer, comme des enfans, sur les plus petits malheurs. Nous verrions Rosemonde, sur le théâtre, boire dans le crâne de son père, que nous serions tentés de *trinqu*er à l'allemande, avec la Reine des Lombards.

C'est, sans doute, à l'ancienneté du langage, qu'il faut attribuer l'espèce de dédain que certaines personnes affectent pour cette histoire : Elles l'ont abandonné au peuple, qui en fait son profit ; il semble que son instinct soit plus sûr que le goût raffiné de ceux qui le méprisent.

Quant au véritable Auteur des *Aventures de Fortunatus*, quelques recherches que j'aye faites, il ne m'a pas été possible de découvrir aucune anecdote de sa vie. Je prie les savans, qui feront quelque découverte à ce sujet, de me la communiquer par la voie de ceux des journaux qu'on lit.



HISTOIRE DE FORTUNATUS.

CHAPITRE PREMIER.

*Naissance, éducation, départ de Fortunatus,
& son début dans le monde.*

JE n'ai eu d'autre motif, en écrivant les principaux évènements de ma vie, que l'instruction de mes enfans, afin que, s'ils trouvent, dans ces mémoires, quelques actions vertueuses, elles leur fassent naître le désir de les surpasser, & qu'ils mettent à profit jusqu'à mes fautes mêmes : C'est pourquoi je chercherai moins à plaire à leur esprit, qu'à former leur ame. Si les aïeux des personnes qui tirent vanité d'une haute naissance, avoient eu soin de tracer un tableau fidelle

de leur vie privée, leurs descendans y trouveroient de quoi se garantir de l'orgueil, en imitant la modestie des uns, ou de quoi rabaisser leur fierté, en considérant les vices des autres. Et que feroit-ce encore, si l'histoire véritable de leurs aïeux parvenoit jamais jusqu'à eux ? Tout ce que je désire, c'est que mes enfans apprennent que ce n'est, ni dans l'opulence, ni dans la gloire que réside la félicité, & que je ne l'ai trouvée que dans la vertu.

Théodose, mon père, avoit hérité de ses ancêtres d'une fortune brillante. Il étoit regardé comme un des plus riches habitans de Famagouste, & comme l'un des Seigneurs les plus heureux du Royaume de Chypre. Sa générosité, son amour pour le plaisir, sa magnificence, eurent bientôt dissipé la plus grande partie des richesses que son père lui avoit laissées. Elles avoient été acquises par une grande économie & par de longs travaux. Courtisan assidu, c'étoit lui qui dispo-
soit des grâces du Prince ; mais il n'en abusa jamais. Personne ne fut plus capable que lui de diriger les rênes de l'État ; il aimoit mieux se distinguer par le faste de ses équipages, par les fêtes les plus galantes, & par un luxe recherché qui désespéroit ses rivaux.

Sa fortune étoit sur son déclin, lorsque ses véritables amis, qui avoient toujours désapprouvé sa conduite, & dont il avoit méprisé les conseils, résolurent, entr'eux, de le marier. Quoique mon père aimât sa liberté

comme tous ceux de son espèce, qui s'imaginent trouver, dans une vie déréglée, toutes les douceurs du mariage, parce qu'ils ont la facilité de s'en procurer les plaisirs, sans s'exposer à ses peines, il écouta, pour la première fois, des propositions qu'il eût rejetées dans toute autre circonstance; c'est qu'il falloit soutenir un faste qui commençoit à manquer d'alimens.

Une jeune beauté, douce, modeste, possédant toutes les vertus de son sexe & n'en ayant presque aucun des défauts, vivoit à Nicosie, capitale de l'île de Chypre; ses charmes la rendoient l'objet des vœux des jeunes Nicosiens, & les richesses de son père excitoient l'ambition de leurs parens. Les amis de Théodose se flattèrent que les vertus de Gratiane pourroient, enfin, mettre un terme aux volages désirs, & prodigalités de son père. Ils en parlèrent aux parens de Gratiane, dont personne encore n'avoit fixé les vœux. Son père étoit un vieillard respectable, plus fier des vertus de sa fille que des siennes; elles étoient son ouvrage; il n'avoit voulu confier son éducation à personne; à peine se croyoit-il capable de la former: Il regardoit avec le même mépris, les pères qui se reposent sur des gouverneurs mercenaires, du soin de former l'esprit, l'ame & le corps de leurs enfans, & les mères dénaturées, qui leur refusent leur sein, & qui les exposent à sucer, dans un lait étranger, des vices & des maux qu'elles ne

leur auroient, peut-être, point transmis.

Ce bon vieillard, qui connoissoit la famille de Théodose, mais qui ignoroit le dérangement de ses affaires, consentit, sans peine, à lui donner sa fille, qui, de son côté, se prévint aisément en faveur d'un homme dont les manières & les dehors séduisans sembloient lui annoncer le sort le plus heureux. Le mariage fut conclu, & l'époux magnifique ne manqua pas de le célébrer par les fêtes les plus brillantes & les plus somptueuses.

Le seul défaut qu'on pût reprocher à mon père, étoit sa prodigalité; encore étoit-il douteux, si elle n'étoit pas autant l'effet de son cœur bienfaisant & généreux, que de l'ostentation. Il vivoit dans le faste; mais sa main ne fut jamais fermée au pauvre & à l'indigent: Il alloit au devant des malheureux, & ne permettoit jamais qu'ils achetassent, par des demandes humiliantes, les secours qu'il leur donnoit. Il fut rempli d'attentions & de complaisance pour ma mère; mais, plus il cherchoit à lui donner des preuves de sa tendresse, & plus il trouvoit des occasions de se livrer à son penchant pour la dépense. Ma naissance ne fit qu'augmenter leur amour. Une femme adorée adopte, aisément, les goûts d'un époux, qu'elle aime; & quelque vertueuse qu'elle soit, il est bien rare qu'elle les contrarie, lorsqu'ils tournent au profit de son amour & de sa vanité.

Théodose continua de vivre splendidement, de donner des fêtes, de briller en équipages

& en chevaux, &, surtout, de combler ma mère de présens. Il alloit au devant de tout ce qui pouvoit lui plaire, & la seule privation qu'elle eût à éprouver, fut celle du plaisir de désirer : Ses prodigalités épuisèrent bientôt ses ressources : D'avidés créanciers firent saisir ses terres ; il fallut en vendre la moitié, pour sauver le reste. On guérit de la plupart des vices par l'impuissance de les satisfaire ; la fureur de dépenser subsiste, lors même qu'elle manque d'alimens. Mon père eut recours à l'usure, ce monstre, qui nourrit ses victimes de leur propre substance ; elle dévora, peu à peu, ce qui avoit échappé à la rapacité des faux amis, des parasites, des créanciers, & de toute cette vermine qui pullule sur les traces du riche généreux. Il ne s'aperçut de sa situation, que lorsqu'ils l'eurent tous abandonné.

Enfin, mon père se trouva réduit à l'indigence ; il ne conserva, de son premier état, que le courage de la supporter ; aussi noble, aussi grand avec les perfides qui avoient contribué à sa ruine, que s'il n'avoit aucune ingratitude à leur reprocher. La seule chose qui lui faisoit regretter sa fortune, étoit d'avoir prodigué celle de son épouse, qu'il n'auroit dû regarder que comme un dépôt. Ce motif excitoit, quelquefois, ses remords ; Gratiane les appaisoit avec tant d'art, elle le consolait avec tant de grâce, qu'elle lui persuadoit, quelquefois, que cet état étoit nécessaire à leur bonheur ; les dissipations

qu'entraîne l'opulence, lui disoit-elle, sont le fléau de la tendresse; le véritable amour, ainsi que l'austère probité, a tout à craindre des richesses; vous regardez votre ruine comme une trahison: eh, mon ami! je n'oublierai jamais que j'étois l'objet de tes prodigalités; & si l'un de nous est blâmable, c'est moi seule, dont la vanité recevoit l'hommage de ton amour avec tant de plaisir, que je m'aveuglois volontairement sur les suites que tes sacrifices pourroient avoir. Alors, mon père oubloit son affliction, & devenoit le consolateur de ma vertueuse mère.

Des sentimens aussi respectables me rendoient leur état plus précieux & plus cher que celui où je les avois vus dans mon enfance. Un jour, que j'étois témoin d'une de ces scènes touchantes, je m'aperçus que Théodose regardoit plus tendrément ma mère, qu'il tournoit sur moi ses yeux mouillés de larmes, que Gratiane dévoroit ses pleurs, me regardoit de temps en temps, soupiroit, fixoit son mari & me regardoit encore. Cette scène muette m'attendrit; je pénétrai dans leurs ames, je m'élançai vers eux, &, en tombant à leurs genoux: Pardon, m'écriai-je, des peines que je vous cause dans ce moment; épargnez-moi les reproches que vous vous faites; laissez-moi vous bénir de m'avoir mis, par votre situation, dans le cas de la rendre plus heureuse. Permettez-moi de me séparer de vous; je sens combien ce sacrifice me coûtera. Je suis jeune, &, grâce aux soins que

vous avez pris de mon éducation, je puis me rendre utile : La fortune veut qu'on la violente; rarement elle accorde ses dons à qui ne fait pas les lui arracher : Si je n'envisageois que moi, peut-être ne les solliciterois-je que foiblement; mais le motif qui m'anime va m'inspirer un zèle, dont j'attends le plus heureux succès; calmez vos inquiétudes l'un & l'autre; adieu, je vais où mon devoir m'appelle. J'allois partir sur le champ; mais leurs bras, dont je ne pus m'arracher, me retenoient sur leur sein; mon visage étoit inondé de leurs larmes. O mon fils, s'écrioit mon père! quelle leçon pour toi! Quelques méprisables que soient, par eux-mêmes, les dons de la fortune, n'oublie jamais qu'il n'est pas moins honteux de les prodiguer, sans nécessité, que de les acquérir par des moyens injustes, ou de les entasser par avarice. C'est moi qui t'ai livré à l'indigence, & qui accable l'épouse la plus vertueuse du poids de ma misère. Il alloit continuer, lorsque ma mère, faisant un effort sur elle-même: Mon cher Théodose, s'écria-t-elle, pourquoi t'obstiner à t'accuser toi-même, lorsque tout te justifie? Quand même tu serois encore au sein de l'opulence, Fortunatus n'est-il pas d'un âge à aller chercher la gloire? Ne faudroit-il pas qu'il se séparât de nous? Serions-nous assez ennemis de sa réputation pour le retenir auprès de nous, lorsque déjà ses pareils se sont fait connoître par mille actions d'éclat? Pourquoi donc nous affliger d'un départ nécessaire?

Est-ce parce qu'il ne part pas, comme eux, traînant après lui une suite nombreuse de valets & de brillans équipages? Sa situation même est un avantage: Les délices de la maison paternelle, qui les ont accompagnés dans leurs voyages, ne leur ont pas permis d'acquérir les connoissances qu'ils cherchoient; accoutumés à l'ignorance & à la mollesse, ils ont refusé de s'instruire; ils ont craint la peine, & n'ont rapporté de leurs courses que les préjugés & les ridicules des pays qu'ils ont parcourus: Comme, par leur état, ils n'ont pas eu besoin de se faire des protecteurs, se croyant au dessus de la nécessité de plaire, ils en ont négligé tous les moyens. Les restes précieux de l'antiquité, les chef-d'œuvres des arts, les divers phénomènes que la nature a répandus sur la surface, & dans les entrailles de la terre, se sont, vainement, offerts à leurs yeux; ils n'avoient point appris à les voir: Ils ont été chez différens Peuples, & n'en ont pas su distinguer, ni les mœurs, ni les caractères; ils ont cru avoir beaucoup fait, parce qu'ils ont observé quelques usages particuliers, qui ne leur ont paru bizarres, que parce qu'ils étoient différens de ceux de leurs pays: Aussi, quel a été le fruit de leurs voyages? une présomption ridicule en leur faveur, une prévention injuste contre les Nations étrangères, &, le plus souvent, le mépris qu'ils ont attiré à leur patrie, & à eux-mêmes. Grâce au Ciel, mon fils, je n'ai rien de tout cela à craindre pour vous. Je me console d'avance de notre

séparation, par le plaisir que j'espère de votre retour; vous n'oublierez jamais que vous laissez des parens qui vous aiment, & que le seul moyen que vous ayez de répondre à leur amour, est d'être honnête & vertueux; je fais que, sans ce motif, vous le seriez encore: Que ne devons-nous pas attendre d'un cœur fait comme le vôtre; quant au désir de mériter l'estime publique, vous joindrez celui de faire notre consolation! Partez; épargnez à votre père de tristes adieux qui déchirent son ame: Il n'est pas moins beau de savoir dompter la nature, dans certaines occasions, qu'il est toujours agréable de se livrer à ses penchans. Adieu, mon fils. A ces mots, elle s'arrache de mes bras, sans avoir la force d'en dire davantage; & moi, je me trouvais dans ceux de mon père, que je vis froid, pâle & inanimé: Je tremblai pour son état; je demandai du secours; ma mère revint en essuyant ses larmes; elle me fit signe de me retirer, & je partis sans le revoir, après avoir demeuré, quelques jours, caché à Famagouste, pour m'assurer que cette séparation n'auroit point de suites funestes.

Je n'avois point de projet déterminé; je me voyois, pour la première fois, hors de la maison paternelle; je n'avois que dix-huit ans; j'étois sans expérience; je me regardois comme un être isolé dans la nature; je frémissois de ma situation; mes regards se tournoient, malgré moi, vers la demeure de mes tristes parens: Je leur tendois les

mains , & ma seule consolation étoit de penser que j'aurois , peut - être , le bonheur de leur être utile. Je me promenois , sans dessein , sur le port ; je vis une Galère qui revenoit de Jérusalem ; j'appris qu'elle avoit ramené le Comte de Flandre ; que ce Comte venoit de perdre un de ses écuyers ; qu'il étoit sur le point de partir , & qu'il avoit fait avertir les passagers qui devoient s'embarquer avec lui. Je me présentai au Comte , je lui dis , en peu de mots , le désir que j'avois de quitter l'île de Chypre ; je lui peignis l'état de mes parens , je lui parlai de leur opulence passée , & je ne lui cachai que les causes de leur chute. J'eus le bonheur d'être bien reçu du Comte ; j'osai lui proposer de remplacer le serviteur qu'il avoit perdu. Il me demanda , d'un air affable , quel étoit mon talent. Je n'en fais rien , lui répondis-je ; mon père n'a rien négligé pour mon éducation ; j'ignore si j'en ai profité , comme je l'aurois dû ; mais , j'espère que le désir de vous plaire , mon zèle , & les principes que j'ai reçus , me rendront propre à exécuter vos ordres , lorsque je ne serai pas assez heureux pour pouvoir les prévenir : Le seul exercice , auquel je me sois livré , jusqu'à présent , est la chasse ; & , soit hasard , soit adresse , j'ai eu des succès qui m'ont flatté. Une seule chose m'inquiète , reprit le Comte , je suis d'un pays si éloigné , que je crains bien que vous ne vouliez pas quitter le vôtre pour me suivre. Je le rassurai sur cette crainte : Il me demanda ce que je voulois pour mes ga-

ges. Rien, que vos bontés, répondis-je, en rougissant. Il insista, & je lui dis que je m'en rapportois à sa justice, qui proportionneroit la récompense au service. Je fus accepté : La galère fut bientôt prête : Je quittai Famagouste & mes parens; nous eûmes un vent favorable, & nous arrivâmes, en très-peu de jours, à Venise.

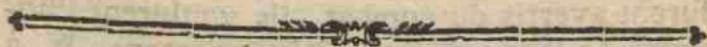
Le Comte ne fit qu'un séjour très-court dans cette Ville, qu'il connoissoit déjà; il étoit impatient de revoir ses amis; d'ailleurs, il alloit épouser la fille du Duc de Clèves : Son mariage avoit été suspendu par son départ pour la Terre-Sainte; il étoit fixé à son retour. Il ne s'arrêta à Venise qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour faire quelques emplettes de chevaux & de bijoux. Je m'entendois à ces choses mieux qu'aucun des serviteurs du Comte : Il me laissa le maître des marchés, & il fut très-content de tout ce que je fis; ce qui, joint à mon assiduité auprès de lui, m'attira son entière confiance : Il ne tarda point à m'en donner des preuves.

Parmi les chevaux qu'il avoit achetés, il y en avoit de moins bons les uns que les autres; il les distribua à sa maison; mais il me choisit un des meilleurs. Cette distinction excita la jalousie de ses autres domestiques; je les entendis murmurer contre moi. Les Flamands, bons & honnêtes, ont, rarement, l'esprit actif; ils se méfioient d'un jeune Italien rempli de zèle, qui avoit reçu une éducation bien au dessus de son état : Ils crai-

gnoient que, selon l'usage, abusant de l'amitié de leur maître, je ne cherchasse à leur nuire. Cependant, ils n'osèrent point éclater. Je feignis de ne m'être aperçu de rien; je fis tout ce que je pus pour mériter leur amitié; mais, quand la jalousie s'est emparée de certains esprits, tout ce qu'on entreprend pour la guérir, se tourne en poison; elle donne ses propres couleurs aux démarches les plus innocentes; elle interprète tout au gré de ses injustices & de ses craintes: C'est dans ces dispositions que nous arrivâmes en Flandre.

Le Comte fut reçu, comme un Dieu, par ses amis & par ses vassaux; ceux-ci ne pouvoient se rassasier du plaisir de le voir; ils avoient si long-temps tremblé pour un si bon maître, qu'ils ne savoient comment déployer leur joie. Il faut des vertus extraordinaires à un particulier, pour acquérir l'estime de ses semblables; il ne faut aux Grands, pour obtenir l'amour de leurs inférieurs, que des vertus communes, soutenues par l'affabilité. Qu'ils sont donc coupables, les Grands qui se font détester, & que leur politique est absurde! La crainte qu'inspire leur orgueil, leur fait trouver des obstacles à leurs moindres volontés; au lieu que tous les cœurs, tous les bras, tous les trésors sont ouverts au maître compatissant & généreux, qui se fait aimer. Tel étoit le Comte. Il désiroit, avec empressement, la conclusion du mariage; tous ses amis, qui partageoient ses peines & ses plaisirs, la hâtèrent, & les noces furent célé-

brées avec une telle joie, qu'on eût dit que c'étoit la noce de chacun de ses vassaux. Cette fête attira un grand concours de Princes & de Seigneurs des environs; car le Comte étoit autant estimé de ses supérieurs, autant respecté de ses égaux, qu'il étoit chéri de ses inférieurs. Il y eut, pendant plusieurs jours, des joutes & des tournois. Quoique plusieurs Princes eussent amené une foule de serviteurs du plus grand mérite, j'eus la satisfaction de recueillir les suffrages de tous les Seigneurs, des hommes & des femmes; &, sur le bon témoignage que mon maître leur rendit de ma conduite, de mon adresse à la chasse, & de la noblesse avec laquelle je servois, je me vis accablé de présens; &, il faut l'avouer, ma modestie n'y gagna rien.



C H A P I T R E II.

Premières aventures de Fortunatus; effroi légitime; fuite précipitée.

CES marques de distinction ne contribuoient pas à me concilier l'amitié de mes camarades: Une aventure, à laquelle je ne pouvois pas m'attendre, acheva de me détruire dans leur esprit. Après que les joutes & les tournois des Princes eurent cessé, le Duc de Clèves, & le Comte, proposèrent deux prix pour les deux

Ecuyers, ou Serviteurs, qui se distingueroient le plus aux tournois, qui furent ouverts pour eux : Ces deux prix étoient deux pièces de velours. Thimothée, un des Ecuyers du (1) Duc de Brabant, gagna, de son côté, l'un des prix, & moi, je remportai l'autre. Les serviteurs du Comte, qui ne m'avoient vu entrer en lice qu'avec des yeux de fureur, parurent consternés de ma victoire : Ils résolurent de m'en enlever l'honneur ; ils persuadèrent à Thimothée de m'envoyer un cartel, & de me proposer de mettre mon prix contre le sien, afin qu'ils restassent, l'un & l'autre, au vainqueur. Ils trembloient que je n'acceptasse point le défi ; je courus à Thimothée, & lui témoignai le plaisir que j'aurois de rompre une lance avec lui, quoique cette sorte d'exercice me fût étranger. Dès que les Seigneurs furent avertis du combat, ils voulurent l'honorer de leur présence : Nous partons, & à la quatrième course, je renversai mon adversaire de son cheval. Le Comte applaudit à mon nouveau triomphe, & se félicita que les deux joyaux (2) eussent resté à son Ecuyer : Il ignoroit la basse jalousie que ses gens me portoient, & qu'ils n'avoient jamais

(1) Il falloit être Gentilhomme pour être admis aux tournois, & d'une probité sans tache. Les Ecuyers parvenoient, par là, à être Chevaliers.

(2) C'étoit ainsi qu'on appelloit les prix que les Dames distribuient, & dont le vainqueur ne manquoit pas de se parer.

osé me témoigner devant lui : Car envie & lâcheté marchent, assez souvent, de compagnie.

Ma nouvelle victoire fut un coup de foudre pour eux ; elle ne les empêcha pas de faire agir de nouveaux ressorts. Un des plus envieux étoit un vieux Chevalier, attaché, depuis long-temps, au service du Comte : Ils lui avoient, plusieurs fois, entendu dire qu'il avoit un moyen sûr de me forcer de fuir, sans rien dire à personne, fort heureux de pouvoir m'échapper sans que mon maître en fût rien. Ils ne manquèrent pas de l'aller consulter. Le traître avoit eu le temps d'étudier mon caractère ; & ce fut sur ma franchise, & sur ma crédulité, qu'il fonda son projet : Il avoit besoin d'argent pour réussir ; mes ennemis eurent bientôt fait la somme qu'il leur demandoit.

Robert (c'étoit le nom du vieux Chevalier) commença par me rechercher : Il me raconta l'histoire de sa vie ; peu à peu, il se lia avec moi ; je n'avois aucune raison de m'en méfier ; il me conduisoit chez les belles femmes ; il me louoit sur ma naissance, sur mon éducation, sur mille qualités qu'il me supposoit. La flatterie est douce ; les esprits qui sont le plus en garde contre ses amorces, sont, quelquefois, les premières dupes de sa perfidie ; & je n'étois que trop disposé à l'écouter. Je prenois Robert pour mon ami ; j'étois le sien ; je lui avois donné toute ma confiance ; je me prêtois à ses

goûts ; il avoit étudié les miens : Il s'attacha à tirer parti de ma vanité ; il la flatta avec une adresse , dont je fus aisément la dupe ; il me consultoit jusque dans les plus petites bagatelles , & me faisoit toujours honneur du succès. Il me juroit toujours l'amitié la plus sincère ; il me donnoit des conseils , dont j'avois souvent éprouvé la solidité.

Ma vivacité , mon accent étranger , la difficulté que j'avois à m'exprimer dans la langue du pays , plaisoient à la Comtesse ; elle me traitoit avec plus de familiarité que mes camarades. J'étois son Écuyer de préférence. Robert , secondé par mon amour propre , me persuada qu'elle ne me voyoit pas d'un œil indifférent , & j'avoue , à ma honte , que j'eus la présomption de le croire : Je redoublai de zèle & de soins auprès d'elle , sans pourtant , qu'il me soit jamais arrivé d'avoir l'idée de sortir des bornes du respect : Robert eut beau me représenter que l'amour timide est presque toujours malheureux ; il ne réussit jamais à me rendre téméraire.

J'étois , avec Robert , dans l'union la plus intime. Lorsqu'il me vit assez engagé dans ses filets , il me prépara au dernier coup. Une nuit , que tout le monde étoit retiré , & que je me disposois à suivre , le lendemain , mon maître dans un voyage , il monte dans ma chambre , ferme la porte , & , comme s'il avoit un secret de la plus grande importance à me communiquer , il me demande s'il peut se

confier à moi. Je l'assurai qu'aux termes où nous étions, ce doute m'offensoit. Il m'embrassa, & me dit, à demi-voix : Mon cher Fortunatus, je suis plus convaincu que personne qu'il ne s'est passé, entre Madame la Comtesse & vous, rien que de très-honnête, cependant, soit qu'elle ne se soit pas assez observée, soit que votre amour vous ait trahi, M. le Comte, qui, par malheur, n'est que trop enclin à la jalousie, vous a épiés l'un & l'autre, & vous lui avez donné des soupçons dont il a fait part à quelqu'un.

J'attendois avec impatience la fin de cette conversation; je crus qu'elle se borneroit à me donner quelques conseils utiles. Je ne pouvois, cependant, concevoir que j'eusse pu alarmer le Comte. Comme je n'avois rien à me reprocher, je pris, d'abord, la chose en plaisantant. Robert me regarda d'un air fort sérieux; & le Comte est très-irrité contre vous, ajouta-t-il; je le fais positivement; mais, au fond, il vous aime, & il seroit très-fâché de se défaire de vous. Il a long-temps cherché les moyens de concilier son amitié & sa tranquillité, de manière qu'il puisse vous laisser auprès de sa femme, sans avoir rien à craindre. Voici, enfin, l'expédient qu'il a imaginé : Gardez-moi, je vous prie, sur tout ceci, le secret le plus inviolable; il y va du repos du reste de mes jours; d'ailleurs, je compromettrois un ami intime, qui, connaissant mon amitié pour vous, m'a informé de tout ce mystère. M. le Comte, ajouta-t-il,

ne vous a-t-il pas ordonné d'être prêt, demain, au point du jour, pour l'accompagner à Louvain; ne vous a-t-il pas dit qu'il y alloit pour terminer un procès, qu'il avoit avec le Comte de Saint-Paul? Cela est vrai, lui dis-je; quelle conséquence en tirez-vous? Dans le temps, continua-t-il, qu'il fera semblant d'être occupé de son affaire, il doit vous envoyer chez un homme qui lui est entièrement dévoué. Il est vrai, repris-je, qu'il m'a demandé si je connoissois bien Louvain, & si je saurois m'acquitter des commissions qu'il me donneroit, dans différens quartiers de la Ville. Justement, dit Robert: Eh bien, cet homme, chez lequel il doit vous envoyer, est un Chirurgien, très-habile, à la vérité, qui, de force ou de gré, avec le secours de quelques personnes de sa profession, doit vous mettre dans le cas de ne jamais inspirer de jalousie à personne; vous faire une de ces opérations qui font le plus grand mérite de nos vertueuso d'Italie. M. Robert, m'écriai-je en pâissant, songez-vous bien à ce que vous me dites? En êtes-vous bien assuré? Serroit-il possible qu'une jalousie si mal fondée pût porter M. le Comte, qui est un si bon maître, à me faire un outrage semblable? Plût à Dieu, mon cher Fortunatus, que jè puisse douter de la vérité de l'avis que je vous donne. A quel propos seroit-on venu m'avertir, à l'heure qu'il est, presqu'au moment de votre départ? D'ailleurs, comment auroit-on deviné que Madame la Comtesse a quelque penchant

pour vous, & que vous n'êtes pas insensible à ses charmes? Il est vrai que vous avez des ennemis; je le fais; mais quel parti pourroient-ils tirer de cette supposition? Ce n'est pas la première fois qu'une idée semblable est entrée dans la tête d'un jaloux; au lieu que jamais on n'a vu la haine la plus forte faire imaginer, ah!.... cela ne se conçoit point. Au surplus, vous voilà prévenu; vous êtes fort & vigoureux; ne témoignez rien; armez-vous; accompagnez M. le Comte: Si l'avis qu'on m'a donné est faux, vous aurez une preuve certaine de la malice de ceux qui vous en veulent, & je vous promets de vous nommer l'ami qui vient de m'avertir: Si, au contraire, l'avis est vrai, que risquez-vous? Un Chirurgien est-il un champion si redoutable? Vous n'avez pas craint la lance de Thimothée, & vous avez peur du rasoir d'un chirurgien? Allons, Fortunatus, du courage. Non, parbleu, m'écriai-je, je ne m'y exposerai point: Accompagne M. le Comte qui voudra; vous êtes mon ami, M. Robert; je vous remercie de l'avis: La seule chose que je vous demande, dans ce moment, c'est de m'aider à me cacher, jusqu'à ce que les portes de la Ville soient ouvertes: J'ai le plus grand regret de me séparer de vous, & de quitter M. le Comte.... Le parti, que vous prenez, me dit Robert, d'un air affligé, est bien violent: Si j'avois cru que vous prissiez la chose si vivement, je me serois bien gardé de vous rien dire. Quoi! Fortunatus ne fait vaincre le péril que par

la fuite ? D'ailleurs , qu'allez-vous devenir ? Vous ne pouvez pas douter que M. le Comte ne vous aime : La précaution même qu'il prend pour pouvoir vous garder en sûreté dans sa maison , en est une preuve : Où trouverez-vous un meilleur maître ? Il est vrai qu'il a le défaut d'être jaloux : Après tout , dépend-il de nous d'éviter cette maladie ? Au fond , le pire de tout , c'est qu'en effet , il exécute son projet : Seriez-vous le seul dans le cas où il veut vous mettre ? Si le mal d'autrui est un soulagement pour celui que nous éprouvons , vous trouverez la moitié du monde peuplée de compagnons de votre infortune. Dans tout l'Orient , dans votre pays même , en vaut-on moins pour cela ? Cet accident a-t-il empêché quelqu'un de parvenir aux premières dignités ? Eh ! que savez-vous la fortune qui vous est destinée ? Ce que la fougue de vos sens vous fait regarder , dans ce moment , comme un malheur , est , peut-être , le plus grand bien qui puisse vous arriver ; car , enfin , vous êtes ambitieux , & , à votre âge , souvent , la fatale passion de l'amour absorbe toutes les autres , & devient l'écueil des projets les mieux concertés. Vous le voyez par ce qui vous arrive : La beauté de Madame Comtesse vous a frappé : Aussi-tôt , oubliant qu'elle est l'épouse de votre maître , vous vous livrez à des vœux indiscrets : Au lieu que vous n'aurez plus rien de semblable à craindre. Plus notre maître sera tranquille sur votre compte , & plus il est probable qu'il s'attachera à vous. Vous gou-

vernerez sous son nom : Libre de la plus ardente des passions, tout occupé de votre avancement, il n'est rien que vous ne puissiez vous promettre. Ami Robert, repris-je, lassé de sa harangue, vous êtes-vous mis dans la tête que je me laisserois persuader, par les beaux exemples que vous me citez ? Eh bien ! sachez que l'empire du monde ne me tenteroit pas, s'il m'étoit offert au prix que vous dites. Eh, quel bien peut compenser ! . . . La seule idée me fait frémir. La nuit est déjà avancée ; conduisez-moi dans quelque retraite sûre, & surtout, ne parlez à personne de mon départ, que dans trois jours. Le traître prit un air affligé ; maudit le moment fatal qui alloit nous séparer ; me conduisit dans une maison écartée, où je fis mener mon cheval ; & , avant que le Comte fût éveillé, je partis, mon oiseau sur le poing, suivi de mon chien, comme si j'allois à la chasse, & regardant toujours autour de moi.

La crainte me donna des ailes ; je fis dix lieues sans m'arrêter ; & , lorsque je crus le faire sans danger, j'achetai un autre cheval, & je renvoyai celui du Comte, ainsi que son chien, afin de lui ôter tout prétexte de me faire suivre. J'ai su, depuis, qu'il fut fort étonné d'un départ aussi précipité ; il fit les plus exactes perquisitions, il demanda, à chacun de ses domestiques en particulier, ce qui m'avoit déterminé à partir ainsi, sans lui avoir demandé mon congé ; sans avoir dit adieu à personne, & , surtout, sans avoir de-

mandé mes gages, qui ne laissoient pas d'être considérables : Il protesta que, s'il découvroit que quelqu'un de sa maison m'eût donné lieu de me plaindre, il l'en puniroit sévèrement. Il monta dans l'appartement de sa femme, & lui fit les mêmes questions. Elle l'assura que, bien loin d'avoir reçu quelque déplaisir, je lui avois paru, le soir même, plus gai qu'à l'ordinaire ; que je l'avois fort amusée, ainsi que ses femmes, par les détails des usages de mon pays, que je leur expliquois de la manière la plus plaisante.

Cependant, Robert, voyant à quel point son maître me regrettoit, craignant, d'ailleurs, l'effet de ces menaces, alla recommander le plus inviolable secret à tous les domestiques du Comte : Ils ignoroient la manière dont il s'y étoit pris pour m'engager à fuir ; ils le pressoient de le leur découvrir ; mais il eut l'adresse de les tromper eux-mêmes, & de leur persuader que j'étois parti pour aller rétablir les affaires de ma famille.

CHAPITRE II.

Autre épreuve du caractère de Fortunatus.

L'IMAGE effrayante de l'opération avec laquelle le perfide Robert avoit inutilement tenté de me familiariser, étoit toujours présente à mon imagination ; j'arrivai à Calais,

& je ne me crus en sûreté, que lorsque j'eus mis la mer entre le Comté & moi. Quelle joie je ressentis, en débarquant en Angleterre! Je m'acheminai vers Londres, où je crus me trouver au rendez-vous de toutes les nations; le commerce les y attire des extrémités de l'univers, & semble ne faire qu'une même famille des peuples dispersés sur la surface de la terre. Quel art que celui qui facilite aux habitans des contrées les plus éloignées, les moyens de se communiquer leurs secours mutuels!

Je me livrois à ces réflexions, lorsque j'aperçus deux jeunes gens de mon âge, que je reconnus pour être mes compatriotes. Ils étoient débarqués, depuis peu, en Angleterre; leurs parens leur avoient donné quantité de marchandises à vendre; mais, n'étant jamais sortis de chez eux, & ne connoissant le pays où ils étoient, que par leurs lectures & par les instructions de leurs pères, ils se hâtèrent de vendre: L'argent, qu'ils reçurent, leur parut un fonds inépuisable; jamais ils ne s'étoient vu autant. Le désir d'apprendre des nouvelles de mes parens, & cet instinct qui, dans quelque situation & dans quelque pays que nous nous trouvions, nous ramène, malgré nous, vers notre patrie, me firent courir vers ces deux jeunes gens; &, après les complimens ordinaires, je leur demandai des nouvelles de Théodose & de Gratiane; j'appris qu'ils étoient, à peu près, dans la même situation où je les avois laissés, & qu'ils ne

pouvoient se consoler de mon absence. Je ne perdis pas un moment; je saisis l'occasion d'un vaisseau qui retournoit à Famagouste; je leur écrivis tout ce qui m'étoit arrivé, depuis le moment de notre séparation, & je leur renouvelai les promesses, que je leur avois déjà faites, de ne me conduire que suivant les sages instructions qu'ils m'avoient données. Mais, quelles que fussent mes résolutions à cet égard, mon peu d'expérience les rendit bientôt inutiles. Mes compatriotes s'étant liés avec de jeunes gens plus adroits qu'eux, ils m'associèrent à leurs parties; peu à peu, ils nous engagèrent à jouer; ils firent si bien, qu'en moins de six mois, je me trouvais sans argent: J'en demandai à mes camarades; mais eux-mêmes se virent obligés de retourner chez eux, méprisés & insultés par ces mêmes libertins qui les avoient dépouillés. Pour moi, je n'avois pas eu un meilleur sort: Comme j'avois moins d'argent que les autres, je fus le premier ruiné.

Mes compatriotes m'avoient mené chez une jeune Angloise; nous nous étions juré l'amour le plus tendre & une fidélité à toute épreuve. Elle m'avoit, plusieurs fois, vanté la solidité du caractère Anglois: Que vos Italiennes, me disoit-elle, plus emportées dans leurs plaisirs, se piquent de les épuiser tous; qu'elles se vantent de leurs transports & de leurs fureurs; & que les Françoises se glorifient du nombre de leurs conquêtes; qu'elles se flattent de posséder seules l'art de subjuguier
leurs

leurs amans, de leur faire aimer leurs caprices, & adorer jusqu'à leurs défauts; les Angloises ne tirent vanité que des sentimens qu'elles éprouvent & des plaisirs qu'elles donnent; c'est chez elles que vous trouverez la volupté jointe à la délicatesse, & couverte du voile de la décence qui la rend plus piquante encore: Nos cœurs sont simples comme nos traits; nous détestons le fard qui dépare la beauté & qui enlaidit la laideur même.

Des sentimens aussi épurés m'avoient attaché, pour toujours, à Sophie; le peu que j'avois, je l'avois dépensé avec elle; je lui aurois sacrifié ma vie. J'étois dans la plus grande indigence; j'avois quelque dessein de passer en France pour y chercher un maître, mon amour pour Sophie me faisoit regarder ce projet avec horreur: Je le lui communiquai, cependant, en lui protestant que je serois le plus malheureux des hommes, s'il falloit m'éloigner d'elle. Quel fut mon étonnement, lorsqu'elle entreprit de me persuader que c'étoit le meilleur parti que je pusse prendre! qu'il ne falloit pas attendre que je fusse accablé par la misère, qu'elle en seroit désespérée; mais qu'elle seroit ce sacrifice à mon bonheur. Enhardi par ce conseil, je lui avouai que l'exécution de ce projet exigeoit quelque argent, une somme très-modique, à la vérité, une simple guinée, & que je ne l'avois pas. A cet aveu, je la vis changer de figure, un air sombre se répandit sur son front, l'éclat de ses yeux s'éteignit; je me persuadai que

c'étoit un effet de son cœur compatissant. Quelle délicatesse, me disois-je en moi-même ! Oh ! il n'y a que les Angloises qui sachent aimer ; il n'y a qu'elles qui ayent une ame sensible. Tu le veux, ma chère Sophie, m'écriai-je ; complice de ma cruelle destinée, tu me condamnes à te quitter ; eh bien ! je te jure qu'aussi-tôt que la fortune m'aura fait part de ses premières faveurs, je viens, à tes pieds, reprendre une chaîne que rien ne brisera jamais : Prête-moi cette guinée qui me manque ; que ce soit toi qui jettes la première pierre de l'édifice ; puis-je être malheureux sous de tels auspices ! Non, me répondit-elle, d'un ton à me glacer ; non, mon cher Fortunatus, je n'aurai jamais le courage de contribuer aussi formellement à ton départ ; si j'apprenois que tu fusses malheureux, je ne me consolerois jamais d'en avoir été la cause ; ma délicatesse n'en peut soutenir l'idée d'avance. Sophie eut l'art de me persuader ; mon cœur simple avoit été la dupe de Robert ; la même simplicité, quand même je n'aurois point aimé, m'eût empêché de suspecter la délicatesse de Sophie.

Je n'insistai pas plus long-temps, mais il étoit trois heures, & j'étois à jeun : Depuis que j'étois à Londres, je n'avois eu d'autre asyle que la maison de Sophie, avec qui les jeunes Anglois, amis de mes compatriotes, m'avoient fait faire un arrangement pour tout le temps que je resterois en Angleterre. Je représentai à Sophie qu'il étoit tard : Mais, cela est vrai, me dit-elle, vous m'y faites

penfer; on m'attend chez le Lord *Bubble*, où je fuis priée, depuis huit jours, avec deux ou trois de mes amies : C'est un homme essentiel; je lui ai promis, & pour rien au monde, je ne voudrois lui manquer. Elle prit ma main pour descendre, & me renvoya avec le fourire le plus gracieux. Mes entrailles affaibles avoient beau protester contre la dureté de la perfide, mon cœur la justifioit toujours.

J'avois rencontré, à Londres, un de mes parens, qui apprenoit le commerce. Florinde y étoit, depuis quelques années; il avoit étudié le caractère de la Nation, &, quoiqu'il y eût trouvé, plus communément qu'en Chypre, des Sages qui aiment la vertu pour elle-même, des citoyens appliqués & patriotes, des esprits solides & livrés à la réflexion, des âmes dégagées des préjugés & capables d'actions grandes & généreuses, il y avoit éprouvé, comme par-tout ailleurs, des trahisons & des perfidies : Il s'étoit aperçu, que, quoiqu'il y eût des femmes respectables, par leur attachement à leurs devoirs, par leur douceur, par une conduite irréprochable, le sexe y possédoit, en général, comme dans tous les pays, l'art de séduire & celui de tromper. Florinde avoit, plusieurs fois, voulu me dégoûter de Sophie; j'avois, jusqu'alors, payé ses conseils par beaucoup d'indifférence: J'eus recours à lui; je lui exposai ma situation : Il s'empressâ de soulager ma misère, & me promit de me trouver un maître. Je me gardai bien de lui parler de ce qui venoit de

se passer entre Sophie & moi ; je savois qu'il étoit prévenu contr'elle , & je craignois , plus que jamais , la malignité de ses interprétations. J'ai toujours remarqué que , dans l'amour , & dans l'amitié , moins nous avons lieu de nous méfier de l'objet aimé , & plus nous sommes portés à la jalousie ; & qu'au contraire , lorsque nos doutes sont les mieux fondés , nous cherchons à éloigner les soupçons , à justifier la trahison , à repousser l'évidence pour embrasser une erreur qui fait , alors , notre seule consolation. Mon imagination peignoit Sophie ingrate , fausse & légère ; mais ce sourire gracieux , qu'elle avoit fait en me quittant , cette délicatesse de sentimens qu'elle m'avoit si souvent marquée , cette humeur sombre , qui avoit éclaté dans ses yeux , lorsque je lui avois annoncé mon départ , & mille autres circonstances que j'interprétois en sa faveur , renversoient toutes mes idées. Je voulois me convaincre de la vérité par moi-même : J'allai chez elle : Sophie étoit sortie ; j'y revins , elle étoit à la campagne ; j'y retournai encore ; Lord *Bubble* & Lady *Secks* étoient venus l'enlever , dès le point du jour. J'y allai , plusieurs fois , inutilement ; ce ne fut qu'après la quinzième , que je reçus cette lettre. „ Je fais bien „ fâchée , mon cher Fortunatus , que les cir- „ constances nous aient si mal servis ; depuis „ quinze jours , je suis surchargée d'affaires & „ de plaisirs ; je connois trop vos sentimens , „ pour croire que vous voulussiez me faire „ manquer aux unes , & pour vouloir me pri-

» ver des autres ; les miens font trop vrais
» pour ne pas vous épargner des démarches
» inutiles : Je prévois que ceci fera long ; je
» suis au désespoir de ne pouvoir pas rece-
» voir vos adieux avant votre départ ; rece-
» vez les miens, & épargnez-vous la peine
» de revenir.

Cette lettre acheva de me détromper : Cette délicatesse de sentimens, dont j'avois été la dupe, me parut un moyen d'autant plus horrible, que Sophie l'avoit puisé dans mon cœur. Il m'en coûta pour m'en guérir ; sa noirceur fut le meilleur remède que j'employai contre la perfide. J'étois toujours dans le dessein d'aller en France : Florinde vint m'annoncer qu'il m'avoit trouvé un maître tel qu'il me falloit ; un Négociant riche, jouissant de la meilleure réputation, prudent, surtout, & Florentin. Quel qu'il soit, lui dis-je, je l'accepte ; mon projet n'est que de ramasser quelque argent, pour continuer mes voyages, jusqu'à ce que je trouve à me placer auprès de quelque Seigneur. Nous fixâmes au lendemain mon entrée chez le Négociant de Florence, à qui Florinde avoit promis de me présenter.



 CHAPITRE IV.

Effets sinistres de l'entêtement. Malheurs, non mérités, de Fortunatus.

A peine fut-il jour, que j'arrivai chez Florinde; je voulus savoir quel étoit le caractère de mon nouveau maître. Le Signor Alberti, me dit-il, est bon homme au fond, se piquant de finesse, quoiqu'il en ait très-peu; se mêlant de toutes les affaires, quoiqu'il n'y entende rien; se vantant d'une pénétration singulière pour connoître les hommes, quoiqu'il ait été la dupe de quiconque a voulu l'attraper; & c'est parce que je connois votre droiture & votre franchise, que je vous mets auprès de lui. Les banqueroutes, qu'il a esfuyées, auroient dû le rendre un peu méfiant; l'idée, où il est, qu'il n'y a pas de repli assez caché dans le cœur humain qu'il ne découvre d'un coup d'œil, lui donne, à cet égard, une sécurité imperturbable. Empêchez, autant que vous le pourrez, qu'il ne soit trompé; mais gardez-vous bien de le lui faire connoître; il aimeroit mieux être volé par tous les fripons des trois Royaumes, que d'en croire à quelqu'un qui l'avertiroit d'être sur ses gardes. Voilà le Signor Alberti; partons.

Nous le trouvâmes enfoncé dans un tas de papiers, entouré de deux ou trois Secrétaires, & réglant, nous dit-il, une affaire importan-

te, à laquelle les gens de loi n'entendoient rien. J'applaudis à son zèle : Je félicitai les personnes que cette affaire regardoit : Il me fixa à plusieurs reprises, & puis, se tournant vers Florinde : Je serois bien trompé, lui dit-il, si votre cousin n'étoit pas un de ces esprits fins, déliés, faits pour parvenir à la plus grande fortune. Ce pays-ci abonde en gens subtils, en syrénes perfides : Dis-moi, n'en as-tu pas encore rencontré sur ton chemin ? Hélas ! oui, répondis-je en rougissant. Bon ! conte-moi donc comment tu t'en es tiré ? Oh, très-bien, reprit Florinde, qui vit que je balbutiois ; cette histoire est trop longue, & mon cousin vous la racontera, une autre fois ; vous êtes fort occupé, & nous craindrions d'enlever à vos cliens des momens précieux. Nous convinmes de nos faits ; Alberti me donna quelques commissions, raccompagna Florinde, & se remit à l'ouvrage.

Je rentrai, vers midi, après avoir fait, avec le plus d'exactitude qu'il me fut possible, toutes les affaires dont Alberti m'avoit chargé ; je lui en rendis très-bon compte, & je lus dans ses yeux qu'il étoit satisfait. Il donnoit à dîner, ce jour-là, & quoiqu'il fût dans l'usage de faire une table particulière pour ses Commis, il me fit l'honneur de me prévenir que je mangerois avec lui. Quelle fut ma surprise, lorsque je vis entrer Don André, le libertin le plus décrié par ses mœurs, qui soit jamais sorti de Florence, & dont la probité étoit la plus suspecte ! Alberti s'aperçut de

mon étonnement, &, après avoir embrassé D. André, & lui en avoir demandé la permission, il me conduisit dans son cabinet. Je vois bien, me dit-il, & cela m'étonne, que tu es la dupe de l'opinion commune : Je fais tout ce qu'on dit de D. André ; je ne puis pas douter qu'on n'ait bien des choses à lui reprocher : Le hasard me l'a fait connoître, &, malgré toutes les apparences, après l'avoir examiné jusqu'au fond de l'ame, j'ai reconnu en lui la probité la plus incorruptible, la justice, la bonne-foi, la candeur ; tu en jugeras mieux par toi-même ; dépouille-toi de tout préjugé, je vais faire tomber la conversation sur l'affaire qui le ramène à Londres.

J'appris, car Don André ne prenoit même pas la peine de pallier ses vices, que son père l'avoit envoyé en Flandre, avec un vaisseau chargé de marchandises ; qu'il les avoit vendues, & qu'il en avoit consommé le produit, avec un ras de libertins de son âge : Je fis entendre à mon père, disoit-il, que j'avois employé ces fonds en marchandises de retour, à plus de cinquante pour cent de profit : Le bon homme, enchanté de ma conduite, m'envoya des lettres de change pour des sommes considérables, & je ne manquai pas de lui écrire que j'en avois fait le même emploi ; il m'en envoya tant, qu'enfin, il épuisa tous les fonds qu'il avoit chez ses correspondans. Mon père fut ruiné. J'étois jeune ; je promis de réparer ma fortune par un bon mariage ; & mon père, à qui il ne restoit plus que cette ressource,

de force ou de gré, consentit à me voir. Je partis pour Florence; je passai par Turin. On y parloit d'un Anglois que sa générosité avoit réduit à la misère, & que ses dettes avoient conduit en prison. Je demandai à le voir; ses malheurs me touchèrent: Je ne prétends pas me faire valoir; mais, si mon goût m'a coûté un tiers de ma fortune, je suis redevable de la perte des deux autres à mon ame trop compatissante. Enfin, après bien des sollicitations, j'obtins la permission de voir le généreux étranger. Quel fut mon étonnement, lorsqu'on m'ouvrit la prison, & que je reconnus le jeune *Greenfield*, avec qui j'avois été fort lié, à Londres. Je le consolai du mieux que je pus; je le priai de m'indiquer un moyen de le tirer de là, & je lui promis de ne pas perdre un instant. Il me demanda si je ne connoissois point *Hyeronimo Alberti*, Florentin, le plus riche, &, surtout, le plus entendu & le plus sage Négociant de Londres. *Greenfield* me dit qu'*Alberti* étoit son ami, & qu'il ne manqueroit pas d'avancer tous les fonds nécessaires pour le tirer de prison: Il promit de rendre ces fonds à cent pour cent d'intérêt, &, à moi, une bague de mille guinées; ce que je ne dis que pour vous peindre la générosité de mon ami; car je suis bien éloigné de rien accepter: Il m'indiqua, en même temps, quelques-uns de ses amis, pour lui servir de caution auprès du Seigneur *Alberti*. J'embrassai *Greenfield*; j'écrivis à mon père, qui m'attendoit, & je repris le chemin de

Londres. Il y a un mois que j'y suis arrivé; le Seigneur Alberti consent à avancer les fonds; mais sa prudence exige des cautions; c'est ce qui retarde la conclusion de cette affaire. Ce n'est pas que les amis de Greenfield refusent de le cautionner; mais, comme je me suis chargé de porter moi-même l'argent à Turin, je ne veux point souffrir qu'ils l'envoyent par une autre voie; c'est une méfiance qui m'outrage, & j'aimerois mieux aller prendre la place de mon ami, que de consentir à une telle infamie.

Lorsque D. André eut cessé de parler; eh bien, me dit tout bas Alberti, jugerez-vous toujours les honnêtes gens d'après l'opinion publique? Je ne répondis rien. Après le dîné, lorsque nous fûmes seuls, je lui demandai, pourquoi, ayant si bonne opinion de D. André, il ne prenoit pas sur lui de confier ses fonds, sans s'inquiéter d'autre caution que lui-même. Je n'hésiterois pas un moment, me répondit-il; mais je suis Commerçant, & ce seroit manquer essentiellement aux lois du commerce: Il faut que chacun fasse son métier.

Ce D. André, que mon maître avoit si bien pénétré, ne tarda pas à mettre sa prudence en défaut, & peu s'en fallut qu'il ne m'entraînât dans le même précipice où il plongeait Alberti. Le Duc de Bourgogne avoit épousé, depuis peu, la sœur du roi d'Angleterre, qui lui destinoit un présent considérable, en bijoux les plus rares; ils n'étoient pas arrivés à temps;

mais, lorsqu'ils le furent, le Roi chargea un
vieux Officier de sa Cour d'aller les porter à
la Duchesse. D. André apprit que ce présent
étoit chez ce Seigneur, dont le départ étoit
fixé à peu de jours; il parvint, par ses intri-
gues, à faire connoissance avec lui, & lui té-
moigna un grand désir de voir ces bijoux :
Ce n'est pas, lui dit-il, la seule curiosité qui
m'engage à vous faire cette demande; j'ai
des diamans d'un très-grand prix; je fais que
le Roi désire d'avoir ce qu'il y a de plus beau
dans ce genre : Si ceux que j'ai sont plus
rares que ceux de Sa Majesté, je les donne-
rai à un prix raisonnable, & je prendrai les
siens en échange. Le Lord y consentit, & le
retint à dîner, après l'avoir présenté à sa
femme. Il le conduisit, ensuite, dans son ca-
binet, & lui fit voir toutes ses pierreries l'une
après l'autre. D. André admiroit celles-ci,
méprisoit celles-là, & l'assura qu'il avoit quel-
ques pièces supérieures à tout ce qu'il voyoit.
Le bon Lord, qui connoissoit, à peine, D.
André, ne se méfia point de lui, & demanda,
à son tour, à voir ses pierreries. La partie
fut remise au lendemain, & D. André l'in-
vita à dîner, avec lui, dans la maison d'Al-
berti, pour avoir plus de temps à eux. Le
scélérat ne manqua pas de revenir, tout de
suite, chez son maître, & lui dit qu'enfin,
il avoit trouvé un des plus riches Seigneurs
de la Cour, parent de Greenfield, qui offroit
de cautionner & de tirer le prisonnier d'em-
barras: Il doit venir, demain, dîner avec

nous, continua-t-il; mais, comme c'est une affaire qui n'a été traitée encore qu'entre lui & moi, & qu'il reste quelques difficultés à lever, ne lui parlez de rien pendant le repas; je l'amenerai, au sortir de table, dans une chambre de la maison dont vous me donnerez la clef. Eh! mon Dieu, je vous entends à merveille, dit le pénétrant Alberti; je gage qu'il ne se doute pas que c'est moi qui avancerai les fonds; quand vous aurez terminé, vous le ferez passer dans mon cabinet, & il signera son cautionnement. Vous y voilà, reprit le fripon; comment diable avez-vous deviné tout cela? Oh, oh! répondit, en riant, Alberti, je vois tout d'un coup d'œil. Au reste, interrompit D. André, vous êtes le maître de lui parler de cette affaire. Eh! non, je m'en garderai bien; mais, à propos, D. André, votre prisonnier vous a promis une bague de mille livres sterling, & à moi cent pour cent d'intérêt de mes fonds; il seroit bon de ne pas oublier ces articles, de faire cautionner le Lord pour le tout; qu'en pensez-vous? Ce que j'en dis, au demeurant, n'est pas par intérêt; mais, enfin, vous avez interrompu votre voyage de Florence, & moi, je suis Commerçant, & il faut que le Prêtre vive de l'Autel. Vous avez raison, repliqua D. André, j'y avois pensé pour ce qui vous regarde; mais, pour moi, mille guinées de plus ou de moins, que m'importe? Je ne romprai pas la négociation pour cela. Oh! vous êtes le maître, reprit Alberti; mais, surtout, n'ou-

bleiez pas mon petit article qui, au fond, est une bagatelle pour Greenfield.

Le lendemain, André ne manqua pas d'aller prendre le Lord; il le conduisit chez Alberti: On dîna gaiement; Alberti laisse D. André faire les honneurs du repas; il avoit dit au Lord de ne point parler de diamans ni de bijoux devant son hôte, de crainte de se voir importunés, l'un & l'autre, par l'envie qu'il auroit de les voir, & pour mille autres raisons; de sorte que D. André disoit, pendant le dîner, mille choses à double sens, que le Lord interprétoit relativement aux bijoux, & Alberti relativement au cautionnement: Le Lord répondoit dans le sens de D. André, & Alberti l'entendoit dans le sien. Le dîner fini, D. André prend le Lord par dessous le bras, & le conduit dans une chambre qui étoit au dessus de celle où ils étoient; il ouvre une cassette, dit au Lord de s'approcher, & tandis que celui-ci se baïsse à cause de la foiblesse de sa vue, il lui plonge un poignard dans le sein, & l'étend à ses pieds; il redouble, & ne lui donne pas le temps de pousser un seul cri: Ensuite, il lui arrache l'anneau qu'il avoit au doigt, & prend les clefs qu'il avoit dans sa poche, ferme la porte sur lui, & va vers sa femme, qu'il trouve dînant avec ses enfans. Madame, lui dit-il, votre mari a trouvé, parmi mes pierreries, deux diamans qui peuvent convenir au Roi; il voudroit les confronter avec deux des siens; il vouloit venir les chercher lui-même, mais, à

cause de son âge, je m'en suis chargé moi-même ; & , comme il a craint que vous fissiez quelque difficulté, n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, il m'a remis la clef de son cabinet, & , de plus, cet anneau, où est son cachet. Cette femme, qui ne se douta de rien, conduisit D. André au Cabinet ; mais ils ne purent trouver les bijoux, quelques recherches qu'ils fissent : D. André pâlit, en voyant qu'il perdoit le fruit de son crime.

Cependant, le sang du Lord qui avoit coulé à travers le plancher jusque dans la salle d'Alberti, nous avoit tous effrayés ; nous montons, nous trouvons la porte de la chambre fermée à clef ; nous l'enfonçons : Quel spectacle ! le cadavre du Lord étoit à terre, noyé dans son sang, percé de plusieurs coups. Nous étions dans la plus grande consternation. Alberti, qui, dans toutes les affaires, se piquoit de prévoir les suites, fut d'avis de ne pas éclater : Il me traita d'esprit borné, parce que je proposai d'avertir la Justice, & de déposer naïvement tout ce qui s'étoit passé. Tandis que nous étions dans cet embarras, D. André arrive avec le sang-froid de l'homme le plus innocent. Ah ! Monsieur, m'écriai-je en le voyant, quelle horreur venez-vous de commettre ? Moi ! dit le scélérat, je me suis défendu, & j'ai tué un monstre qui, voulant tourner à son profit les présens que Greenfield a promis au Seigneur Alberti & à moi, m'a tenu des propos insolens : Je lui ai répliqué ; il a pris son épée, a fondu sur moi ; je me

fuis mis en défense, & il est venu, lui-même, au devant du coup que je lui ai porté. Du coup ! lui dis-je encore ? En voilà plusieurs ; c'est ce qui prouve, reprit-il, sa rage & son acharnement ; il s'est relevé, & est venu encore sur moi, & m'a forcé de l'achever malgré moi : mais je vous vois tous effrayés ; que craignez-vous ? Cette affaire ne regarde que moi. Comme on fait qu'il a dîné avec nous, vous direz à ceux qui pourroient venir le demander, que nous sommes sortis ensemble, après avoir pris querelle ; cependant, laissez-moi faire, & revenez dans la chambre où vous étiez. J'étois toujours d'avis qu'Alberti allât faire sa déclaration ; mais l'obstiné vieillard disoit qu'il faudroit être bien insensé de s'aller mettre dans de mauvaises affaires, tandis qu'on pouvoit les assoupir. Nous attendîmes long-temps D. André ; il ne reparut point : Nous remontâmes, & nous ne trouvâmes ni le cadavre, ni l'assassin, ni vestige de crime ; nous eûmes beau chercher dans toute la maison, nous ne trouvâmes rien. Ce fut alors qu'Alberti triompha. Bientôt après, il reçut un billet de D. André, qui lui marquoit d'être tranquille, qu'il partoît, & que, quelque diligence qu'on fit, il seroit impossible de le joindre. Je voulois qu'on gardât, du moins, ce billet, comme une justification du crime, dont on pourroit nous accuser ; le malheureux Alberti, plus entêté que jamais, fut d'avis de le brûler ; pour qu'il n'en restât aucune trace. Néanmoins, il étoit au désespoir de la fuite de D. André :

S'il est innocent, s'il n'a fait que se défendre, disoit-il, qu'a-t-il à craindre? S'il a soustrait les preuves de la mort, pourquoi fuit-il? Tout cela l'embarrassoit.

Cependant, la jeune veuve, inquiète de l'absence de son mari, écrit de tous côtés. Le bruit se répand qu'il a fui; le Roi en est informé; il commence à craindre que le Lord n'ait été tué pour le présent dont il étoit chargé: On délibère d'envoyer dans sa maison; on fouille par-tout, & l'on ne trouve rien: Alors, le doute se change en certitude. On veut, pourtant, savoir ce qu'il est devenu, quel pays il a choisi pour cacher son larcin: On interroge la femme: Elle répond, en pleurant, qu'elle est plus inquiète que personne, qu'il y a six jours qu'elle ne l'a vu; elle ajoute que c'est depuis qu'il est parti avec D. André pour aller dîner chez Alberti, Commerçant Florentin; que, ce même jour, D. André étoit revenu, avec l'anneau de son mari & les clefs de son cabinet, pour chercher, de sa part, les bijoux; mais qu'elle ne les a point trouvés. On ne manqua pas de se transporter chez Alberti, qui avoua que D. André avoit eu quelque dispute avec le Lord, au sujet de quelques bijoux, que D. André vouloit lui vendre, & qu'ils étoient sortis ensemble. Pour plus grande sûreté, on conduisit en prison Alberti & ses domestiques, qui répondirent tous, unanimement, comme leur maître. Cependant, on se saisit des clefs de la maison d'Alberti, dans l'espérance de trouver quel-

ques indices, ou, peut-être, les pierreries :
On foule, on met tout sans dessus dessous :
Un de la troupe, qui tenoit un flambeau à
la main, va aux latrines; il lui vient dans
l'idée d'allumer du papier & de l'y jeter; il
voit un cadavre au fond, appelle ses cama-
rades, & leur fait part de sa découverte; aussitôt
on fit ouvrir la fosse, & l'on reconnoît
le malheureux Seigneur, percé de plusieurs
coups. On le retire, on l'expose devant la
maison d'Alberti. A ce spectacle, les Anglois
entrent en fureur contre les Florentins; ils
veulent punir toute la Nation du crime d'un
seul, les Florentins sont obligés de se cacher.
On nous interroge de nouveau : Nos réponses,
alors, deviennent des preuves contre
nous; on nous confronte le cadavre; tous, à
l'exception d'Alberti, avouèrent la vérité.
Nous étions à la veille d'être jugés. Com-
bien de fois ne regrettois-je pas, dans la pri-
son, d'avoir quitté le Comte de Flandre, au
risque de perdre ce qu'il vouloit m'enlever.
Enfin, je déclarois tout ce que je savois de
D. André. Sur ma déposition, on soupçonna
qu'il emportoit les diamans du Roi. On sus-
pendit notre jugement : Le Roi fit courir après
lui : On le trouva, au bout de deux mois de
recherches, à Alexandrie, parmi les malfai-
teurs condamnés aux travaux publics; on le
ramena, &, à force de tourmens, on lui fit
avouer son crime. Les domestiques d'Alberti
furent déchargés de l'accusation de meurtre,
ainsi que moi, mais, cependant, condamnés

à un bannissement hors du Royaume. La finesse d'Alberti lui coûta la vie; il ne démentit jamais sa première déposition : Il feignit de ne pas reconnoître D. André; il s'imaginait que, sans son aveu, on ne pouvoit condamner ni l'un ni l'autre : Il se trompoit, & son obstination le conduisit à l'échafaud, avec D. André. Il étoit coupable, à la vérité, d'avoir celé le crime, de ne l'avoir pas révélé; mais il n'auroit pas, vraisemblablement, été puni de mort.



CHAPITRE V.

Tout pour le mieux. La fortune vient en dormant. Bourse enchantée.

JE me hâtai de gagner le premier port, & de sortir de cette terre fatale : Je suis bien malheureux, me disois-je; je serois un bon maître; j'étois content auprès de lui, & il faut que sa maudite jalousie lui tourne la tête, & lui fasse prendre la résolution de me rendre eunuque, pour pouvoir m'aimer en secreté : J'arrive en Angleterre, j'y suis volé par des libertins, trompé & chassé par ma maîtresse, enfin, sur le point d'être pendu, par l'obstination d'un vieillard imbécille : ô ciel! si ce sont les aventures que tu me prépares, donne-moi le courage de les supporter, ou reprends une vie qui seroit le plus funeste de tes

dons. Plongé dans ces réflexions affligeantes, j'arrive à Douvres, je m'embarque; mon trajet fut plus heureux que je n'avois lieu d'espérer après tant de malheurs: Je parcourus la Picardie, en m'informant, par-tout, si je ne trouverois point un maître: Je traversai une partie de la France, & je parvins jusque dans la Basse-Bretagne. Étranger, n'osant me confier à personne, & craignant également les hommes & moi-même, je me trouve dans un pays aride, désert, sans issue; plus j'avançois, & plus je m'égarois: La nuit approchoit, j'entrevois, loin de moi, une espèce d'habitation; je double le pas: C'étoit une Verrière, abandonnée depuis long-temps, repaire infect d'insectes & d'oiseaux nocturnes: Il faisoit froid, je résolus d'y passer la nuit. A peine eut-elle couvert de ses ombres, & mes chagrins, & la faim qui me dévorait, que j'entendis ces lieux affreux retentir des hurlemens des bêtes sauvages dont ils étoient peuplés: De vieux ais, que le temps & la pourriture avoient détachés de la cabane, je fis une porte, que je fermai avec les débris d'une partie des murs: Dès que je vis le jour, je repris ma route, ayant mon poignard à la main, la seule arme qui me restât; je m'engageai dans une forêt épaisse, & j'en cherchois vainement les routes, parce qu'au lieu de la prendre à travers, je la suivois par sa longueur. La nuit me surprit encore mourant de faim, de soif & de lassitude: J'aperçus une fontaine auprès de moi; je bus, & j'allois m'endormir sur ses

hords, lorsque j'entendis le rugissement des ours, & le bruit que faisoient autour de moi des bêtes sauvages, qui venoient à la fontaine. Quoique la chasse fût mon premier métier, je crus qu'il étoit aussi dangereux de fuir, que de rester où j'étois: Je pris le parti de monter sur un arbre très-élevé, sous lequel j'étois couché. La lune éclairoit, je choisis la branche la plus forte de l'arbre, & je vis bientôt, autour de la fontaine, un immense troupeau d'ours, de loups, de sangliers & d'animaux monstrueux: Un, entre autres, qui tenoit du loup & de l'ours, s'approcha de l'arbre, &, me sentant, sans doute, il commence à grimper avec agilité; il gagne les premières branches, & me suit jusqu'aux plus élevées; voyant que je ne pouvois l'éviter, je lui porte plusieurs coups sur la tête, & lui fais plusieurs blessures. Il lève sur moi une de ses griffes énormes; je recule; il manque son coup, &, perdant l'équilibre, il tombe; sa chute fait retentir la forêt, & tous les animaux effrayés prennent la fuite: Le coup qu'il se donna, le sang qu'il perdoit, l'empêchèrent de se relever: Cependant, je n'osois descendre, ses blessures le rendoient plus furieux; je m'arrangeai sur l'arbre, en attendant qu'il eût perdu ses forces avec son sang: Mais je craignis que le sommeil qui m'accabloit ne me fît tomber moi-même: J'en descendis tenant toujours mon poignard à la main: Le monstre rugissoit encore: Je le frappai, il expira, & son sang, que je su-

gai, soutint mes forces, qui commençoient à m'abandonner : Enfin, le sommeil l'emporta sur ma crainte, je m'endormis à côté de l'ours.

Les premiers rayons du soleil m'éveillèrent : Quel fut mon étonnement, lorsque je vis devant moi une femme d'une beauté éclatante, qui écartoit les bêtes féroces qui sembloient vouloir venger le monstre qui me servoit d'oreiller. Oh ! qui que vous soyez ! m'écriai-je, Déesse, Fée ou mortelle, dirigez mes pas hors de ce bois. Depuis trois jours, j'erre dans cette solitude..... Je fais, me dit-elle, tout ce qui t'est arrivé, & c'est à moi que tu dois imputer tous les événemens dont tu murmures. Ingrat, de quoi te plains-tu ? Quand tu quittas la maison paternelle, c'est moi qui t'inspirai de t'adresser au plus doux des maîtres ; ton bonheur étoit assuré, si tu avois voulu te fixer auprès de lui. Ah ! Déesse, m'écriai-je, vous savez à quel prix. Je fais, reprit-elle en soupirant, que tu donnas dans le piège que Robert te tendit ; que tu fus la dupe de l'envie que te portoient tes camarades ; que la jalousie du Comte étoit une feinte, dont ta vanité ne te permit point de te méfier. Je fais que c'est par le même motif que tu as été dupé par Sophie ; je fais tous les malheurs qui te sont arrivés à Londres, & que tu les as supportés avec constance ; je t'en ai récompensé : Tu devois périr avec Alberti ; je t'ai arraché de la prison ; je t'ai conduit dans ces bois, où tout autre eût péri ; je t'ai fait rencontrer

la mesure qui t'a mis à couvert des bêtes féroces; je t'ai offert une fontaine pour soutenir tes forces défaillantes; j'ai suscité le monstre qui t'a fait si grand'peur, & dont le sang a apaisé ta faim; j'ai écarté loin de toi des ennemis qui t'auroient dévoré pendant ton sommeil. Je fais que tu as beaucoup souffert; mais je vais t'en récompenser. Je puis t'accorder, ou de longs jours, ou une force extraordinaire, ou une santé parfaite, ou une sagesse consommée, ou de grandes richesses, ou la plus grande beauté: Choisis, & ne tarde pas à te déterminer, car je suis la Fortune, & tu dois avoir entendu parler de mon inconstance. Déesse, m'écriai-je, je connois les avantages d'une longue vie, mais ils ne me tenteront point; quand l'homme a végété, cinquante ou soixante ans, sur la terre, que lui importe une longue vieillesse, toujours accompagnée de mille infirmités? Je conviens que la force élève l'homme au dessus de ses semblables; mais elle le rend souvent téméraire & audacieux; d'ailleurs, à quoi me serviroit-elle, sans la prudence? La santé est un bien inestimable; mais elle est la suite du travail & de la modération, & je puis me la procurer aisément par ces deux moyens; la sagesse, ô Fortune! est un bien foible mérite, lorsqu'elle est un effet du tempérament; & c'est ce qu'elle seroit en moi, si je la recevois de vous. Je choisis donc les richesses; car c'est parce que je suis pauvre, que tant de malheurs

ont fondu sur moi; mais, dit-elle, c'est parce que Sophie t'a cru riche, qu'elle t'a trompé : Déesse, repris-je, j'aime mieux une illusion qui me flatte, qu'une vérité qui me désespère : Si j'eusse été toujours riche, je ne me ferois jamais aperçu qu'elle me prenoit pour dupe. Eh bien, dit la Fortune, voilà une bourse : Sa vertu est telle que, dans quelque pays que tu sois, dans quelque circonstance que tu te trouves, à toute heure, & toutes les fois que tu l'ouvriras, tu y trouveras dix pièces d'or; elle aura cette vertu pour toi, pour tes enfans, & pour ceux qui la posséderont, mais, seulement, pendant ta vie; après ta mort, elle perdra sa vertu : Tout ce que j'exige de toi, c'est que, tous les ans, à pareil jour qu'aujourd'hui, tu maries quinze filles pauvres, à chacune desquelles tu feras une dot de quatre cents pièces d'or. Je le promis, & je n'ai jamais, depuis, manqué à ma promesse.

Je demandai à la Déesse de m'enseigner les moyens de sortir hors du bois; elle me fit signe de la suivre; elle me conduisit dans un chemin frayé, en me disant que je ne pouvois plus m'égarer; elle me défendit de me retourner, pour savoir ce qu'elle deviendroit, & m'avertit que ma curiosité me seroit funeste. Je lui obéis, & je suivis le chemin qu'elle m'avoit indiqué. J'arrivai à une mauvaise hôtellerie : Avant que d'y entrer, je voulus faire l'expérience de la bourse; je l'ouvris & j'y trouvai dix pièces d'or, comme la Fortune me, l'avoit promis.

 CHAPITRE VI.

Fortunatus éprouve que le bonheur n'est pas toujours à la suite des richesses.

QUAND je me vis assuré de la vertu de ma bourse, j'entrai gaiement dans l'auberge; & je dis à l'hôte de me donner ce qu'il auroit de meilleur, que j'avois faim, & qu'il en feroit bien récompensé; je l'exhortai, surtout, de faire diligence. L'hôte étoit un bon homme, mais grand babillard & nouvelliste; il me fit cent questions à la fois: Je compris que je ne dinerois pas de la journée, si je lui répondois; je me contentai de lui dire que je revenois de Londres: Il voulut savoir tout ce qui regardoit l'état actuel des affaires de ce Royaume. Je ne voulois pas le débobliger; mais je craignois de l'empêcher de préparer mon dîné: Je lui dis donc qu'il m'étoit impossible de le satisfaire, parce qu'il y avoit fort long-temps que j'en étois sorti, & qu'en traversant de Douvres à Calais, un coup de vent avoit jeté notre vaisseau à plus de mille lieues en mer: Il parut content de cette raison, malgré son peu de vraisemblance; mais je n'en fus pas quitte. Oh! bien, me dit-il, en ce cas, c'est moi qui vous donnerai des nouvelles de ce pays: Voici une histoire que vous ne pouvez pas savoir, & que je tiens d'un Anglois qui passa, ces jours derniers. Hiero-
nimo.

nimo Alberti... non, D. André.... Attendez, il faut prendre les choses de plus haut. Vous saurez donc... A ces mots d'Alberti & de D. André, je rougis; &, quoique je fusse pressé par la faim, j'avois grande envie de savoir quelles avoient été les suites de la perte des pierreries du Roi, & si elles avoient été retrouvées. Je dis donc à l'hôte que, comme cette histoire me paroissoit un peu longue, j'irois l'entendre dans sa cuisine, & qu'il me la raconteroit en préparant le dîné. Il y consentit, car tout lui étoit bon, pourvu qu'il parlât : Je ne lui permis de commencer que lorsqu'il se fut mis à l'ouvrage.

Il me raconta tout ce que je savois mieux que lui; mais je me gardai bien de l'interrompre : Je lui demandai de m'apprendre si le Roi avoit retrouvé ses diamans. Oui, me dit-il, par le plus grand hasard du monde : Il fit écrire dans toutes les Cours, promit des récompenses à celui qui pourroit lui en donner des nouvelles; fit faire, chez tous ses sujets, les recherches les plus exactes; mais tout cela fut inutile. La femme du Lord, que D. André avoit assassiné, ne pouvoit se consoler de sa perte : Par-tout, elle le voyoit; par-tout, elle l'entendoit : Pour mieux se nourrir de sa douleur, elle ne vouloit pas quitter le lit, dans lequel il couchoit avec elle. Trois mois s'étoient écoulés depuis cet assassinat; enfin, une veuve, amie de cette dame, vint à bout de lui persuader de changer de lit, ou, du moins, de le faire transporter

dans une autre chambre. Comme elle le faisoit démonter, elle aperçut un carreau qui étoit mouvant, & dérangé de sa place : Elle se baissa pour le remettre, & voit une cassette qu'elle reconnoît pour être celle où étoient les bijoux du Roi ; elle va chercher, dans un tas de clefs, & découvre celle de la cassette : Elle ouvre, rien ne manquoit aux pierreries. Elle ne put s'empêcher de maudire ces misères qui avoient causé la mort de son mari. La veuve ne voulut confier ce secret à personne : Dès le lendemain, elle prit, elle-même, ces joyaux, & demanda à parler au Roi : Il ne lui fut pas difficile d'y parvenir : Elle se prosterna aux genoux de ce Prince, lui raconta comment elle avoit retrouvé ses joyaux, & les lui remit. Le Roi les examina, vit qu'il n'y manquoit rien, & marqua la plus grande satisfaction. Madame, lui dit-il, puisque ces bijoux ont causé vos malheurs, c'est à moi à les réparer : Aussitôt, il fait appeler le comte Williams, jeune homme aimable, fait pour plaire, qui s'étoit distingué dans la dernière guerre, & que le Roi aimoit beaucoup ; il le présenta à la jeune veuve. Je ne connois que lui, continua le Roi, qui puisse remplacer l'époux que vous pleurez : Je n'exige pas que vous lui donniez la main dès à présent ; je vous prie seulement, Madame, de lui permettre de vous voir ; & s'il est assez heureux pour vous plaire, je me charge de sa fortune. La veuve regarda le jeune homme, & ne voulut pas

refuser le Roi : Il lui donna la main pour la reconduire chez elle : En amant délicat, il a commencé par faire un grand éloge du mort, il a pleuré avec elle; peu à peu, il est parvenu à le lui faire oublier, & l'on dit qu'ils attendent, avec impatience, que l'année du deuil soit révolue pour aller, ensemble, remercier le Roi, & se marier ensuite.

L'hôte grossit ce récit de mille circonstances, que je supprime; il entra dans tous les détails que le Roi avoit fait faire, & des amours du Comte Williams; il avoit préparé mon dîné, mis le couvert; nous avions dîné ensemble, & la nuit approchoit, qu'il contoit encore : Il y avoit trois nuits que je n'avois dormi; le sommeil m'accabloit, & l'impitoyable babillard ne me donnoit pas un moment de relâche; il avoit grand soin de m'éveiller dès qu'il voyoit que je m'assoupissois. Je lui dis que je ne voulois point souper; je le priai de me faire préparer un lit, & de me conduire dans ma chambre; il me prit par la main, & commença une autre histoire, qu'il continua, en faisant mon lit : Il la méloit de mille épisodes, qui lui faisoient, à tout moment, perdre de vue l'objet principal. Je me couchai, il s'affit auprès de moi, interrompit vingt fois mon sommeil, lorsque, heureusement, un cavalier entra dans l'auberge, & me délivra, jusqu'au lendemain, de ses contes éternels.

Dès qu'il fut jour, mon hôte ne manqua pas d'entrer dans ma chambre, pour continuer

l'histoire qu'il avoit commencée, la veille : Mon déjeûné étoit prêt, je pris le parti de le laisser parler : J'espérois de m'en délivrer en partant ; mais, le bourreau, sous prétexte que la forêt étoit infestée de voleurs, voulut m'accompagner ; il me suivit en me racontant l'histoire de tous les assassinats qui s'y étoient commis depuis son trisaïeul, qui, le premier, eut une auberge dans ce pays. Je m'aperçus qu'il s'effrayoit lui-même des contes qu'il me faisoit ; nous étions dans l'endroit le plus épais de la forêt. Ami, lui dis-je, puisque vous habitez près de ces lieux, vous ne devez pas manquer de courage : Je vois, à travers les feuilles, deux hommes qui se cachent en venant à nous ; attendons-les de pied ferme. Je m'aperçus qu'il se troublait : Je ne les vois pas, me dit-il : Voyez-vous, repris-je, ce gros chêne au milieu de cette touffe de broussailles à gauche ; oui, oui, je commence à distinguer, répond-il en balbutiant ; mais, je m'aperçois que je suis sans armes : Vous avez une épée, vous, tenez ferme, je vais chercher la mienne, & je reviens sur mes pas. Courez donc vite, lui dis-je, & faites venir des troupes auxiliaires. Le poltron ne se le fit pas répéter ; la peur lui prêta des ailes, & lorsque je l'eus perdu de vue, je continuai ma route.

Après avoir fait environ deux lieues, je m'arrêtai dans un village, & j'y cherchai une hôtellerie ; j'eus grand soin de faire quelques questions à l'hôte, pour savoir à quoi m'en

tenir, bien résolu de passer outre, s'il eût été aussi babillard que celui que je venois de quitter. Ce village étoit dominé par un petit château perché sur le haut d'un rocher. Là régnoit un petit tyran subalterne, favori du Duc de Bretagne, au nom duquel il gouvernoit; c'étoit là qu'il recevoit l'hommage de quelques malheureux qu'il appeloit ses serfs; ce n'étoit pas pour eux qu'ils arrosoient la terre de leurs sueurs; à la place des fruits qu'ils recueilloient, on leur vendoit fort chèrement quelques alimens grossiers; & les grains, que ce pays fertile produisoit en abondance, étoient portés dans des terres étrangères, pour y être vendus, ou échangés avec des étoffes d'or, ou d'autres effets qui pouvoient flatter le luxe, la gourmandise, la vanité & les vices du Seigneur. Le Comte du Roc aimoit & protégeoit l'agriculture; mais, si un de ses serfs avoit deux bons chevaux pour sa charrue, ils étoient confisqués à son profit; si quelqu'autre avoit une belle récolte, son imposition étoit augmentée du double; s'il négligeoit de travailler, il étoit puni, &, souvent, exposé à mourir de faim. Il y avoit de très-belles manufactures dans le château; chaque paysan étoit obligé d'avoir un certain nombre de brebis ou de moutons; mais il y avoit un impôt sur chacun; &, comme le maître du troupeau étoit dans l'impossibilité de payer, la laine étoit confisquée au profit du Comte, & l'exacteur prenoit l'agneau pour son paiement: Il est vrai que le lait restoit au pay-

fan, mais il devoit fournir tant de livres de beurre par mois à la cuisine de Monseigneur, & quelques fromages pour les menus plaisirs de ses palefreniers.

Tandis que j'étois à l'hôtellerie, il se présenta un marchand de chevaux; j'en avois besoin; ils étoient très-beaux: j'en choisiss trois, qui me parurent les meilleurs; je ne marchandai point sur le prix. Le Seigneur du Roc en avoit eu envie: Il les avoit marchandés; &, ne pouvant les avoir au prix qu'il désiroit, il avoit fait dire au marchand, qu'il n'avoit qu'à sortir du Comté dans vingt-quatre heures; &, en même temps, il avoit fait publier un impôt sur tous les chevaux étrangers qui passeroient sur ses terres. Il envoya chercher l'hôte, & lui fit un crime de m'avoir fait voir ces chevaux; il lui demanda qui j'étois. L'hôte lui répondit qu'il ne me connoissoit pas; que j'étois venu à pied; qu'il me croyoit un simple écuyer. Le Comte, entendant que je n'étois pas Gentilhomme, entra en fureur, & ordonna à ses gens de se saisir de moi, & de me mettre en prison. Les ordres d'un homme injuste sont plutôt, & plus sévèrement exécutés que ceux d'un Grand équitable & bienfaisant. Je fus enlevé & mis dans un cachot obscur, sans savoir pourquoi, ni par qui. Dans le premier moment, je regrettai de n'avoir pas demandé au Génie de la forêt, la force préférablement aux richesses, pour briser les fers, & délivrer ces pauvres habitans du monstre qui les tyran-

nisoit. On vint m'interroger, dans la prison, en présence du Comte. On me demanda d'où j'étois, & qui j'étois. Fils d'un pauvre Gentilhomme de Chypre, répondis-je, qui préféroit, dans le temps de sa fortune, l'amour de ses vassaux à des richesses acquises par des vexations & des injustices. Alors, le Comte m'interrogea lui-même. Où as-tu pris l'argent que tu portes, dont tu tires tant de vanité? — Cet argent est à moi, & je n'en dois compte à personne; mais si quelqu'un m'accuse, il n'a qu'à paroître, & je me défendrai. — Puisqu'on ne peut, autrement, lui arracher la vérité, qu'on le mette à la torture. Je n'étois point le plus fort; mais, pour rien au monde, je n'aurois découvert la vertu de ma bourse. Je fus mis à la question; dès les premières douleurs, je dis que j'allois tout déclarer. J'avouai que, m'étant égaré dans le bois, j'avois trouvé une bourse avec six cents écus. — Où est-elle, cette bourse? — J'ai pris l'argent, & je l'ai jetée dans la rivière qui traverse la forêt. — Insigne voleur, eh! ne fais-tu pas que toute la forêt m'appartient, & que tout ce qu'elle renferme est à moi? — Je l'ignorois, alors. — Il falloit le demander. — Eh! je n'ai trouvé que des ours & des loups (je n'eus garde de parler de l'hôte babilard). — Eh bien, selon les lois, tu dois périr, &, par une suite nécessaire, tes biens doivent être confisqués à mon profit. Hélas! me disois-je alors en moi-même, à quoi me serviront, maintenant, les richesses? Si j'a-

vois choisi la sagesse, je ne me ferois pas jeté entre les griffes de ce vautour; ou, si j'avois préféré une longue vie, je n'aurois pas à craindre, à présent, de la perdre. Je suis tenté, dans ce moment, de racheter mes jours par le sacrifice de la bourse fatale; mais je me ressouvins que la Fée m'avoit recommandé de la bien conserver jusqu'à la mort. Alors, je pris le parti de me jeter aux pieds du Comte du Roc: Eh, que vous importe, lui dis-je, la vie d'un infortuné, que le hasard & ses malheurs vous ont livré? Prenez tout ce que je possède; il est à vous, puisque vous êtes le maître, & le plus fort; vous désirez d'avoir les chevaux, que j'ai achetés, & l'argent qui peut me rester; prenez tout, & faites-moi grâce de la vie, qui ne peut vous être d'aucune utilité. Le Comte étoit inflexible; il craignoit que je n'allasse publier l'injustice qu'il commettoit; ma mort étoit résolue, lorsque je m'avisai de m'écrier: Oh! ma mère, qui m'attendez avec tant d'impatience, que deviendrez-vous, lorsque mon frère vous apprendra ma cruelle destinée. Le Comte me demanda ce que signifioit ce discours. Mon frère, lui répondis-je, étoit, avec moi, dans la forêt; comme nous étions égarés, nous avons pris, chacun, un chemin différent, & nous nous sommes donné rendez-vous au village prochain. Mon aventure a déjà éclaté; il fait, sans doute, que vous m'avez fait arrêter; ma mort ne peut être si secrète qu'il ne l'apprenne, & c'est la nou-

velle qu'il portera à Famagouste, où nous allions, ensemble, rejoindre nos parens. Le Comte craignit plus que jamais que son crime ne fût découvert; ma mort eût pu avoir des vengeurs parmi les Seigneurs ses voisins, qui ne l'aimoient point; au lieu qu'étant d'un pays si éloigné du sien, il pouvoit garder impunément le fruit de son avarice. Eh bien, me dit-il, dis-moi où est ton frère? Eh! que fais-je? répondis-je: Voyant que j'étois arrêté, il s'est caché, sans doute, pour attendre la fin de mon aventure, ou, peut-être, a-t-il fui. — Va, dit le Comte, en feignant de se radoucir, je n'ai voulu que t'effrayer; l'argent que tu as trouvé m'appartient, il m'avoit été volé, & , ayant long-temps fait chercher le voleur inutilement, j'étois fondé à croire que c'étoit toi: Je veux bien passer par-dessus la loi, & même, par une bonté que tout autre, à ma place, n'auroit point, te donner de quoi continuer ta route. Alors, il se fit amener les chevaux; je lui remis tout l'argent que j'avois: Il me donna généreusement deux écus, & m'ordonna de sortir de ses terres, dans le jour, sous peine de la vie.

Dès que je me vis en liberté, je me hâtai de tenir ma parole, aimant mieux être exposé à la férocité des ours, qu'aux injustices d'un tel monstre. Je n'osai faire usage de ma bourse pendant deux jours; le premier argent que j'en avois tiré, m'avoit été si funeste, que j'allai jusqu'à Angers en mendiant.

 CHAPITRE VIII.

Qui prouve que le bon usage des richesses en fait tout le prix. Purgatoire de Saint-Patrice.

ON préparoit tout, à Angers, pour les noces du Duc de Bretagne, avec la sœur du Roi d'Aragon, qu'on y attendoit de jour en jour. Tout s'y dispoſoit pour les fêtes les plus brillantes; les étrangers y venoient en foule, de toutes parts, & c'étoit pour ſe diſtinguer dans les tournois, que le Comte du Roc vouloit les trois chevaux qu'il m'enleva.

En arrivant dans la Ville, je me mêlai parmi le peuple, & ſans que perſonne pût s'en douter, je mis pluſieurs fois ma main dans ma bourse, d'où je tirai beaucoup d'argent. Lorsque j'en eus une aſſez grande quantité, j'achetai des habits, que je trouvai propres à ma taille; je m'informai de la meilleure hôtellerie; je pris un domeſtique, & dès le lendemain, j'allai acheter deux beaux, chevaux, parce que je deſirois de voir les fêtes, & d'attendre la Princeſſe qui devoit arriver par mer. Elle arriva, peu de jours après, & les fêtes commencèrent. Il y eut des joutes & des tournois. J'y vis le Comte du Roc, monté ſur un de mes chevaux. Je m'étois muni d'une excellente armure; & quoique inconnu, je

demandai à rompre une lance avec lui. Il accepta : Je déclarai devant l'assemblée que je n'aspirois point au prix ; mais je proposai à mon adversaire que le cheval du vaincu demeurât au vainqueur. Il voulut savoir qui j'étois ; je le lui dis tout bas : Il parut effrayé. Ne crains rien, lui dis-je, défends-toi ; je n'en veux point à tes jours ; tu ne m'as laissé la vie que dans la crainte que mon frère ne divulguât ta honte ; je ne veux pas te l'arracher, pourvu que tu me promettes d'être plus juste à l'avenir, de soulager tes malheureux vassaux, qui ne sont pas tes serfs, & qui valent mieux que toi ! Eh ! qui es-tu, me dit-il, pour m'imposer des lois ? J'aime la justice, repris-je, voilà mon seul titre. Il y a quatre jours que tu étois le plus fort ; Si tu l'es aujourd'hui, je n'exige rien de toi ; tu peux être aussi injuste que tu le voudras ; si je le suis, fais ce que je demande, ou je te perdrai auprès du Duc de Bretagne, que tu trompes, en abusant de l'autorité qu'il te confie. Aussi-tôt, je m'écarte de lui ; nous faisons les saluts d'usage ; j'évite sa lance avec adresse, & du premier coup, je le renverse sur la poussière. Je lui réitérai ma demande ; il me promit tout ce que je voulus : Alors, je pris le cheval par la bride, & au lieu de l'amener, je le lui présentai ; je l'aidai même à monter, parce qu'il s'étoit blessé en tombant. Le scélérat trembloit de tout son corps ; cependant, je me disposai à quitter Angers, parce que les lâches & les méchans sont plus

à craindre dans leur impuissance, que les bons dans leur plus grande fureur.

Il n'y eut que lui, qui fut que j'étois entré en lice, parce que je courus à toute bride le long de la Mayenne, où je jetai mon armure sans être vu de personne. Je revins à mon auberge, où chacun parloit diversement de notre combat. Chacun rapportoit à sa manière la conversation secrette du Comte & de moi, que nul n'avoit entendue : Cependant, l'hôte qui ne me connoissoit point, qui me voyoit sortir, tous les jours, à cheval, & qui ne me voyoit rentrer qu'à l'heure des repas, vint, le soir même, dans ma chambre, & me témoigna son inquiétude : Il me raconta que des inconnus, après avoir beaucoup dépensé chez lui, avoient la fantaisie de monter à cheval, & qu'il arrivoit, quelquefois, que leurs chevaux les menaient si loin, qu'il n'entendoit plus parler d'eux. Je me mis à rire de sa crainte, &, mettant ma main dans ma bourse, j'en tirai cent écus, que je lui donnai pour toute réponse. L'hôte fut honteux, prit le ton le plus respectueux & le plus soumis, & me mena dans le plus bel appartement de son hôtellerie.

Le lendemain, pendant que j'étois à dîner avec plusieurs Seigneurs, il entra une troupe de joueurs d'instrumens qui demandoient l'aumône en dansant; je remarquai, parmi eux, un vieillard qui inspiroit le respect: Il ne demandoit point comme les autres; il paroissoit honteux & timide; sa pauvreté paroissoit lui peser

plus que les années. Quelqu'un lui demanda qui il étoit : Je suis Gentilhomme Irlandois , répondit-il ; il y a sept ans que j'ai quitté mon pays : J'ai parcouru toute la Chrétienté ; j'ai traversé deux Empires & vingt Royaumes ; chacun a sa langue particulière , & je fais de chacune de ces langues tout ce qui est nécessaire à la vie ; j'ai marqué les routes & les distances des pays , les particularités de chaque ville. Mais , dans tous vos voyages , lui dit-on , qu'avez-vous remarqué de plus extraordinaire ? C'est l'homme , répondit-il , qui allie tous les vices & toutes les vertus : Chaque animal a sa passion particulière , l'homme les a toutes ; mais ce qui le distingue , surtout , c'est son orgueil. Les animaux de la même espèce se regardent tous comme égaux ; chaque individu de l'espèce humaine se croit pétri d'un limon privilégié. L'homme vil , qui rampe dans la misère & dans la fange , a toujours quelque raison pour s'estimer plus que l'homme puissant qui le méprise , & qui croit encore l'honorer en l'écrasant.

Cet homme me parut singulier : J'avois la fureur de voyager ; je ne crus pas pouvoir trouver un meilleur guide : Je l'appelai , je lui mis dans la main quelques pièces d'argent , & je le priai , honnêtement , de m'attendre jusqu'après le dîné. Je le menai dans ma chambre , & je lui témoignai le désir que j'avois qu'il m'accompagnât ; je lui promis de lui entretenir un cheval & un écuyer , & de lui donner des appointemens considérables. Votre

générosité, me répondit-il, l'envie que vous avez de vous instruire, & le secours que vous pourriez tirer de moi, me feroient accepter votre proposition, si j'étois moins vieux, & si je n'avois point une famille qui a besoin de moi, & auprès de laquelle je brûle de me rendre. Eh bien, lui dis-je, nous commencerons nos voyages par l'Irlande; je vous conduirai auprès de votre femme & de vos enfans; je ne serai point inutile à leur fortune; &, à la fin de nos voyages, quand je serai de retour à Famagouste, j'aurai soin de votre vieillesse. Le bon Gentilhomme trouvoit le parti fort avantageux; mais, à son âge, recommencer à voyager! D'ailleurs, la jeunesse est imprudente, elle promet beaucoup, & tient rarement ses engagemens. Léopold (c'étoit le nom du Gentilhomme) hésitoit encore. Jeune homme, me dit-il, vous formez une grande entreprise; avez-vous compté avec vous-même? L'argent est le nerf de la guerre; les voyageurs sont dans le cas des guerriers; ils ont mille dangers à affronter, mille périls à éviter, des accidens à craindre, des incommodités inséparables des voyages; la faim, la soif, les maladies, mille choses curieuses à voir; des peuples où l'étranger n'est bien reçu qu'autant qu'il sème l'or à pleines mains. Je vous entends, lui dis-je; n'avez aucune inquiétude à cet égard. J'ouvris ma cassette, & lui dis d'y puiser tout l'argent qu'il lui falloit pour des habits & deux bons chevaux. Il ne vouloit rien prendre, & je fus obligé

d'employer la prière pour l'engager à recevoir une somme, qu'il crût suffisante : Il acheta un équipage, prit un domestique. J'avois deux écuyers & un valet ; nous nous trouvâmes fix, tous bien d'accord, & nous partîmes.

Après avoir parcouru l'Allemagne, où nous crûmes retrouver les mœurs dont Tacite a fait une description qui nous parut très-fidelle, excepté les Grands & les Nobles, nous arrivâmes à Bruges, où nous nous embarquâmes pour l'Angleterre. Je revis, une seconde fois, Londres ; je ne pus me défendre d'un certain frémissement, en débarquant. Heureusement, j'y étois peu connu ; &, quand je l'aurois été, mon changement de fortune en auroit imposé, & m'eût mis à couvert de tout événement fâcheux. Nous traversâmes l'Angleterre & l'Écosse, & je rendis Léopold à sa famille.

Il me seroit difficile d'exprimer les transports, les expressions de joie, les larmes que la tendresse fit couler, lorsque j'annonçai, & que je présentai ce bon vieillard. Il étendoit les bras, & ne pouvoit parler ; il embrassoit tour à tour, sa femme, ses enfans, un gendre & une bru qu'il avoit acquis depuis son absence. Il alloit aux uns ; il revenoit aux autres ; l'alégresse brilloit jusque dans ses rides. A peine s'apercevoit-on de moi ; de temps en temps, je me sentois embrassé, tantôt par un jeune homme, qui pouvoit, à peine, respirer, tantôt par une jeune fille, dont je voyois le sein palpiter & dont l'haleine étoit

brûlante ; & , lorsque je voulois leur rendre leurs caresses , ils étoient déjà dans les bras de leur père , ou dans les bras des uns des autres. Attendri par ce tableau , craignant de les gêner , je dis à Léopold que je voulois dîner avec eux ; que je ne tarderois pas à revenir ; & je sortis , pénétré d'un plaisir que la grandeur ni la richesse ne peuvent donner ; il étoit trop délicieux pour que je manquasse au rendez-vous. Dès qu'on m'aperçut , la femme de Léopold vint au devant de moi , suivie de sa famille ; elle me fit mille excuses du peu d'attention qu'on avoit eu pour moi ; ils me donnoient mille bénédictions. Le respect , avec lequel vous me traitez , leur dis-je , me plait bien moins que les caresses folles que vous me faisiez , ce matin. La jeune fille , qui se souvenoit de m'avoir embrassé dans ses transports , baissa la vue. N'en rougissez pas , repris-je , jamais l'amour ne donna de baiser plus tendre ; jamais la vertu n'en reçut d'aussi délicieux. Son père vint à son secours ; il me la présenta. Un jeune homme timide , d'une figure agréable , mais paroissant accablé de douleur , se tenoit à l'écart ; je le crus un des fils de Léopold ; j'allai vers lui comme pour l'encourager. Pourquoi cette tristesse , lui dis-je , dans un si beau jour , quand tout le monde est dans la joie du retour de votre père ? Ah ! je n'ai pas l'honneur d'être son fils , me dit-il en soupirant , & ce retour ne sera funeste qu'à moi. Le silence de la famille succéda à ce peu de mots ; je vis les yeux de la jeune fille se

remplir de larmes, & Léopold me parut conf-terné. Je craignis d'être indiscret; cependant, je fis signe à Léopold; il me suivit dans un cabinet que je vis entr'ouvert, & je le priai de m'expliquer un mystère, dont je ne soup-çonnai que la moindre partie. Je comprends, lui dis-je, que ce jeune homme aime votre fille, & qu'elle n'est pas insensible à son amour; mais, ce que je ne conçois pas, c'est leur tristesse & la vôtre. Ah! Monsieur, me ré-pondit-il, je souffre pour tous les deux: Ce jeune homme est le fils d'un riche vieillard de cette Province; il a fait connoissance avec ma fille, dans l'âge le plus tendre; ma femme, charmée de son honnêteté & de ses mœurs, lui a laissé un libre accès dans la maison. Le bruit se répandit, il y a deux ans, que j'avois fait une très-grande fortune; le vieux Maskwell, le père du jeune homme, est encore plus avare qu'il n'est riche; tant qu'il me crut pauvre, il s'embarrassa peu des amours de son fils, dans l'idée qu'il seroit toujours le maître d'en ar-rêter le cours quand il voudroit: Mais, lorsqu'on lui assura, de tous côtés, que je nageois dans l'abondance, il accourut au plus vite, pour s'informer de la vérité. Ma femme, qui savoit ce qui en étoit, fit tous ses efforts pour se le dissuader; le vieux avare, s'imaginant qu'on le trompoit, lui témoigna le plus grand désir de marier son fils avec ma fille; elle eut beau protester que les bruits qui s'étoient ré-pandus étoient faux, il insista jusqu'à la me-nacer de lui intenter un procès, sous pré-

texte de je ne fais quelle promesse que les deux jeunes gens s'étoient faite, & qu'il supposoit: Enfin, il demanda Jenny avec tant d'instance, que ma femme lui donna sa parole. Ces deux pauvres enfans ont vécu dans l'espérance qu'à mon retour, ils seroient unis. Comme je connois le père, je viens de leur annoncer qu'il falloit renoncer l'un à l'autre; que je n'étois point riche, & que je ne voulois point abuser de la crédulité du vieillard. Ils ont eu beau me représenter qu'il avoit donné sa parole; qu'il avoit reçu celle de mon épouse; que cette promesse mutuelle étoit cimentée, de part & d'autre, par des écrits; je n'ai rien voulu écouter. J'en suis fâché, j'aime Sir Charles; il le mérite: Ma fille est au désespoir; je plonge un poignard dans le sein de l'un & de l'autre, & ma femme ne fait lequel des deux elle doit regretter le plus.

Léopold cessa de parler; il alloit rentrer, je le retins. Avant de sortir de ce cabinet, lui dis-je, écrivez au père que vous n'attendez que lui pour terminer le mariage de votre fille: Confirmez-le dans l'idée où il est de votre fortune, & je me charge du reste. Non, reprit-il, quelque tendresse que j'aye pour mes enfans, je ne consentirai jamais à tromper le père de Sir Charles. Il est vrai qu'il a engagé sa parole; mais c'est sur l'espérance d'une fortune qui n'existe point. Écrivez toujours; bon Léopold, lui dis-je, vous êtes plus riche que vous ne pensez; vous savez que j'ai, avec moi, une somme considérable: suffira-t-elle pour l'é-

tablissement de votre fille ? Eh ! Monsieur, me dit-il, y pensez-vous ? Je suis pénétré de vos bontés. Mais, de bonne-foi, croyez-vous qu'un homme qui peut tirer avantage d'une parole ir-révocable, & qui ne le fait pas, parce qu'il fait bien qu'elle a été donnée par un motif qui n'a-voit aucun fondement, aura la foiblesse d'abu-ser de votre générosité ? Non, Monsieur, gardez-votre argent ; vous en aurez besoin dans le voyage que vous allez faire. Je me mis à rire de sa délicatesse ; je lui persuadai si bien que j'avois, dans ma patrie, une fortune inépuisable, & que mon crédit s'étendoit dans les villes les plus éloignées, que je l'obligeai d'écrire au père de Sir Charles. Le jeune homme, la larme à l'œil, nous interrompit, pour prendre congé de Léopold & de moi. Vous ne partirez pas, lui dis-je, vous dinerez avec nous, & vous ferez marié avec Jenny. Je le pris par la main ; je le conduisis à Jenny, qui fondoit en larmes, & que sa mère con-soloit le mieux qu'elle pouvoit. Ne vous affligez pas, lui dis-je, je vous rends Sir Char-les ; continuez à vous aimer ; votre père n'a voulu que vous éprouver l'un & l'autre, & vous surprendre agréablement : Sa fortune n'est point une chimère, elle est telle que le bruit s'en étoit répandu.

Ils demeurèrent tous comme pétrifiés ; ils ne savoient qu'en croire ; mais je vins à bout de les persuader : Les deux amans se livrèrent à la joie & à l'espérance. Léopold reparut, sa lettre à la main ; ils coururent

l'embrasser : Son épouse lui faisoit de tendres reproches de lui avoir fait un mystère d'un bien qu'elle ne désiroit que pour lui & pour ses enfans. Vous vous trompez tous, leur dit Léopold ; je n'ai pas fait fortune ; c'est cet homme généreux, qui, pour vous calmer... Charles ne lui donna pas le temps d'achever. Ah ! Monsieur, me dit-il en retombant dans sa tristesse, quel plaisir prenez-vous à vous jouer d'un malheureux qui ne survivra pas au chagrin que l'espoir dont vous le flattiez rendra plus amer ? Erreur encore, interrompit Léopold, qui leur expliqua tout ce qui venoit de se passer. Je vis l'instant où Sir Charles & Jenny alloient tomber à mes pieds ; je leur déclarai que la seule marque de reconnoissance que j'exigeois d'eux, c'est qu'ils s'aimassent toujours. Je vis dans leurs yeux qu'ils avoient l'ingratitude en horreur : Je fis partir un de mes Ecuyers sur le champ, pour porter la lettre au père de Sir Charles ; & nous nous mîmes à table, ayant, à ma droite, Jenny, & son amant à ma gauche. Ils ne me furent pas mauvais gré de les avoir séparés ; j'étois, dans ce moment, le point de réunion de leurs regards & de leurs sentimens.

On ne pouvoit avoir que dans quinze jours des nouvelles de Sir Charles. J'en donnai quatre à Léopold pour se reposer : Je lui proposai, ensuite, de m'accompagner dans le reste de l'Irlande ; mais, pour lui donner la satisfaction de ne pas quitter sa famille, j'engageai son épouse & ses enfans de venir avec nous,

sans oublier Sir Charles. La partie fut acceptée, & nous nous mêmes en route, le lendemain. L'amitié guidoit la caravane; un secret penchant me faisoit donner la préférence aux deux amans : Les bienfaits nous attachent à ceux sur qui nous les répandons avec plus de profusion. Nous n'étions point éloignés de l'Abbaye de Saint-Patrice, où le peuple d'Irlande croit communément qu'on trouve une des embouchures du Purgatoire. Jenny voulut favoir ce qui avoit donné lieu à cette fable. Nous demandâmes l'Abbé, qui nous reçut avec affection, & nous invita à dîner. Nous le priâmes de nous faire voir cette caverne si célèbre, & de nous dire ce qui avoit occasionné sa célébrité.

Cette Abbaye, nous dit-il, & les lieux qui l'environnent, n'étoient, autrefois, qu'un vaste désert (1), au milieu duquel étoit cette caverne. Le Saint Apôtre d'Irlande, Patrice, s'y étoit retiré dans le temps qu'il se préparoit à l'apostolat; il y menoit la vie la plus austère. Le hasard lui fit découvrir cet antre : Il eut la curiosité d'y pénétrer; il alla si avant, qu'il ne trouvoit plus d'issue pour en sortir; il entendit des plaintes qui retentissoient

(1) Le Purgatoire de Saint-Patrice, sur lequel on a débité tant de fables, étoit une caverne située dans une petite Ile du lac d'Earn, en Ultonie. Le Pape la fit fermer, en 1497, pour arrêter le cours de certaines pratiques superstitieuses du petit peuple. Elle fut rouverte, peu de temps après, & fermée, une seconde fois, par ordre de Henri VIII.

dans ces souterrains. Il craignit, d'abord, que ce lieu ne fût le repaire de bêtes féroces : Bientôt, il distingue une voix : Il avance ; il entrevoit un rayon de lumière : Il y court, & voit un vieillard vénérable, plus accablé de ses infirmités que de ses années. Oh ! qui que vous soyez, lui dit cet homme, aidez-moi à sortir de ce lieu. Patrice accourut à lui ; mais il ne savoit par où le conduire. Le vieillard, alors, siffla trois fois. Aussi-tôt un gros dogue d'Ecosse fit retentir la caverne de ses aboiemens. Le vieillard rassura Patrice, qui parut effrayé. Voilà, dit-il, le soutien de ma vie, depuis six ans, & la seule créature vivante avec qui j'ai été en société depuis trente-cinq. Plus sensible que ceux qui m'ont conduit ici, il fort, tous les matins, & va chercher sa proie, qu'il partage avec moi. Je l'ai appris à m'apporter du bois ; & l'eau qui filtre à travers les rochers fait ma boisson ordinaire. Il fit signe à son chien qui marcha devant eux ; après les avoir guidés par ses aboiemens dans les ténèbres, ils sentirent le terrain s'élever & former une pente douce & facile. Patrice le conduisit dans sa cabane, étendit quelques nattes, & après l'avoir fait coucher, il le pria de lui dire qui il étoit, & par quel événement il l'avoit trouvé dans ce souterrain.

Vous êtes jeune, lui dit le vieillard ; vous n'avez pas connu le Comte de Falkland, l'homme le plus insatiable de sa naissance : Il auroit pu, par son travail & par son industrie, trouver, dans le commerce & dans les

arts, une ressource contre les disgrâces de la fortune; il aimoit mieux se plaindre de ses injustices, & souffrir, que de prendre un état qui l'eût mis au niveau des autres hommes. Il s'étoit retiré dans le Comté de Devonshire, où ses créanciers ne lui avoient laissé qu'une maison, sa femme & sa fille. Cet homme, qui eût rougi de sustenter sa famille par un travail honnête, n'avoit point de honte de vivre aux dépens de ses voisins, qu'il méprisoit, qui lui prêtoient de l'argent, qu'ils faisoient qu'il ne rendroit jamais. La maison de mon père, qui jouissoit tranquillement des fruits d'un travail de quarante années, étoit contiguë à celle de Falkland; le Comte ne le regardoit que comme un vil commerçant; & mon père se félicitoit d'une fortune, qui le mettoit en état de soutenir un pauvre Gentilhomme, & deux femmes respectables par leur vertu. Lady Falkland supportoit son infortune avec la fermeté la plus courageuse. Emma, leur fille, les consoloit; & l'une & l'autre, en l'absence du Comte, n'étoient occupées qu'à travailler de leurs mains, & à marquer leur reconnaissance à leur bienfaiteur.

J'étois jeune, & de l'âge d'Emma; sa vertu, ses grâces, sa beauté, me touchèrent: Je n'osois lui faire connoître mes sentimens. Falkland devoit considérablement à mon père, qui fournissoit sans compter à la dépense de la maison: Ma délicatesse me faisoit craindre qu'Emma ne crût que je voulusse abuser de

son état. Quelque précaution que je prisse pour cacher mon amour à Emma, il se déclara, par mes soins pour ses parens, par l'art avec lequel je leur faisois accepter des secours, comme un hommage dont je devois seul être reconnoissant. Emma n'y fut point insensible; elle me louoit, un jour, sur l'adresse avec laquelle je savois ôter aux bienfaits le fardeau dont ils accabloient les malheureux. Je soupirai : Elle rougit; nos yeux se rencontrèrent; ils étoient mouillés de larmes. Vous, Emma, malheureuse ! lui dis-je; ah ! je le suis cent fois plus que vous, Emma; je ne pus en dire davantage; mon cœur étoit comme resserré par la contrainte où j'avois été depuis long-temps. Lady Falkland nous surprit : Nous demeurâmes consternés; elle nous observa quelques instans, &, fondant elle-même en larmes, elle vint nous embrasser l'un & l'autre. Ma chère Emma, mon cher Derby, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pénétré le secret de vos ames : Si votre bonheur ne dépendoit que de moi, vous seriez déjà heureux; jamais on n'auroit vu d'union si belle : Mais votre sort dépend d'un père impitoyable, assujéti au plus tyrannique des préjugés. Il fait tout ce qu'il doit à Derby & à son respectable père; il ne s'acquitteroit qu'à moitié, en vous unissant; il n'y consentira jamais. Lady Falkland, qui, d'abord, avoit jeté la joie dans nos ames, en nous épargnant l'embarras de nous expliquer, nous plongea dans la tristesse par ces derniers mots. Ah ! Madame, lui dis-je,
j'espère

j'espère que mes soins, ma docilité, ma tendresse pour lui, les avantages que mon père fera luire à ses yeux, les vertus de ce père qui m'a laissé le maître de me choisir une épouse digne de lui, pourront le fléchir. N'y comptez pas, mon cher ami, reprit-elle; on peut dompter les caractères les plus féroces, on ne guérit jamais les préjugés qui tirent leur source de l'orgueil. Je suis bien éloignée de m'opposer à vos vœux; mais, s'il en est temps encore, au nom de mon amitié pour vous, de votre amour mutuel & de ma tendresse pour ma fille, faites tous vos efforts pour les éteindre.

Lady Falkland se retira, la larme à l'œil, & nous laissâ ensemble. Les obstacles ne font qu'irriter l'amour; nous nous les dissimulâmes; je demandai à Emma la permission de faire parler à son père: Elle me l'accorda, & m'assura qu'elle faisoit les vœux les plus ardens pour le succès: Quoiqu'elle fût dans l'intention de n'obéir qu'à son père, elle ajouta qu'elle me connoissoit trop bien pour avoir à craindre que j'exigeasse d'elle d'autres sentimens, & que je pouvois être assuré que la mort lui seroit moins cruelle, que l'obstination dont on venoit de les menacer.

Le cœur rempli de crainte & d'espérance, j'allai raconter à mon père tout ce qui venoit de se passer; je le trouvai dans les mêmes dispositions que Lady Falkland; il me promit d'en parler au père. Il étoit à une grande partie de chasse, qui duroit depuis

deux jours ; j'attendois son retour avec impatience. Emma m'en avertit ; il étoit revenu avec un parent , qui portoit le même nom & les mêmes armes ; il l'avoit présenté à sa famille , comme un homme qui les honoroit , comme le seul rejeton d'une branche qui avoit donné à l'Angleterre des hommes d'éclat , & qui ne s'étoit jamais méfalliée. Emma fut alarmée de cet éloge ; elle le reçut avec bonté ; leur retour fut célébré par un repas poussé bien avant dans la nuit ; & , selon la coutume des personnes de qualité de ce temps-là , tout en parlant de leurs ancêtres , ils se quittèrent ivres de vin & d'arrogance.

Le seul domestique de la maison , excédé de fatigue , & las d'attendre , fut surpris par le sommeil ; une flammèche de la lampe auprès de laquelle il s'étoit endormi , tomba sur de la paille , qui s'embrasa , & , en un instant , la flamme se communiqua dans toute la maison ; les deux Falkland , Emma & sa mère , étoient perdus , sans moi. C'étoit le lendemain que mon père devoit proposer mon mariage ; vous jugez bien que j'étois éveillé. Voir le danger de ces infortunés , sauter de mon lit , & pénétrer jusqu'à l'appartement d'Emma , ne furent qu'un instant ; je la trouvai , avec sa mère , cherchant à se jeter par une fenêtre qui donnoit sur un fossé très-profond. L'amour , sans doute , en ce moment , doubla mes forces : Je jetai la fille sur mes épaules ; je pris la mère sous mon bras : La flamme avoit gagné le bas de l'es-

calier. Fier de mon fardeau, je monte sur le toit de la maison qui communiquoit à celle de mon père; je les laissai toutes tremblantes dans un grenier où elles n'avoient rien à craindre; je les priai d'attendre un moment, & je me glissai, par le même chemin, dans la chambre où les deux cousins étoient couchés. Ils dorment encore; &, un quart-d'heure de plus, ils étoient engloutis dans les flammes & dans les ruines: Je les éveille; j'ouvre la fenêtre, afin qu'ils vissent le danger, & leur dis de me suivre. Ils ne se le firent pas répéter; je les conduisis dans le grenier où j'avois laissé Emma. La joie qu'ils eurent tous de se voir en sûreté, les rendit insensibles à la perte de leur maison. Emma & sa mère ne pouvoient assez me marquer leur reconnoissance; les deux Falkland se félicitoient d'être délivrés du danger: La Providence, disoit l'un, veille sur des gens de notre espèce. Ah! mon cousin, disoit l'autre, croyez-vous qu'elle eût permis que la race des Falkland Rockbald eût péri si proche du port.

Nous ne comprimes pas, d'abord, cette énigme; le vieux Falkland nous l'expliqua bientôt, en nous apprenant que le cousin étoit venu pour épouser Emma; que tout cela étoit arrangé entr'eux, & qu'il ne savoit par quelle fatalité il avoit oublié d'en parler à souper, d'autant que la noce devoit se faire dans deux jours. Nous nous regardâmes tous; Emma pâlit; le vieillard continua d'étaler les avantages d'une union qui réunissoit sur la tête

de son cousin, le bien des deux branches Falkland, & par laquelle le premier enfant mâle pourroit faire valoir les prétentions d'Auguste - Nabuchodonosor - Alfred - Alexandre Falkland, mort dans la Palestine, sur les biens qu'il avoit acquis & conquis sur le Persan Zaris, lors de la première croisade.

Le jour commençoit à paroître : Je descendis chez mon père, qui trembloit pour mes jours : Je lui racontai, d'un air consterné, tout ce qui venoit de se passer, & ce que je venois d'apprendre. Il me consola ; &, après avoir fait porter des robes pour les femmes, il les pria, tous, de descendre, & les logea dans sa maison. Le jeune Falkland, pour ne point augmenter l'embarras, prit congé & promit d'être bientôt de retour. Le père d'Emma remit la noce à huit jours ; bien entendu, ajouta-t-il, que l'ami Derby & son fils en seroient, supposé que la cousine Elhelrède-Méduse Falkland n'en fût point.

J'étois dans le plus grand désespoir ; la sensible Emma eût désiré d'avoir été la proie des flammes. Elle trouva un moment pour me jurer que jamais elle ne seroit l'épouse de son cousin ; qu'elle le connoissoit de réputation, comme l'homme le plus propre à la rendre malheureuse ; qu'à l'orgueil le plus insupportable, il unissoit l'avarice la plus sordide, & les mœurs les plus corrompues.

En moins de six jours, mon père eut fait réparer la maison de Falkland : Le vieillard, infatué de son cousin, ne manqua pas de le

faire venir. Emma frémit à son arrivée; elle eut l'art de faire retarder la noce de quinze jours; elle espéroit que son père dévoilerait le caractère atroce de son cousin, & qu'il s'en dégoûteroit: L'orgueil de sa naissance l'éblouit sur ses défauts. Emma imagina de dégoûter son amant lui-même; elle affecta un caractère tout différent de celui qu'elle avoit; elle opposoit à l'avarice de son amant, une générosité qui l'effrayoit. Il n'avoit d'autre passion que pour la chasse; elle affectoit de la détester; & deux chiens qu'il idolâtroit, furent rélégués dans la Cour. Ce stratagème commençoit à réussir, lorsque le jeune Falkland intercepta une lettre qu'Emma m'écrivoit; car nous avions cessé de nous voir.

Dès ce moment, notre perte fut jurée; il porta sa lettre au père d'Emma, qui, furieux qu'un homme de mon espèce eût l'audace d'aspirer à sa fille, menaça mon père de toute sa fureur, si elle faisoit la moindre difficulté d'épouser son cousin; il l'assura que, s'il me rencontroit, il feroit expirer sous le bâton un faquin dont il ne voudroit point pour son valet. Heureusement, je n'étois point chez mon père: Je le trouvai, à mon retour, noyé dans les larmes: Il m'exhorta de renoncer à Emma, & d'abandonner à son orgueil un ingrat qui ne méritoit que nos mépris.

Je délibérois sur ce que j'avois à faire, lorsqu'on vint m'apprendre qu'on avoit vu Emma, désespérée, fuir à pas précipités, & le jeune

Falkland qui la suivoit ; je craignois que son père ne lui eût fait éprouver son ressentiment : Je courus pour la secourir ; mais j'appris que son indigne amant l'avoit maltraitée, & qu'elle fuyoit sa fureur. Je rencontrai le père, qui, ayant su tout ce qui s'étoit passé, couroit après eux. Vil séducteur, me dit-il, ta vie me répondra du sort de ma fille. Père aveugle, vieillard ingrat, lui répondis-je, ce n'est, ici, ni le temps, ni le lieu de me justifier ; volons sur les traces d'Emma, &, quand je vous l'aurai rendue, vous m'accuserez, si vous l'osez.

On nous dit qu'Emma, les cheveux épars, implorant le Ciel, avoit gagné un bois touffu, pour se dérober aux poursuites d'un homme qui marchoit sur ses traces ; qu'il y étoit entré par une autre route, & qu'il seroit bien difficile qu'il la rencontrât. Nous y pénétrâmes. A peine eûmes-nous fait quelques pas, que nous entendîmes les cris d'Emma, nous y volâmes ; nous la trouvâmes à demi-nue, le corps meurtri, la voix éteinte, se débattant entre les bras de l'infâme Falkland. Je m'élançai, & lui fais lâcher sa proie ; c'en étoit fait de sa vie, si Emma & son père ne l'eussent arraché de mes mains. Qui de nous, dis-je au vieillard, mérite votre haine, ou cet infâme ravisseur, dont je viens de délivrer votre fille, ou un amant tendre & respectueux qui l'a sauvée des flammes, & à qui vous devez le jour ? Toi, son amant ! s'écria l'impitoyable vieillard : O Ciel ! le fils d'un vil Commerçant ; ah !

je déchirerois de mes mains le cœur d'Emma, avant de souffrir qu'elle fût unie à un homme tel que toi. Emma voulut, malheureusement, prendre mon parti : Elle tomba aux genoux de son père ; elle essaya de le ramener à des sentimens de reconnoissance, & ne fit que l'irriter encore : C'est moi, disoit-elle, c'est moi qui l'ai encouragé à espérer vos bontés : Eh bien ! en voilà le fruit, dit-il, en levant le poignard sur moi ; Emma, effrayée, se précipite au devant du coup, & le reçoit dans le sein ; elle tombe, prie son père de me pardonner, me tend la main & expire. Dieu ! comment, dans ce moment, ne poignardai-je point ce père dénaturé. Voilà, voilà, cruel, m'écriai-je, le fruit de vos préjugés odieux. J'allois me percer le cœur ; les barbares, ils se réunirent pour m'en empêcher ; j'étois sans force ; la vue du sang, qui couloit du sein d'Emma, me rendoit immobile ; ils appelèrent du secours, & me livrèrent à des juges aussi impitoyables qu'eux. On regarda comme un crime irrémissible, d'avoir osé aspirer à la main de la fille d'un homme tel que Falkland ; son ingratitude & sa cruauté furent comptées pour rien ; il avoit assez, disoient quelques Gentilshommes complices de son orgueil, il avoit assez honoré mon père, en recevant ses bienfaits. On me chargea du crime de la mort d'Emma, & l'on érigea le parricide en action héroïque : Enfin, un tribunal de sang me condamna à perdre la vie.

Lady Falkland, qui faisoit plus de cas de

la bienfaisance & de la probité, que d'aïeux le plus souvent souillés de crimes, & dont l'éclat s'est borné à faire l'abus le plus funeste de leur crédit & de leur puissance, sollicita secrètement ma grâce. Hélas ! la plus grande qu'on eût pu me faire, dans ce moment, eût été de me donner la mort. La fin cruelle d'Emma, & la douleur de mon père, étoient pour moi des supplices plus affreux que tous ceux que la haine de mes ennemis eût pu inventer. Tout ce que Lady put obtenir, fut que ma peine seroit changée en une prison perpétuelle.

On me transféra en Ultonie, dans un cachot souterrain, que le jour n'avoit jamais éclairé : Il ne l'étoit que par une lampe sépulcrale : On m'y descendoit, par un soupirail pratiqué dans la voûte, du pain, de l'eau, & une certaine quantité d'huile pour l'entretien de ma lampe.

Il y avoit cinq ans que j'étois dans ce caveau, lorsqu'une pierre se détacha du mur contre lequel la paille qui me servoit de lit étoit adossée : Un vent frais & piquant se répandit dans mon tombeau par cette ouverture ; je n'osois en approcher ma lampe, de crainte qu'elle ne s'éteignît. J'imbibai d'huile deux mèches, & je les allumai ; je vis que cette brèche communiquoit à une cavité très-profonde : je démolis une partie du mur, & je plaçai mes lampes vis à vis de la caverne ; j'y entrai, & j'avançai aussi loin que la lumière pouvoit s'étendre. Le lendemain, je lais-

fai deux mèches allumées dans mon cachot ; j'en pris deux autres , & j'allai plus avant ; j'eus le bonheur de les conserver : Enfin , je recommençai mon expérience le troisième jour , & je vis , de loin , une lueur. Je n'osois , d'abord , avancer ; mais n'entendant rien autour de moi , je continuai , & je me trouvai dans un endroit qui prenoit jour à travers un rocher : Quoique la lumière n'y parvint qu'obliquement , & que je ne pusse voir le Ciel , ma vue fut si agréablement affectée de ces rayons , que je me prosternai pour remercier l'Être Suprême : Mes lampes étoient près de leur fin ; je regagnai mon cachot à la hâte. Le jour suivant , je me proposai de pénétrer plus avant : Lorsque je fus parvenu à l'endroit éclairé , je vis que la caverne se divisoit en plusieurs souterrains ; je choisis celui d'où il me parut qu'il venoit le plus d'air , & je laissai une de mes mèches allumée , pour ne pas m'égarer au retour , à l'entrée de celui des souterrains qui conduisoit à mon cachot. Enfin , je sentis que le terrain s'élevoit en pente douce , & , bientôt , je me vis au grand jour. Que la nature , toute inculte & sauvage qu'elle est en ces lieux , me parut belle ! je ne vis , autour de moi , qu'un vaste désert ; j'y aurois fixé mon séjour , dès ce moment ; mais je craignis qu'on ne vînt visiter ma prison , ce qui arrivoit trois fois l'année. Je revins donc encore à mon cachot : J'attendis qu'on eût renouvelé mes provisions. Alors , je rallumai mes lampes pour la dernière fois ; j'em-

& des fères galantes. Il fit connoiffance avec plusieurs Chevaliers, & leur propofa de voyager, avec lui, en Allemagne, & de parcourir tous les pays dépendans de l'Empire. Il leur arriva bien des aventures, dont on conferve encore la mémoire dans le pays. Il ramena fes compagnons de voyage en Flandre, où ils le quittèrent à regret; ils auroient defiré de le fuivre, toute leur vie. Andolfoio, après avoir traversé Venife, Florence & Gènes, reprit le chemin de Famagoufte. En paffant dans ces villes, il fit venir les Marchands dont il avoit enlevé les bijoux, lorsque, pour ravoir fa bourse, il s'étoit déguifé en marchand joaillier; il apprit que cet enlèvement leur avoit porté un préjudice confidérable: Il leur paya non feulement leurs pierreries le double de ce qu'elles valoient, mais il les indemnifa de tout ce qu'ils avoient perdu, en difcontinuant leur commerce.

Enfin, Andolfoio arriva à Famagoufte; fon frère, qui ne l'attendoit pas, l'accabla de careffes. Ampedo, qui, depuis long-temps, n'avoit pas reçu de fes nouvelles, craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. Pourquoi, lui difoit-il tendrement, ayant le chapeau & pouvant me rafurer, d'un moment à l'autre, me laiffiez-vous dans l'inquiétude? Ah! mon frère, dit Andolfoio, c'étoit pour vous en épargner de plus grandes. Alors, il lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé, & par quelle perfidie il avoit perdu la bourse & le chapeau, & de quelle adreffé il s'étoit fervi pour ravoir

l'un & l'autre. C'en est fait, ajouta-t-il, je renonce à ces funestes présens : Sans vous, je n'aurois jamais tenté de les racheter par tant de peines; vous n'en avez point encore joui, il est juste que je vous les rende; il les remit à Ampedo, qui refusa la bourse comme la source de tous les malheurs qui étoient arrivés à son père & à Andolosio, qui pensoit bien différemment; car, après avoir fait encore quelques instances, il fut bien aise du refus d'Ampedo. Il lui laissa le chapeau, & lui fit présent de plusieurs coffres remplis d'or. Ampedo les reçut comme une marque de l'amitié de son frère, sans y attacher d'autre prix. Il pensoit que les richesses contribuoient peu au bonheur de l'homme raisonnable, & que, le plus souvent, elles rendoient malheureux ceux qui les possédoient.

Pendant qu'Andolosio se plaisoit à répandre l'or à pleines mains, à donner & à recevoir des fêtes, son frère, plus sage, profita du chapeau pour se transporter dans tous les lieux qui pouvoient lui offrir quelque phénomène de la nature : Du sommet du Caucase, il descendoit dans les mines de la Dalécarlie; il franchit les mers, ne laissa aucun rocher, aucun abyme des Alpes & des Pyrénées à parcourir. Il eût voulu pénétrer dans les cavernes du Vésuve. Après avoir vu par lui-même tout ce que la nature offre de merveilleux, il voulut vérifier les faits les plus importans de l'histoire, par les monumens qui nous restent de l'antiquité. Que de mensonges, que

de fausses traditions il découvrit ! Il vit, en gémissant, combien les beaux-arts avoient dégénéré ! il en jugea par les ruines d'Athènes, de Rome, de Persépolis, de Palmyre & de tant d'autres villes, dont il contempla les restes majestueux, quoique la plupart soient ensevelis sous l'herbe. Par-tout il s'aperçut que l'esprit & l'orgueil avoient fait plus de mal au bon goût, que l'ignorance & la barbarie ; car il pensoit qu'il valoit mieux laisser anéantir les arts, que de les faire servir à défigurer la nature. Il remarquoit qu'ils avoient eu, par-tout, & dans tous les siècles, la même progression & la même décadence ; que ces siècles d'ignorance avoient précédé les siècles du génie, que ceux-ci avoient été suivis par les siècles de l'esprit, & , enfin, par celui des Philosophes : Ce n'est pas que la Philosophie n'étincèle dans les beaux ouvrages d'Homère, de Virgile, d'Horace ; mais on voulut la dépouiller de tout ornement ; on se déchaîna contre la poésie & l'éloquence : La Philosophie perdit presque tout son prix, dès qu'on la vit toute nue : La Sculpture, la Peinture, la Musique, éprouvèrent les mêmes disgrâces ; l'esprit voulut ajouter à la nature, & il la gâta. Ampedo vit que la corruption des mœurs avoit entraîné la décadence des arts. Il parcourut tous les peuples & tous les climats : Il vit les pays des plus grands Héros & des hommes les plus célèbres, peuplés d'hommes lâches & vils, chérissant leur ignorance & leurs préjugés. Il déplora l'instabilité des choses hu-

maines. Tel étoit le parti qu'Ampedo tiroit de son chapeau.

Son frère alla à la Cour de Chypre, le Roi le reçut avec bonté, & lui fit raconter ses aventures; il cacha toutes celles où le chapeau avoit eu la meilleure part; il auroit été fâché que quelqu'un en eût pu deviner la vertu. Lorsqu'il en vint à l'histoire d'Agripine, il eut soin de ne pas prononcer son nom, en quoi le hasard le servit mieux que la prudence; car le Roi de Chypre vouloit marier son fils à cette Princesse; il en demanda des nouvelles à Andolosio: Il avoit oui dire qu'elle avoit quitté la maison paternelle; il voulut en savoir la cause, parce que le Roi faisoit plus de cas de la vertu de l'épouse qu'il vouloit donner à son fils, que de la royauté que la Princesse devoit porter à son mari. Andolosio rassura le Roi sur cette fuite; elle n'a été causée, lui dit-il, ni par aucun enlèvement, ni par aucune passion qui puisse porter la moindre atteinte à l'honneur de cette Princesse: Comme je l'ai vue, & que j'étois étranger, elle m'a confié ses peines secrètes.

La Reine, sa mère, vouloit la marier à un Prince qu'Agripine détestoit; elle étoit, tous les jours, exposée aux plus mauvais traitemens; on la forçoit à le recevoir; on étoit sur le point de le lui faire épouser. J'avois cru, d'abord, qu'elle ne le refusoit que par caprice, ou, peut-être, parce qu'elle avoit dans le cœur quelque autre inclination; la Princesse voulant que j'en jugeasse par moi-même,

me donna une commission pour lui : Je le vis ; jamais la nature n'a produit rien d'aussi affreux : Il est des bossus, mais, Sire, vous n'en avez jamais vu de semblables ; sa bossè, qui, par-devant, est de niveau avec son nez, lui sert d'oreiller par derrière ; de sorte que sa tête paroît enfoncée dans un croissant ; cet être singulier est soutenu par deux colonnes tout à fait torfes, portées sur des bases qui se croisent en marchant. Son caractère est encore plus hideux que sa figure, &, quoique sans esprit, il est le plus méchant des hommes : Voilà le monstre à qui l'on vouloit donner Agripine : Il est neveu du Roi & allié de la Reine, & c'est afin de perpétuer le trône dans la famille, qu'on vouloit faire ce mariage.

Andolosio n'en impositoit point au Roi ; il étoit vrai qu'on avoit projeté ce mariage, & que la Princesse avoit dit qu'elle n'y consentiroit jamais ; mais les mauvais traitemens de la Reine étoient supposés. Andolosio, qui avoit tout lieu d'espérer qu'Agripine changeroit au convent, & qu'elle deviendroit une Princesse bonne & vertueuse, digne de porter la couronne & de rendre ses sujets heureux, ne vouloit lui donner aucun tort. „ Vous jugerez, „ Sire, continua-t-il, de la méchanceté de ce „ Prince, par les moyens qu'il a pris pour „ forcer la Princesse à lui donner la main. Ne „ pouvant réussir par ses calomnies à la dif- „ famer auprès des Princes qui pourroient la „ demander, il a cherché à les en dégoûter. Je

„ ne fais par quel secret diabolique il a en-
„ chanté deux pommes, qu'il a fait acheter à
„ la Princesse, comme par hasard; à peine les
„ a-t-elle eu mangées, que deux cornes, plus
„ grandes que celles de la plus forte chèvre, lui
„ ont poussé sur le front.

A ces mots, le Roi de Chypre fit une signe
d'indignation, & dit qu'il ne consentiroit ja-
mais que son fils épousât une Princesse qui au-
roit une telle infirmité. „ Elle ne l'a presque plus,
„ reprit Andolosio. Un habile Médecin s'est
„ chargé de la guérir, &, en trois jours, il avoit
„ fait disparoître les trois quarts des cornes,
„ lorsque ce Médecin, séduit, sans doute, par le
„ méchant Prince, a disparu. Ses cornes étoient,
„ & sont encore un secret pour toute la Cour,
„ excepté pour moi : Agripine a gardé le lit
„ depuis qu'elle s'aperçut de son incommodité,
„ jusqu'au jour qu'elle partit pour son cou-
„ vent. Ce fut moi qui l'y conduisis, il y a
„ environ un an; car, quoique ses cornes soient
„ bien diminuées, elle n'a, cependant, pas
„ voulu les montrer à la Cour de son père,
„ & je puis vous assurer, Sire, qu'elle est ado-
„ rée dans le couvent où elle est „. Ses cor-
nes restent toujours, reprit le Roi, & ce mal-là
me paroît si bizarre, que je n'imagine point
qu'aucun Médecin veuille en tenter la gué-
rison; je ne hasarderai pas de la demander pour
mon fils, c'est un point décidé. Mais, Sire,
continua Andolosio, si je vous répons, sur
ma vie, que la Princesse sera guérie pour tou-
jours, & que vous n'en ferez la demande

que lorsque vos Ambassadeurs vous en auront bien assuré ! Oh ! je le désire , dit le Roi , mais je ne l'espère pas. Eh bien ! Sire , j'ai retrouvé le Médecin , je lui ai donné une somme considérable , & il m'a promis de guérir radicalement Agripine , à condition que je le menerois dans quelque Royaume étranger , pour le souffraire à la fureur du Prince bossu : Il est à Londres , j'ai son adresse , & je vais lui dépêcher un exprès , avec la moitié de la somme que je lui ai promise , étant convenu avec lui que je ne lui donnerois le reste qu'après la guérison. Le Roi consentit à tout ; Andolosio prétexta , pour le lendemain , une affaire pressante , & fut trouver son frère , à qui il demanda le chapeau , pour un jour seulement : Ampedo le lui prêta avec plaisir. Andolosio le mit sur sa tête , & se rendit à la porte du couvent. Il fit venir l'Abbesse , & , comme il y avoit un an révolu qu'Agripine étoit entrée , il prit pour prétexte qu'il venoit payer sa pension. Il demanda si l'on étoit content d'elle dans la Communauté ; l'Abbesse fit les plus grands éloges de la bonté & de la douceur de son caractère ; il n'y avoit ni Religieuse , ni Pensionnaire , qui ne recherchât son amitié , & il n'y en avoit aucune qui ne crût avoir la préférence ; son esprit , déjà fort cultivé , s'étoit orné par la lecture , qu'elle aimoit beaucoup ; la tristesse l'avoit un peu gagnée dans le commencement ; ses compagnes , ajouta l'Abbesse , ont mis tant d'étude à l'amuser , qu'elle s'est livrée à l'enjouement le plus

plus aimable; un jour, en jouant, elle a voulu savoir l'effet que faisoient ses cornes, elle en a fait d'artificielles, & les a posées sur la tête d'une jeune pensionnaire, qui, non seulement, s'est prêtée à ce badinage, mais qui a sollicité la préférence. Le lendemain, chacune en particulier est venue prier Agripine de lui faire des cornes, toutes en ont mis, & c'est, aujourd'hui, la parure à la mode dans le couvent. Andolosio étoit au comble de la joie; il demanda à voir Agripine, elle vint, d'un air modeste & riant, elle témoigna beaucoup de plaisir de le revoir. Andolosio n'avoit pas entièrement oublié son ancien amour, & il se repentit presque d'avoir donné sa parole au Roi de Chypre; mais, craignant d'être encore la victime de sa passion, il la combattit & se dompta: Il demanda à l'Abbesse la permission de parler en particulier à Agripine. Vous voyez, lui dit-il, que je ne vous oublie point; ce qu'on vient de me dire de vous, me fait autant de plaisir que si vous étiez ma fille: Venez, Agripine, qu'il est bien plus doux, plus satisfaisant pour soi-même, d'être bon, juste, populaire & vertueux, que de se livrer à l'orgueil, qui nous rend odieux aux autres, & souvent ridicule à nos propres yeux. Si vos cornes vous étoient enlevées, seriez-vous encore vaine, médifante, comme vous l'étiez? Pardon, si je vous parle librement des défauts que vous n'avez plus. J'ignore ce que je deviendrois, dit Agripine; car on ne peut pas répondre de soi: Ces réflexions, que j'ai faites,

m'ont convaincue qu'il n'y avoit rien à gagner d'être méchant ; j'ai examiné ma conduite passée, surtout celle que j'ai tenue avec vous, j'en rougis ; mais je n'ai fait que la moitié du mal ; s'il étoit permis d'accuser ses parens, vous verriez que je ne suis pas tout à fait aussi coupable que je vous l'ai paru. Je ne veux pourtant point m'excuser, j'ai mérité l'affreuse vengeance que vous avez tirée de moi ; je n'en ai aucun ressentiment, puisqu'elle a tourné à mon avantage : Je désirerois bien, cependant, d'être délivrée de ces maudites cornes ; car, enfin, le trône de mon père m'appartient, & comment y monter, dans l'état où je suis ? Vous y monterez & vous joindrez un autre Royaume au vôtre ; dit Andolosio ; je ferai, dans peu de jours, disparaître vos cornes ; il lui apprit qu'il lui ménageoit un mariage avec le Prince de Chypre, jeune-homme, dont la beauté ne pouvoit être comparée à celle d'aucun des Princes destinés à régner, & dont le caractère étoit aussi beau que la figure : Il lui répéta sa conversation avec le Roi de Chypre, & l'engagement qu'il avoit pris de la guérir, ce qu'il se promettoit d'effectuer incessamment. La Princesse auroit voulu que c'eût été dans le moment ; il n'avoit pas ce qu'il lui falloit ; il lui recommanda le plus grand secret ; & la ramena à l'Abbesse. Agripine sentoit plus que de la reconnoissance pour Andolosio ; elle ne put s'empêcher de le regarder avec un certain attendrissement ; elle concevoit moins que ja-

mais comment elle avoit pu avoir la foiblesse de se prêter aux manœuvres de ses parens, pour lui enlever la bourse; ce souvenir l'humilioit; enfin, elle ne put quitter Andolosio, sans lui demander mille fois pardon du mal qu'elle lui avoit fait; elle le quitta la larme à l'œil. Ah! quel cœur, disoit-elle en elle-même. Quoi! cet étranger, qui avoit fait gagner à mon père la victoire la plus complète, que j'ai trompé si indignement; que mes parens & moi avons vu dans la plus grande misère, sans lui donner aucun secours, après l'avoir dépouillé de sa fortune; que mon père eût, peut-être, fait périr, si son obscurité ne l'eût dérobé à notre ingratitude; ce même homme, qui pourroit, avec les moyens qu'il a, mettre des armées sur pied, détrôner un Roi dont il n'est point le sujet, & qui a violé, par la plus infâme des injustices, les droits les plus sacrés de l'hospitalité, ceint mon front d'un double diadème! Ah, Andolosio, puisse l'époux que tu me destines, ne ressembler qu'à toi!

Cependant, Andolosio étoit revenu à la Cour du Roi de Chypre; il assura qu'il avoit envoyé un exprès au Médecin, & que, dans peu, Agripine, guérie, seroit rendue à son père: Quelques jours après, il instruisit son frère de tout ce qui se passoit; il lui redemanda le chapeau, pour aller chercher des pommes du désert. Ampedo eût désiré y aller lui-même; mais Andolosio lui fit remarquer le danger auquel il s'exposeroit, si, par ha-

fard, il ne trouvoit que le pommier qui fait venir des cornes. Andolfoio partit, & promit à son frère de lui porter de ces pommes singulières. Il n'eut qu'à désirer, & il se trouva dans le désert; il vit plusieurs pommiers, il ne savoit quel étoit celui dont il cherchoit le fruit; après avoir long-temps délibéré, il mangea une pomme, qu'il prit au hasard; aussi-tôt son front fut ombragé de deux cornes plus belles que les premières; il courut à un autre arbre, mangea encore une pomme, & deux petites cornes poussèrent, aussi-tôt, au dessous des grandes : Il fut effrayé de cette seconde épreuve; il n'osoit plus en manger : Il se détermina à la fia; mais les deux premières cornes se fendirent & en formèrent quatre. Andolfoio commençoit à s'inquiéter, il n'osoit plus cueillir des pommes; enfin, il se ressouvint de l'hermite; il désira d'être transporté à sa cellule. Le bon vieillard le revit avec plaisir, &, en allant cueillir, avec lui, les pommes salutaires, Andolfoio lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé, depuis qu'il ne l'avoit vu, & le motif de son arrivée : Mon fils, lui dit l'hermite, vous auriez mieux fait de rester dans ce désert; votre bourse, dans peu, vous sera fatale : Plût à Dieu que vous ne l'eussiez jamais retrouvée! Il en est temps encore, allez guérir la Princesse, & revenez avec moi. Andolfoio lui répondit : Mon père, je sens que je ferois beaucoup mieux, mais je ne puis m'y résoudre : Eh, que deviendrois-je, dans cette solitude, avec

les passions que le ciel a mises dans mon sein ! Vous feriez vos efforts pour les dompter , reprit l'hermite ; j'en ai eu , comme vous , j'en suis venu à bout ; j'ai eu des combats terribles à livrer , le plaisir de la victoire m'a bien payé de mes peines. Cette satisfaction n'est que pour vous , reprit Andolfoio ; car , de quel secours êtes-vous au monde ? Le ciel vous a-t-il fait pour y être inutile ? Convenez , mon père , que , si quatre hermites comme vous fussent venus , dans ce désert , avec autant d'épouses , depuis le temps que vous y êtes , ces lieux seroient cultivés ; vos enfans s'y seroient établis ; ils auroient élevé des temples au créateur , vous leur auriez inspiré vos principes & vos vertus , & vous vous féliciteriez , aujourd'hui , d'être le Patriarche d'une peuplade nombreuse.

L'hermite soupira , & dit : Ah ! mon fils , que venez-vous de me rappeler ? J'ai eu le bonheur d'être père : Jeune , dans l'âge des passions , je formai les plus beaux nœuds du monde. J'épousai la femme la plus belle & la plus vertueuse : Le ciel bénit notre mariage ; six enfans rendirent notre union encore plus douce ; nous les élevions nous-mêmes , nous nous félicitions de les voir croître ; le Roi d'Angleterre , le père de celui qui règne aujourd'hui , entreprit de réunir l'Irlande à ses états. Il attendit la mort de notre Roi , & , pendant l'inter règne , il vint , à main armée , nous sommer de recevoir ses lois : L'Irlandois est né fier ; la nation fit serment de ne se soumettre qu'au Roi qu'elle se choisit.

roit elle-même. Ce serment fut le signal d'une guerre funeste : Les Irlandois ne se soumirent pas, ils défendirent le sang de leurs Rois & leur liberté : Il est vrai que toutes les villes des frontières d'Irlande furent passées au fil de l'épée. Un Général Anglois avoit vu ma femme, & en étoit devenu amoureux ; il projeta de l'enlever ; elle en fut avertie, & me le dit : J'avois des amis, je les rassemblai ; ils me promirent tous de se joindre à moi ; cependant, pour plus de sûreté, je me proposai de la cacher chez une de ses parentes : Il falloit traverser un bois, je la conduisois ; un de mes amis marchoit devant nous, un autre nous suivoit. Le premier vint nous avertir qu'on marchoit à nous ; aussi-tôt dix Cavaliers nous entourèrent ; mes deux amis perdirent la vie en nous défendant ; je fus dangereusement blessé ; j'entraînai ma femme dans ma chute ; nous nous tenions embrassés ; les barbares l'arrachèrent de mes bras & la conduisirent au Général ; elle lui échappa, & la crainte lui prêtant des ailes, elle se perdit dans l'épaisseur du bois. Le ravisseur crut qu'elle reviendrait chez elle, il fit investir ma maison ; un de mes parens, qui passoit, par hasard, me rencontra, noyé dans mon sang ; il me fit emporter chez lui ; je croyois ma femme entre les mains du ravisseur, je voulois mourir : On me dit qu'elle lui avoit échappé, je fus plus tranquille ; dans peu de jours, je fus guéri de ma blessure ; je revins chez moi, je trouvai les portes fermées ; un

secret présentiment me rendoit immobile, j'enfoncé : Dieux, quel spectacle ! je trouvai le ravisseur & ma femme étendus dans leur sang, l'un à côté de l'autre ; elle, ayant une épée dans son sein, & la tenant dans l'attitude d'une femme qui s'est poignardée ; lui, avec une large blessure dans le flanc, mais dans la posture d'un homme qui avoit fait des efforts pour satisfaire sa passion ; cinq de mes enfans avoient été égorgés, ou écrasés contre le mur ; le sixième, qu'on avoit cru mort, respiroit encore ; il m'appela d'une voix mourante ; je courus à lui ; c'étoit le plus âgé, il avoit huit ans : Je n'avois ni la force de pleurer, ni celle de parler, l'horreur de ce spectacle sera toujours présente à ma mémoire. Mon fils me dit que le troisième jour que j'étois parti avec sa mère, elle étoit rentrée, fort inquiète de ce que j'étois devenu ; que, le lendemain, un soldat étoit entré, s'étoit adressé à lui, pour demander où étoit sa mère, & qu'il lui avoit répondu qu'elle étoit absente ; que, sans doute, il l'avoit aperçue, car cet homme, ajouta-t-il, en me montrant le cadavre du Général, vint le soir même : Il parla longtemps avec ma mère, d'abord, avec beaucoup de douceur ; ma mère pleuroit & vouloit toujours le faire sortir ; enfin, il entra en fureur ; elle pleura encore plus fort ; il la renversa à terre : Elle saisit son épée & menaça de se ruer, il se mit à rire, & courut à elle pour la lui arracher : Ma mère, qui étoit au désespoir, & qui s'étoit relevée, l'attendit, & lui porta

un coup dans le côté; il ne fit qu'un cri & tomba mort: Ma mère étoit fort inquiète; elle m'envoya de tous côtés pour chercher du secours, je ne trouvai personne; je vis le même soldat qui étoit venu le matin; il étoit avec cinq autres; ils me demandèrent si j'avois vu leur Général; je leur répondis qu'il étoit venu à la maison, & qu'il s'en étoit retourné; ils s'en allèrent: Je revins, il étoit nuit, ma mère ferma les portes, espérant toujours de vous voir arriver, ou quelqu'un de ceux chez qui j'avois été. Le lendemain, dès que le jour parut, ces mêmes soldats, que j'avois vus la veille, enfoncèrent la porte; nous ne nous étions point couchés: En voyant leur Général mort, ils devinrent furieux; l'un d'eux battit ma mère; nous nous mîmes à genoux pour lui demander grâce, mais il prit mon frère, le plus jeune, & l'écrasa contre la cheminée; ma mère jeta de grands cris, un autre soldat se mit à l'embrasser; elle tomba à côté du Général, auprès duquel, par malheur, étoit son épée; elle la prit, sans que le soldat s'en aperçût, & se tua; mes frères & moi, nous cessâmes de pleurer, & nous nous mîmes à les frapper; mais ils tombèrent sur eux & les massacrèrent, l'un après l'autre; quand mon tour fut venu, je me jetai sur le corps de ma mère, en disant que je voulois mourir avec elle: Ils m'en arrachèrent, & me jetèrent par la fenêtre: Je restai long-temps évanoui: Quand je fus revenu de mon évanouissement, j'entendis ces soldats

qui remontèrent à cheval, & qui passèrent auprès de moi. Lorsque je compris qu'ils étoient bien loin, je me traînai ici; car je ne pus jamais me soutenir. J'allai vers ma mère; tout secours étoit inutile, tous mes frères étoient morts; quatre jours se sont passés depuis ce massacre; je n'ai ressenti mon mal que le second, je souffre des douleurs mortelles aux jambes & à la tête. Le pauvre enfant! ses deux jambes étoient cassées, & il avoit une plaie énorme à la tête. Chaque mot, chaque circonstance de l'horrible récit qu'il me faisoit, avec une ingénuité qui le rendoit plus affreux encore, me déchiroient le cœur; j'étois résolu de mourir, j'allois de cadavre en cadavre, arrosant l'un de larmes, couvrant l'autre de mes baisers, maudissant l'infâme auteur de tant de maux, & revenant toujours auprès de ma malheureuse épouse. Deux de nos parens arrivèrent; je ne les apercevois point; mon fils, en les voyant, fit un cri, croyant, sans doute, que c'étoient encore ses bourreaux; ils vinrent à moi: Je leur répétai ce que mon fils venoit de me dire. L'un m'arracha de ce lieu d'horreur, & m'entraîna dans une chambre voisine; l'autre alla chercher du secours; il envoya un Chirurgien à mon fils; le Chirurgien désespéra de son état; la plaie de sa tête étoit mortelle. Les soldats avoient tout enlevé, on le transporta dans une maison voisine; les soins qu'on prit de lui ne firent que hâter sa mort, qui arriva le cinquième jour. Que j'ai souvent regretté de

ne m'être point trouvé chez moi lors de cet horrible attentat ! du moins, si je n'avois pu défendre ma femme & mes enfans, aurois-je eu le bonheur de mourir avec eux ; le ciel ne l'a pas voulu. Il me réservoir à cette épreuve. On m'arracha de ma maison, & l'en fit enterrer toute ma malheureuse famille à mon insu. Le corps du Général fut envoyé en Angleterre, avec le récit circonstancié de tout ce qui s'étoit passé. Le Roi en fut informé, il flétrit la mémoire du Général, fit chercher les six soldats, & ordonna qu'on les fît périr sur un échafaud : Pour moi, déplorant mon malheur, je résolus de quitter pour toujours le commerce des hommes, que je regarde comme l'espèce la plus cruelle & la plus dangereuse de tous les animaux ; je vins dans ce désert, où je conserve le souvenir des vertus de mon épouse, & où j'invoque mes enfans.

Pendant le récit de l'hermite, Andolofio avoit mangé les pommes salutaires, & sa tête étoit revenue dans son état naturel ; il partageoit l'affliction du vieillard, il comparoit ses maux avec ceux que le Roi d'Angleterre avoit fait éprouver à ce père infortuné, & il trouvoit les siens bien légers. Je ne condamne plus votre retraite, lui dit-il, il est des pertes dont on ne se console jamais ; je n'approuve, cependant, pas la haine que vous avez conçue pour l'espèce humaine ; il est des ames atroces, sans doute ; mais quel plus beau spectacle, que celui d'une ame où règnent la paix & la vertu ? Vos généreux amis, qui

sont morts pour votre défense ; votre épouse , qui a préféré la mort à la honte ; ce pauvre enfant , se traînant sur ses mains vers le cadavre de sa mère , & l'embrasiant , ne sont-ils pas des objets capables de vous réconcilier avec le genre humain ? L'hermite en convint , & lui avoua que toute sa haine s'étoit tournée contre le vice , & qu'il avoit toujours prié le ciel de toucher le cœur des meurtriers de son épouse. Andolofio promit à l'hermite de le venir voir encore : Je le désire , reprit l'hermite , je ne l'espère pas ; je ne fais quel pressentiment me fait vous quitter à regret. Andolofio parut étonné ; il prit congé du vieillard , & partit , avec un panier de pommes , comme la première fois.

De retour au couvent , Andolofio prit une des pommes salutaires , & demanda Agripine. Je vous tiens ma parole , lui dit-il , mais à condition que vous remplirez la promesse que vous m'avez faite , d'aimer la vertu , d'être juste , de protéger les infortunés , & de travailler au bonheur de vos sujets. Que puis-je vous promettre , lui répondit-elle ? Je n'ai jamais été Reine ; je fais que je désire de faire le bien ; si , par malheur , l'état que vous m'annoncez , m'éblouissoit au point de changer ma façon de penser , à quoi serviroit le serment que je vous ferois , à ajouter le parjure à mes autres crimes. J'ai goûté la vertu , j'en connois toute la douceur , & je ferai mes efforts pour la conserver toute la vie , & pour la faire aimer aux autres ; c'est tout ce que je puis vous promettre : Andolofio fut en-

chanté de sa réponse. Il lui donna une pomme, il lui en avoit expliqué les propriétés ; à peine l'eût-elle mangée, qu'elle sentit une douleur de tête assez vive ; elle s'assoupit un moment sur sa chaise ; Andolosio la contemploit & la trouvoit plus belle que jamais ; il n'eût, peut-être, tenu qu'à lui de l'enlever au Prince de Chypre ; mais il eût manqué de parole à l'un, & eût privé l'autre de deux trônes. Il respecta son ouvrage, & s'estima plus heureux de l'avoir rendu vertueuse, que de la posséder. Agripine s'éveilla, passa sa main sur son front, & le trouva plus uni qu'il ne l'avoit jamais été : Elle fit un cri de joie, & ne put s'empêcher d'embrasser Andolosio, en l'appelant son père : Disposez de moi, lui dit-elle ; ma main est à vous, si vous ne la dédaignez point : Je ne connois point le Prince de Chypre ; c'est un sacrifice qui me coûte peu à vous faire ; je renonce, pour vous, non seulement à sa couronne, mais encore à celle de mon père, s'il s'opposoit à notre union ; je préfère la vertu à toutes les couronnes du monde. Non, belle Agripine, répondit Andolosio en se jetant à ses genoux ; non, je n'abuserai point de votre reconnoissance ; je n'ai jamais cessé de vous aimer, & c'est ce qui m'a rendu si sensible aux coups que vous m'avez portés ; je vous aimois pour vous-même. Remplissez votre destinée ; le ciel vous réserve deux trônes, afin que vous y donniez l'exemple des vertus ; je serois coupable envers tous les hommes, si je leur ravissois un si

grand bien. Pardonnez-moi les chagrins que je vous ai causés, vous voyez quel en a été l'objet. Agripine ne put s'empêcher d'embrasser encore son bienfaiteur, & de l'appeler mille fois son père. Il lui dit d'aller se parer le mieux qu'elle pourroit, & que, dès ce jour même, il la rendroit à sa famille; que, dès que le Roi de Chypre seroit bien assuré de sa guérison, il enverroit des Ambassadeurs pour la demander; & lui recommanda le plus grand secret.

En attendant que la Princesse d'Angleterre s'habillât, Andolosio fit venir l'Abbesse, & s'entretint avec elle: Il lui fit, au sujet des cornes, à peu près la même histoire qu'il avoit faite au Roi de Chypre, sans lui parler de sa guérison, que l'Abbesse désiroit, par amitié pour elle; car elle n'étoit connue au couvent que pour la fille d'un Comte disgracié, & proche parente d'Andolosio. Tandis qu'ils étoient à s'entretenir, Agripine parut dans toute sa beauté: L'Abbesse fit un cri, en voyant qu'elle n'avoit plus ses cornes; à peine pouvoit-elle en croire ses yeux, elle y porta la main: Elle crut que c'étoit un miracle; elle fit avertir toute la Communauté de venir au plus vite. Toutes éprouvèrent le même étonnement & la même joie; elle pensa être étouffée par les embrassemens des Religieuses & des Pensionnaires. Toutes demandoient comment, en si peu de temps, elle avoit pu être guérie. N'en soyez point surprises, leur dit Andolosio, tout est possible à Dieu; c'est lui qui nous envoie les biens & les maux, c'est lui qui nous

les enlève quand il le juge à propos. Agripine est Princesse & destinée à régner ; si Dieu veille sur le dernier des êtres, il doit veiller, surtout, sur les maîtres de la terre, qui tiennent dans leurs mains le sort des hommes. Je vais la ramener à ses parens, &, avant qu'il soit un mois, elle sera l'épouse du plus beau & du plus vertueux Prince de la terre. A peine eut-il cessé de parler, que les pleurs & les regrets de perdre Agripine succédèrent à la joie de sa guérison : Elle les remercia, les consola, leur promit de se souvenir d'elles, quand elle seroit sur le trône, & leur dit même, que celles qui voudroient venir auprès d'elle, n'auroient qu'à le lui faire savoir ; que, si elles le désiroient, elle obtiendrait la permission de faire transférer le couvent dans le pays où elle alloit régner, pays charmant par la beauté de sa situation & par la bonté du climat. Cet espoir les consola ; elles la virent partir avec moins de regret. Andolofio fit présent de cent ducats à l'Abbesse, & la remercia des soins qu'elle avoit pris d'Agripine ; il remercia aussi toute la Communauté, & dit qu'il alloit déposer, entre les mains de cette Princesse, dix mille guinées pour marier des Demoiselles pauvres, & que, si quelqu'une d'elles étoit dans le cas, l'Abbesse pourroit s'adresser à Agripine, qui donneroit telle partie de cette somme qu'elle jugeroit à propos. Il en remarqua quelques-unes, qui sourirent, &, en effet, cette somme fut, quelque temps après, partagée entr'elles.

La Princesse, à qui Andolosio donnoit la main, sortit du couvent. Lorsqu'ils furent sur la prairie, il lui expliqua de quelle manière elle devoit se conduire dans le palais de son père : Elle lui réitéra les mêmes propositions qu'elle lui avoit faites ; il s'aperçut qu'elle eût désiré qu'il les eût acceptées ; mais, dans la crainte de succomber, il prit son panier à son bras, mit son chapeau, saisit la Princesse, & désira d'être transporté auprès du palais du Roi : Il la laissa là, & s'en retourna à Famagouste.

CHAPITRE VII.

Phénomènes qui exercent les Savans. Noces du Prince de Chypre.

AMPEDO attendoit son frère avec impatience ; il le vit arriver avec la plus grande joie ; il ne put s'empêcher de rire, en le voyant, avec un panier au bras. Il admira la beauté des pommes ; mais il n'osoit en faire l'expérience : Andolosio, plus hardi, la fit devant lui ; le hasard voulut qu'un domestique d'Ampedo entrât au moment où Andolosio faisoit examiner à son frère la nature de ces cornes ; ce jeune homme fut effrayé, & sortit aussi-tôt, disant, par-tout, ce qu'il avoit vu. Bientôt, le bruit s'en répandit dans Famagouste, mille personnes vinrent pour s'assurer du fait : Andolosio, avoit mangé dans l'intervalle, la pom-

me salutaire, & les cornes avoient disparu; il le présenta dans son état ordinaire, & le pauvre domestique passa pour fol. Andolofio lui donna de quoi s'établir honnêtement, & le renvoya comme un domestique indiscret & parleur.

Ampedo ne voulut point faire un mauvais usage de ses pommes; mais il essaya si elles avoient le même effet sur les animaux, il n'osoit cependant en faire l'épreuve sur aucun des siens, de crainte que ce phénomène ne confirmât l'histoire de la veille; il alla se promener dans une prairie; il s'approcha d'un jeune poulain sans être aperçu; il lui jeta une pomme, qu'il mangea sur le champ. Ampedo se retira, & dès le lendemain, il entendit dire, par-tout, qu'il étoit venu des cornes à la tête d'un poulain; tout le monde alla voir une chose si rare; Ampedo & son frère y allèrent & admirèrent, comme les autres, cette bizarrerie de la nature. Ils proposèrent au maître du poulain de le leur vendre, & le payèrent devant tout le monde, afin qu'il fût bien assuré qu'ils l'avoient acheté, & que cet événement n'étoit point arrivé chez eux. Ampedo continua ses expériences sur des chiens, des chats & d'autres animaux, mais toujours chez ses voisins. Ces phénomènes effrayèrent les uns, faisoient rire les autres, & paroissoient à tout le monde fort extraordinaires: Les savans, les curieux de la nature, s'assemblèrent, & ne convinrent de rien: Andolofio proposa un prix considérable, & fit distribuer un pro-

gramme dans toute l'Europe, portant que le prix seroit donné à celui qui découvreroit par quelles causes ces cornes étoient venues à ces animaux, & par quels moyens on pourroit les faire disparoître, si ce mal attaquoit l'espèce humaine. Il vint des dissertations sans nombre; le prix fut adjugé à celle qui mettoit la cause des cornes dans l'extention des nerfs produits par une trop grande abondance d'esprits animaux, & qui proposoit de les faire disparoître, dans les hommes, par des véficatoires appliqués à la plante des pieds.

Andolosio laissa passer quelques jours avant de revenir à la Cour du Roi de Chypre. Ampedo s'amusoit, tous les après-midis, à parcourir le monde; comme il avoit un très-beau cabinet de curiosités naturelles, les choses rares qu'il rapportoit de ses voyages, ne pouvoient donner aucun soupçon sur le secret du chapeau; on croyoit qu'il les achetoit comme auparavant: En effet, tout ce qu'il ne pouvoit porter, il le payoit sur les lieux, & le faisoit envoyer à son adresse.

Lorsqu'il y eut un assez long intervalle, Andolosio alla à la Cour du Roi, & lui annonça qu'il avoit appris la guérison d'Agripine, qu'il pouvoit envoyer ses Ambassadeurs pour s'en assurer, & ne leur donner le pouvoir de conclure qu'autant que la guérison seroit parfaite. Le jeune Prince, qui avoit entendu parler de la beauté & de l'esprit de la Princesse, pria, en particulier, Andolosio de lui écrire en sa faveur, & d'apporter tous ses

soins à faire réussir ce mariage. Il avoit fait faire son portrait, qu'il remit à l'Ambassadeur; il y joignit des présens considérables pour la Reine, pour le Roi & pour toute la Cour. L'Ambassadeur partit avec une escorte & des équipages magnifiques: Andolosio & le Prince l'accompagnèrent jusqu'à ce qu'il se fût embarqué; &, deux jours après, Andolosio reçut les certificats les plus authentiques de la parfaite guérison de la Princesse; c'étoit elle-même qui les avoit fait faire & qui les lui avoit adressés pour les présenter au Roi: Elle lui marquoit, en même temps, l'effet que son arrivée avoit produit à la Cour d'Angleterre.

L'absence de la Princesse avoit passé pour un pèlerinage à Saint-Pierre de Rome; en vain le Roi avoit-il fait publier qu'elle s'étoit retirée, pour quelque temps, dans un palais, loin du monde & de la Cour; en vain voulut-il persuader que c'étoit lui-même qui la tenoit éloignée, parce qu'elle avoit marqué trop ouvertement sa protection à quelques rebelles d'Irlande; le peuple, qui avoit eu quelque soupçon de la véritable cause de sa retraite, mais qui, ne sachant qu'une très-foible partie de la vérité, méloit, selon l'usage, l'absurde & le vraisemblable, s'obstinoit à croire que, lui étant survenu une lèpre affreuse, qui la défiguroit, elle avoit été avertie, en songe, par Saint-Pierre en personne, qu'elle ne guériroit que, lorsqu'après avoir fait une neuvaine dans son église, elle iroit visiter Notre-Dame de Lorette. Ces bruits s'é-

toient si bien accrédités à la ville & à la Cour, qu'on ne témoigna aucune surprise, lorsqu'elle reparut; Agripine, qui ne s'y attendoit pas, fut fort étonnée de voir le peuple à genoux sur son passage, & d'entendre les Grands qui, dévots par flatterie, comme ils auroient été impies pour faire leur cour, lui demandèrent des reliques & des chapelets. Elle crut, d'abord, qu'on avoit su son séjour dans le couvent du désert, & cela ne l'affecta que médiocrement; mais elle fut déconcertée par les questions qu'on lui faisoit sur la basilique, sur la Rotonde, sur le Colisée & sur Notre-Dame de Lorette. Elle demanda à sa mère ce que cela signifioit, & ajusta ses réponses au préjugé du public.

Elle avoit trouvé son père & sa mère dans la douleur, & poussant des cris de rage contre Andolfio; elle prit ouvertement sa défense; elle loua son honnêteté & sa bienfaisance; leur dit hardiment que c'étoit à lui plus qu'à eux, qu'elle devoit l'amour de la vertu; elle leur raconta tout ce qu'il avoit fait pour elle; que la seule vengeance qu'il eût tirée de tant de traits d'ingratitude qu'il avoit reçus en Angleterre, étoit de l'avoir retenue dans un couvent pendant dix-huit mois, & que c'étoit ce qui avoit pu lui arriver de plus heureux. Le Roi, qui étoit plus juste que son épouse, se repentit des mauvais traitemens qu'il avoit faits à Andolfio; il envoya chercher le Prince bossu, & lui demanda quelle certitude il avoit du bruit qu'il avoit répan-

du, qu'Andolosio ayant eu un enfant d'Agripine, l'avoit enlevée, & qu'après s'en être lassé, il l'avoit livrée à un de ses écuyers, auquel elle tenoit lieu de maîtresse & de servante. Agripine fut indignée de cette horrible calomnie; le Roi vouloit le faire juger selon la rigueur des lois, & il auroit eu la tête tranchée; mais, à la sollicitation de la Princesse, il se contenta de le condamner à une prison perpétuelle, afin de lui ôter toute occasion de nuire. Agripine fut bien aise d'être délivrée de ce monstre & des persécutions de sa mère, à cause de lui; quoiqu'elle n'eût jamais consenti à l'épouser, elle craignoit qu'il ne traversât son mariage avec le Prince de Chypre.

L'Ambassadeur parut, enfin; le Roi ne comprenoit pas quel pouvoit être le sujet d'une ambassade si magnifique; la Reine, qui avoit appris, de sa fille, qu'Andolosio étoit à Famagouste, craignit qu'il n'eût excité le Roi de Chypre à déclarer la guerre à l'Angleterre; & que n'avoit-on pas à risquer avec un Général tel qu'Andolosio? Elle communiqua ses conjectures, en grand secret, à quelques femmes de la Cour, qui le dirent, dans un plus grand secret, à leurs maris, & , dans vingt-quatre heures, la guerre avec le Royaume de Chypre fut le bruit public, & peu s'en fallut que le peuple n'insultât l'Ambassadeur. Enfin, après un délai de deux jours, pendant lesquels il avoit vu secrettement la Princesse & lui avoit donné la lettre d'Andolosio, l'Am-

ambassadeur présenta au Roi sa lettre de crédit & demanda l'audience : Elle fut fixée au lendemain : Dans l'intervalle , la Reine , qui frémissoit (les coupables ont toujours devant les yeux les suites funestes de leurs crimes), fit tout ce qu'elle put pour savoir le véritable secret de l'ambassade ; toutes ses démarches n'aboutirent à rien.

L'Ambassadeur de Chypre, suivi d'un Duc, de deux Comtes, de plusieurs Chevaliers & Ecuyers, fit la demande de la Princesse Agripine pour le Prince de Chypre. Il insista sur le désir que le Roi de Chypre avoit de cette union, & sur le bonheur dont les sujets des deux époux jouiroient. Si la vertu la plus éprouvée est la plus solide, celle de la Princesse avoit été exposée à bien des écueils ; l'Ambassadeur fit sentir cette vérité dans sa harangue, mais fort adroitement. Il fit l'éloge du Prince de Chypre. La Reine étoit d'une grande inquiétude à ce sujet ; l'Ambassadeur lui présenta le portrait dont il étoit chargé pour Agripine ; elle le trouva très-beau, & le fit remarquer au Roi. Andoloso, dit-elle à sa fille, vous a, sans doute, parlé de ce Prince ; le portrait qu'il vous en a fait, est-il conforme à celui que nous voyons ? Agripine ne répondit rien : L'Ambassadeur assura le Roi & la Reine, que, s'il y avoit quelque différence entre l'original & la copie, elle étoit toute à l'avantage du Prince, qui, n'ayant pas encore atteint sa vingt-quatrième année, unissoit à la beauté du corps les talens de

l'esprit & les qualités du cœur. Comme, ajoutèrent-ils, ce ne sont point des intérêts politiques qui font désirer ce mariage au Roi mon maître, après avoir eu le consentement du Roi & de la Reine d'Angleterre, il veut, pour lui & pour le Prince son fils, avoir celui de la Princesse, mais libre & dégagé de toute contrainte. La Princesse baissa la vue, & assura l'Ambassadeur qu'elle dépendoit uniquement de la volonté de son père & de sa mère. Alors, le Roi & la Reine dirent que, quoiqu'ils approuvassent, & même qu'ils désirassent ce mariage, ils lui remettoient, néanmoins, tous leurs droits; que c'étoit à elle à prononcer; Agripine dit que, puisqu'ils l'approuvoient, elle consentoit à donner sa main au Prince de Chypre, dont elle estimoit les rares vertus. Cet aveu fut suivi de grands cris de *vive Agripine, vive le Prince de Chypre*. Dès ce moment, le mariage fut arrêté, & le lendemain, les cérémonies d'usage furent faites.

On se disposa à nommer les Seigneurs & les Dames qui devoient accompagner la Princesse; on intrigua, on cabala, on sollicita cet honneur, comme il arrive presque toujours: Ce choix dépendoit du Roi & de la Reine; ils consultèrent leur fille: Comme il y avoit plusieurs personnes de distinction sur les rangs, dont elle ne se soucioit pas, elle profita de la connoissance qu'elle avoit des intrigues de la cour, pour s'en débarrasser, sans les exclure. Elle forma la liste des femmes, de toutes

celles dont les amans ne soient pas nommés, & celle des hommes étoit composée de ceux dont les maîtresses ne devoient pas être du voyage. Dès que ces listes furent publiées, une consternation générale s'empara des femmes. Elles firent solliciter, sourdement, pour rester, les unes sous prétexte d'affaires, les autres à raison de leur mauvaise santé; elles proposèrent à leur place les femmes qu'Agripine désiroit; pour les hommes, très-peu demandèrent à être remplacés.

Lorsque tout fut ainsi disposé, le Roi fit préparer plusieurs vaisseaux, les fit charger de riches présens, & de toute sorte de provisions: Il donna à Agripine les plus riches joyaux, & une grande quantité de piéces d'étoffes d'or; il fit des dons à toutes les femmes de la Princesse, & la Reine en fit à tous les hommes. Le Roi & la Reine accompagnèrent Agripine jusqu'au vaisseau; &, avant de s'embarquer, ils lui donnèrent leur bénédiction, suivant l'usage; ils l'embrassèrent, & ne la quittèrent point sans verser des larmes: Les Anglois, qui avoient médité d'elle tant qu'ils la possédoient, la regrettèrent beaucoup, quand ils la virent partir, & n'y pensèrent plus, huit jours après.

Agripine arriva heureusement à Famagouste, où Andolosio l'attendoit avec les Dames que le Roi de Chypre avoit envoyées au devant d'elle. Elle vit Andolosio avec beaucoup de plaisir; il lui avoit préparé des fêtes superbes: La Princesse, déjà enchantée de la

beauté d'un climat si différent de celui d'Angleterre & d'Irlande, & que sa douceur avoit fait consacrer, autrefois, à Vénus, les trouva encore plus belles. Ampedo avoit passé huit jours à se transporter de contrée en contrée, pour apporter à cette fête ce que chacune a de plus rare & de plus précieux; tout ce qui pouvoit y flatter les sens y étoit rassemblé. La Princesse en croyoit à peine ses yeux. Ampedo lui fit voir son cabinet; les phénomènes les plus merveilleux des trois règnes y étoient accumulés; la ménagerie étoit encore plus amusante; on avoit eu soin de cacher tous les animaux portant cornes; elle s'en aperçut, & sourit, en regardant Andolfo.

La fête n'étoit pas pour la Princesse seule; tout le peuple, soit Cypriotes ou étrangers, y eurent part. Aux Tournois succédoient les joutes; aux joutes les bals publics & les illuminations. Le lendemain, c'étoient des spectacles d'une autre espèce, des cavalcades, des jeux de bague, des carroufels; on termina le troisième jour par des simulacres de guerre de terre & de mer. Il se donna un combat naval dont on a long-temps conservé le souvenir à Famagouste. Deux escadres, composées des vaisseaux les plus légers, aux pavillons d'Angleterre & de Chypre, ornées de banderoles de toutes couleurs, combattirent l'une contre l'autre, au bruit d'une foule d'instrumens de musique & des cris des combattans. Deux vaisseaux, dont on avoit eu soin de retirer l'équipage dans des chaloupes, furent

furent brûlés & coulés à fond. La Princesse en fut effrayée; on la rassura. Elle étoit montée à bord de *l'Andolosio*, galère, dont on ne favoit qu'admirer le plus, de la galanterie, ou de la richesse; les cordages étoient tissus de fil d'or & de soie; les rames étoient d'or & d'azur; les voiles étoient de pourpre; vers la poupe s'élevoit un trône en forme de conque, soutenue par des Tritons & des Néréides; des chaloupes, qui suivoient la galère, & que la Princesse ne voyoit pas, portoient de jeunes plongeurs, qui se jetoient dans l'eau, venoient folâtrer autour de la galère, & imitoient, dans leurs jeux, toutes les divinités de la mer.

Le combat finit par la victoire de l'une des escadres, & la Princesse posa une couronne de laurier sur la tête du vainqueur. Le soleil étoit couché, la nuit avançoit, Agrippine, peu faite à la mer, commençoit à être inquiète, lorsque les escadres s'étant jointes, parurent étincelantes de lumière; elle se tourna, & vit le port également éclairé; sa galère, en un instant, parut un phosphore; jamais illumination n'avoit été si brillante, ni si promptement exécutée: La galère s'approcha; une chaloupe couverte vint recevoir la Princesse & la conduisit chez *Andolosio*, au bruit de plusieurs instrumens.

Le lendemain; c'étoit le jour du départ de la Princesse, qui n'en étoit point prévenue, on partit pour la chasse; comme le rendez-vous étoit fort éloigné, on fit monter la Princesse sur un char attelé de quatre rênes,

qu'Ampedo avoit transportées du fond du nord ; une vingtainè de chars, un peu plus grands, traînés par des cerfs, pour les Dames de la fuite d'Agripine, suivoient le sien : Ceux d'Ampedo & d'Andolosio étoient attelés de six élans : Les Seigneurs de la fuite, les Chevaliers & leurs Ecuers, étoient partis, douze heures plutôt, à cheval, &, quelque diligence qu'ils eussent faite, à peine étoient-ils au rendez-vous, lorsque la Princesse y arriva ; elle fut étonnée de les y trouver. On quitta ces voitures, &, après un repas de chasse, plus délicat que somptueux, on sortit de la forêt comme en se promenant ; on passa dans une enceinte, où le hasard sembloit avoir conduit. Dès que la Princesse parut, un bruit éclatant de cors, & d'autres instrumens, perça les airs, & cinquante chars, plus brillans que les premiers, traînés par les plus magnifiques chevaux, marchoient à la suite d'un char de triomphe dans lequel Andolosio conduisit la Princesse, en lui annonçant que, dans peu, elle seroit rendue à la Cour du Roi de Chypre.

On se mit en marche ; les gardes du Roi escortoient les chars ; la Princesse remarqua, à quelque distance du sien, un de ses gardes ; il étoit d'une taille majestueuse & légère ; le panache qui ombrageoit son casque, rabattoit sur son front & cachoit sa figure, de sorte qu'elle ne put pas le distinguer ; d'ailleurs, il avoit si bonne grâce, le son de voix si touchant, ce qu'elle entendit lui parut si honnête & si ingénieux, que son cœur s'intéressoit à lui, malgré elle : Il dis-

parut un moment après. A quelques lieues de la capitale, les troupes du Roi bordoient le chemin à droite & à gauche; à mesure que les chars passioient, les deux files se réunissoient & se replioient sur quatre de front, pour leur servir d'escorte; cette double haie finissoit à une demi-lieue de la capitale, où les Seigneurs, rangés dans le même ordre que les troupes, bordoient le chemin; quand les chars eurent passé, les troupes s'arrêtèrent & les Seigneurs se replièrent, aussi pour les accompagner, marchant à la tête de la colonne, qui occupoit un espace immense: C'est dans cet ordre qu'on arriva au palais du Roi, qui étoit à l'autre extrémité de la ville; il n'y eut que les Seigneurs à la suite des chars, qui la traversèrent; les troupes arrivèrent devant le palais, par un autre chemin, & se rangèrent en ordre de bataille. En passant dans la capitale, jonchée de lauriers & de fleurs, on eut soin de prendre les plus longs détours pour donner au peuple la satisfaction de voir leur nouvelle Souveraine. Le Roi, les Princes de son sang & les Ministres, reçurent la Princesse dans un beau péristyle, où ils l'attendoient. Lorsqu'elle descendit, le Roi alla au devant d'elle, & lui présenta son fils, qui lui offrit la main de la manière la plus noble & la plus modeste: Malgré le changement d'habit, elle reconnut le garde qui l'avoit frappée. Le Prince paroissoit au comble du bonheur; il parloit peu, ses yeux seuls exprimoient ses transports; il aperçut Andoloso:

Que je vous ai d'obligation, lui dit-il, d'un ton pénétré ! La Princesse sentit tout le prix de ce remerciement. Un repas somptueux étoit préparé ; le Prince fut placé à côté d'elle ; ses distractions continuelles, qui faisoient rire les courtisans, enchantoient Agripine ; le Roi fourioit, & se sentoît rajeunir ; enfin, elle fut conduite à son appartement, où le Prince la laissa. Le lendemain, se fit la cérémonie du mariage, après laquelle Agripine avoua que, quelque idée qu'elle se fût faite de lui, elle étoit bien au dessous de la réalité ; qu'elle n'aspiroit qu'à mériter son amour & son estime ; il lui fit les déclarations les plus tendres. Enfin, il fallut céder à l'étiquette ; le Prince reçut, pendant toute la matinée, les félicitations des Grands & du Peuple, & la Princesse les complimens des Dames. Alors, les fêtes commencèrent ; le Roi avoit chargé Andoloso d'en être l'ordonnateur ; elles furent aussi galantes que celles de Famagouste, quoiqu'elles ne se ressemblassent en rien ; elles durèrent six semaines, avec une si grande variété de plaisirs, qu'elles ne parurent pas durer six jours.

Andoloso comptoit pour rien les fêtes les plus agréables, si le peuple ne les partageoit pas avec les Grands. Il y eut, dans toutes les villes du royaume, des réjouissances publiques, qui, toutes, tournèrent au soulagement des citoyens. Le Roi ordonna que, dans chacune, on choisît les garçons & les filles pauvres, qui se conviendroient, & qu'on les mariât avec une dot prise sur la recette des

deniers royaux. Il fit distribuer de l'argent au peuple, & ordonna par-tout des repas publics à ses dépens. Tous les orphelins eurent un sort assuré ; Dans les villes principales, il fit élever des monumens utiles, des marchés commodes, des fontaines, enfin, tout ce qui put y attirer l'étranger.

On se ressentoit un peu plus dans la capitale de la présence du Roi. Tous les étrangers y furent magnifiquement reçus, chacun suivant son état. Il y vint des Chevaliers de toutes les contrées ; les tournois avoient été annoncés depuis plusieurs jours. Seigneurs & vassaux, chacun se piqua d'être superbement monté pour venir offrir ses présens ; ils furent dignes du Roi, & au gré des deux époux. Andoloso donna un vaisseau chargé de vins muscat & de malvoisie, qu'on buvoit comme du vin ordinaire. Les Seigneurs, les Chevaliers, & leurs Ecuyers, furent invités de rester pendant les six semaines, & furent tous défrayés aux dépens du Roi.

Les tournois commencèrent ; ils se firent avec beaucoup d'ordre. Sur la fin du jour, on distribuoit les prix, & c'étoit de la main de la Princesse qu'on devoit les recevoir. Andoloso excelloit dans ces exercices ; mais, pour ne gêner personne, il s'étoit fait un point de n'entrer en lice, que lorsqu'on l'y appelloit. C'étoit pendant le bal que la nouvelle Reine couronnoit le Vainqueur, si le Chevalier, après l'avoir emporté à la lance, à la course, & dans les autres jeux de la chevalerie, l'em-

portoit aussi à la danse. Andolosio avoit déjà été couronné plusieurs fois, & les hommes & les femmes lui prodiguoient également leurs applaudissemens. Un jour, qu'il avoit mérité tous les prix, & que, d'une commune voix, le peuple & les Seigneurs les lui adjugeoient, le Roi, pour plaire à la nation Angloise, le décerna au Comte Théodore, qui avoit accompagné Agripine. Si le Roi de Chypre devoit faire une injustice, c'étoit moins à Andolosio qu'à tout autre; mais Andolosio y fit peu d'attention, ayant pour lui le cri général, & l'approbation du peuple, qui murmura.

CHAPITRE VIII.

*Complot atroce. Fin tragique du Chapeau.
Mort d'un des fils de Fortunatus.*

THÉODORE, qui eût dû se contenter d'avoir obtenu le prix par la faveur du Roi, fut indigné de ce que le peuple penchoit pour Andolosio : Sa présomption lui fit croire que l'injustice étoit du côté du public; il jura de s'en venger : Il eût été tout simple qu'il eût mis sa vengeance à disputer de nouveaux prix; c'étoit, du moins, la voie la plus sûre de mettre le public dans son tort, & celle que sa vanité auroit dû lui suggérer; il aimoit mieux se servir de la ressource des lâches. Il savoit qu'Andolosio avoit plusieurs envieux, il en avoit remarqué un, entr'autres, qui,

à chaque succès & à chaque trait de générosité de ce valeureux chevalier, frémissait de rage; il éprouvait, depuis long-temps, le moment de le perdre, soit par ses calomnies, soit par quelque trahison; mais rien encore n'avait pu lui réussir; il en était d'autant plus désespéré, qu'il savait qu'Andolosio connaissait le fond de sa haine, & ne daignait pas y faire attention. Cet envieux, qui détestait les gens de bien, parce qu'il n'avait jamais su faire que le mal, était le Comte de Limosi. Théodore alla le trouver: Il est bien triste pour nous, dit-il, que, parce que cet Andolosio s'est fait quelques créatures à force d'acheter leur estime par des bassesses & par son argent, nous soyons exposés à nous voir sacrifiés à cet homme obscur par une vile populace. Quoi! le Roi lui-même n'est pas à couvert de sa censure: Il suffit que son souverain me couronne pour qu'on le trouve injuste; c'est un attentat commis contre sa personne sacrée, & c'est à nous à le venger. Il est honteux qu'un Roi dépende du vain caprice de ses sujets; c'est à la source du mal qu'il faut remonter; c'est Andolosio qui corrompt le peuple; c'est Andolosio qu'il faut punir. Le Comte de Limosi l'écouta avec plaisir, il n'était embarrassé que sur les moyens. Comment attaquer un homme qui a la confiance du Roi & l'amitié du peuple? Il a, disait le Comte, fasciné l'un & l'autre, & ses richesses inépuisables seront toujours un obstacle à nos projets. Quelle est donc la source de cette opulence? Il a peu de

terres ; son père ne quitta Famagouste , que parce qu'il étoit dans la misère ; ils ont beaucoup voyagé l'un & l'autre ; mais Fortunatus & Andolosio , eussent-ils gagné un empire chacun , aux dépenses qu'ils ont faites , ils devroient être ruinés. La fête qu'il a donnée à la Reine surpassoit en magnificence celle de son Souverain. Oui , je crois avoir deviné le mot de cette énigme ; Andolosio n'a hérité de son père que de l'art diabolique de Nécromantie. N'avez-vous pas entendu dire qu'on l'avoit vu avec des cornes à la tête ? Depuis quelque temps , nous n'entendons parler que de prodiges , de chiens , de chevaux , qui naissent avec des cornes ; ne voyez-vous pas avec quel soin son frère achète tous ces monstres , pour en dérober la connoissance au public ? Il faut l'accuser hautement & le livrer aux Prêtres. Théodore ne fut pas de cet avis ; les Prêtres seront pour lui , car il a fait beaucoup de fondations ; le peuple le prendra sous sa protection , parce qu'il est généreux ; le Roi le défendra , parce qu'il fait l'art de flatter : Le plus sûr , mon cher Comte , le plus sûr est de l'enlever. Je vois trois grands avantages dans ce parti : D'abord , notre vengeance est sûre ; elle sera impunie , parce qu'il n'y aura que nous dans le secret , & elle peut nous être fort utile , parce qu'Andolosio nous avouera , de gré ou de force , la source de son opulence , & que , quoique l'art de Nécromantie soit un grand mal , nous nous en servirons pour réparer le mal qu'il a fait. J'ai

entendu dire, à de très-grands docteurs, qu'il étoit permis de faire un petit mal, quand il en résulteroit un grand bien : Or, vous voyez le bien immense que nous ferons. Quant au moyen de nous emparer de lui, il me paroît tout simple. Votre château est situé près de Famagouste : Lorsque les fêtes seront finies, Andolosio retournera chez lui; nous l'attendrons sur le passage, nous l'attaquerons, & surtout, nous aurons soin qu'aucun de ses gens ne nous échappe; nous renfermerons Andolosio dans votre château, & nous le mettrons hors d'état de nuire, à l'avenir, à personne, de tromper le Roi & le peuple, & surtout, d'enlever tous les prix des tournois. Le Comte de Limosi, qui n'avoit pas osé, d'abord, proposer ce moyen, de crainte qu'il ne parût trop violent à Théodore, l'approuva, le rectifia, & y ajouta tout ce que l'envie put lui suggérer de plus prudent.

Après que les fêtes furent terminées, Andolosio prit congé du Roi, & des jeunes époux, qui le comblèrent de caresses : La Princesse avoit dévoilé à son mari tout ce qui s'étoit passé, à la Cour d'Angleterre, au sujet d'Andolosio : L'heureuse vengeance qu'il en avoit tirée; & quoiqu'elle fût le secret de la bourse & du chapeau, & qu'elle fût femme, elle le garda jusqu'après la mort d'Andolosio. Elle n'en parla, dans les récits qu'elle fit à son mari, que comme de bijoux fort rares, qu'il tenoit de son père, & qui les lui avoit recommandés, en mourant, aux dépens même

de sa vie. Le Prince partageoit la reconnoissance de son épouse, & leur tendresse pour Andolosio étoit un nouveau nœud pour leur amour. Ils le virent partir avec le plus grand regret ; le Roi s'étoit justifié de l'espèce d'injustice qu'il lui avoit faite, en lui ôtant le prix, pour le donner à Théodore. Pouvois-je faire autrement ? Je viens de m'unir à la nation Angloise ; les Chevaliers de toutes les nations avoient remporté des prix, les seuls Anglois n'en avoient aucun ; vous en aviez obtenu une si grande quantité, que je n'ai pas cru vous faire tort, en vous arrachant une feuille de laurier, pour la mettre sur la tête du Comte Théodore : Au reste, j'ai vu avec plaisir que le peuple vous a rendu justice. Andolosio s'excusa lui-même de sa trop grande avidité pour la gloire, & en demanda pardon au Roi, qui lui ordonna de revenir le plus promptement qu'il pourroit.

Tandis qu'Andolosio prenoit congé, le Comte de Limosi & Théodore dispoient, sur son chemin, des scélérats, qu'ils avoient été chercher au loin, leur désignoient l'ennemi, sans jamais le nommer, en leur recommandant de le prendre & de ne tuer que les gens : Ils leur promirent de grandes récompenses & les dépouilles des vaincus.

Comblé des bontés de ses maîtres, l'âme satisfaite du bien qu'il avoit fait, l'esprit occupé des moyens d'en faire encore, Andolosio voloit dans les bras de son frère ; il suivoit le chemin de Famagouste, s'entretenant familièrement

avec ses gens. Les émissaires des Comtes, embusqués derrière des haies, attendirent qu'il fût au milieu d'eux; alors, sortant de tous côtés, ils se jetèrent, à grands cris, sur les brides des chevaux: Andolfoio & ses gens se défendirent avec courage; mais que peut la valeur contre le nombre & la trahison! Le chemin étoit parsemé de clous à plusieurs pointes; les chevaux furent enferrés, & on leur coupa les jarrets; les Chevaliers furent renversés, & tous passés au fil de l'épée: Andolfoio s'étoit relevé, & avoit tué trois de ces assassins. Malheureusement, le chapeau étoit entre les mains de son frère; néanmoins, il se seroit débarrassé d'eux; mais, comme il se battoit en retraite, les deux Comtes, jusqu'alors spectateurs du combat, l'attaquèrent par-derrière; il fit face; ils l'attirèrent auprès d'un arbre, sur lequel ils avoient posté deux des scélérats, lesquels, à un certain signe, laissèrent tomber un énorme filet qui enveloppa Andolfoio, & l'éleva dans l'air. On se saisit de lui, & les deux Comtes l'enfermèrent dans les prisons du château, l'enchaînèrent, & lui donnèrent des gardes, qui le veilloient jour & nuit. En vain leur promit-il des sommes considérables s'ils le laissoient sortir; ils craignoient trop la cruauté de leurs maîtres; d'ailleurs, quand il auroit pu s'échapper de la prison, le château étoit dans une île qui étoit gardée de tous côtés.

La nouvelle de l'assassinat des gens d'Andolfoio, qu'on avoit dépouillés, & dont les corps furent trouvés dans le chemin, jeta une grand

consternation à la Cour ; on craignoit qu'Andolofio n'eût été tué ; le Roi dépêcha , sur le champ , un courrier à Famagouste , & ce fut par lui qu'Ampedo en apprit la première nouvelle. Les deux Comtes parurent fort affligés , & demandèrent au Roi une escorte pour faire des recherches dans tous les environs de l'endroit où s'étoit commis le meurtre , dont le château de Limosi n'étoit pas bien éloigné. Ampedo revint à la Cour , avec le courrier ; il se jeta aux genoux du Roi , le pria de lui prêter main-forte , & de faire chercher Andolofio dans tout son royaume : Le Roi & les Princes mêlèrent leurs larmes aux siennes. Le Roi fit publier qu'il donneroit une récompense de mille ducats à celui qui donneroit des indices de l'assassinat d'Andolofio ; il fit faire des perquisitions de tous côtés : Il jura à Ampedo de ne rien épargner , quand il devroit lui en coûter la moitié de son royaume , & de le venger , s'il étoit mort , par le supplice du meurtrier , quel qu'il fût.

Plusieurs jours s'étoient passés dans ces recherches inutiles : Ampedo , au moyen de son chapeau , s'étoit transporté dans tous les lieux où il imaginoit qu'il pourroit trouver son frère. Enfin , désespéré de ne rien découvrir ; s'aneantissant chapeau , dit-il , qui me deviens inutile au moment où ta vertu me seroit le plus nécessaire : Hélas , si mon frère t'avoit eu , peut-être l'aurois-tu sauvé de ses ennemis ! Il n'est plus , sans doute ; péris donc , inutile présent , & , aussi-tôt , il le jeta dans le feu , afin que personne ne pût en jouir. Il dépêchoit vers

le Roi courrier sur courrier, & il ne recevoit aucune nouvelle favorable. A peine son chapeau fut-il brûlé, qu'il lui vint mille moyens de découvrir son frère, auxquels il n'avoit pas songé auparavant; il eût voulu le ravoit au prix de la moitié de son sang: Ce nouveau chagrin ne faisant qu'accroître son désespoir, il tomba dangereusement malade. Tout Famagouste étoit dans les larmes: Puisque le Ciel nous a ravi Andolfo, disoit-on, qu'il nous laisse son frère: Que de victimes il va frapper, s'il prend encore celle-là. Tous leurs vœux furent inutiles, comme les secours de la médecine; Ampedo, consumé de chagrin, expira, également regretté des grands & des petits: Chacun perdoit, en lui, un père, un protecteur, ou un ami. Cette mort excita encore le ressentiment du Roi contre les assassins de son frère. Tous les habitans de Famagouste prirent le deuil. Le jour de ses funérailles, on n'entendoit que sanglots & gémissemens dans toutes les rues: Pendant les huit jours suivans, chacun resta chez soi: Cette ville immense sembloit un désert. Sur le port, le bruit des vagues se mêloit tristement aux voix confuses des commerçans & des matelots, qui pleuroient leur appui. Les larmes & les cris redoublèrent, lorsqu'on apprit qu'au défaut de son frère, il laissoit son palais au Roi, & toutes ses richesses au peuple, aux commerçans & aux laboureurs.

Le Comte de Limosi, après avoir parcouru le Royaume, revint, avec une douleur feinte, apprendre au Roi qu'il n'avoit rien dé-

couvert, & lui remit son escorte bien harassée du chemin qu'il lui avoit fait faire; le Roi loua son zèle & son amitié pour Andolfoio, & tous les honnêtes gens lui en marquèrent leur reconnoissance. Il demanda la permission de s'en retourner chez lui, pour se reposer, & partit, laissant tout le monde dans l'erreur. Le jour même de son arrivée, il alla dans la prison d'Andolfoio; &, comme il y entra d'un air triomphant, Andolfoio le pria de lui apprendre de qui, & pourquoi il étoit prisonnier. Je n'ai fait du mal à personne, dit-il, & si, sans le savoir, j'ai fait du tort à quelqu'un, je suis prêt à le réparer; apprenez-moi le dommage, &, quel qu'il soit, j'ai une fortune assez considérable pour en indemniser l'homme le plus riche & le plus puissant; mais, faites-moi sortir de cet abominable lieu. Le Comte se mit à rire. Andolfoio, lui dit-il, tu es en mon pouvoir, & rien au monde ne peut t'en arracher. N'espère point d'obtenir jamais la liberté; cependant, il ne dépend que de toi d'avoir un sort plus doux; j'adoucirai tes peines, à condition que tu me diras d'où tu tires ces sommes immenses que tu prodigues. Andolfoio le regarda d'un air de mépris: Infâme assassín, lui dit-il, je les aurois partagées avec toi, si tu m'avois témoigné en avoir besoin; tu devois connoître ma générosité; pour te punir de ta lâcheté, tu ne sauras jamais ce que tu désires, & tu auras commis en pure perte crime le plus atroce. Eh bien, reprit le

Comte, prépare-toi à souffrir les plus longs & les plus cruels tourmens. Andolofio, qui connoissoit la méchanceté du Comte, ne répondit rien, & le laissa sortir; le lendemain, faisant réflexion qu'il ne gagneroit rien sur ce caractère féroce, il prit le parti de dissimuler. Le Comte revint avec ses satellites; il l'interrogea encore : Eh bien, lui dit Andolofio, puisque tu fais tant de cas des richesses, je veux bien te faire part des miennes, j'ai un puits dans mon palais, que mon père, avant sa mort, remplit d'or & de pierreries; tu fais qu'il passoit pour être plus riche que les Rois, & qu'il rétablit les affaires de la république de Venise : Par quel secret il avoit acquis ces richesses, c'est ce que j'ignore : Faites-moi transporter à Fama-gouste, & je t'indiquerai ce puits, qui n'est connu que de mon frère & de moi. Le Comte lui dit : Tu mens; car tu n'avois pas emporté ton puits en Angleterre, ni dans tous les lieux où tu as fait de si énormes dépenses. Ton secret est avec toi; que risques-tu à t'ouvrir à moi? Je fais que tu connois l'art de Nécromantie; apprends-le-moi, & tu peux être assuré que tu t'épargneras bien des supplices. Andolofio lui jura que, non seulement, il ne connoissoit point cet art, mais encore qu'il étoit persuadé qu'il n'avoit jamais existé. Le Comte, qui croyoit bien plus au diable qu'à Dieu, fut plus convaincu que jamais qu'Andolofio le trompoit. Il fit ôter ses chaînes, & le fit appliquer à la torture la plus rude, le

questionnant pendant son supplice, qu'il fit durer aussi long-temps que les forces humaines pouvoient le supporter : Il n'en put rien arracher ce jour-là : Le lendemain, le Comte reparut, avec ses bourreaux, & de nouvelles tortures; Andolofio, se souvenant qu'après avoir perdu sa bourse, il l'avoit retrouvée au moyen de son chapeau, espéra qu'il pourroit bien l'enlever encore au Comte; ainsi, il ne fit aucune difficulté d'avouer son secret; le Comte prit la bourse, fit l'épreuve, & fut fort content qu'Andolofio lui eût dit la vérité; cependant, il le fit remettre dans les fers, & le fit garder encore avec plus de soin, ayant tout à craindre du Roi, si jamais son prisonnier se trouvoit en liberté.

Le Comte paya les dettes dont il étoit accablé de tous côtés, fit des acquisitions considérables, rétablit ses affaires, qui étoient très-dérangées, & se livra à toutes ses débauches. Il reparut à la Cour, & raconta au Comte Théodore tout ce qu'il avoit fait, & le secret de la bourse dont il étoit le maître. Théodore vouloit qu'on fit mourir le prisonnier. Tant qu'il sera en vie, disoit-il, nous aurons tout à risquer; on dit qu'il est très-savant en Nécromantie; sa bourse en est une preuve; il a le secret, dit-on, de s'envoler dans les airs, de se transporter, en un moment, d'un bout du monde à l'autre. La Princesse, depuis qu'on le croit mort, a dit qu'elle connoissoit le secret de la bourse; qu'elle l'avoit eue entre les mains, qu'elle en avoit

tiré elle-même des sommes considérables, qu'elle n'en avoit jamais parlé à personne, craignant que quelqu'un n'attentât à sa vie, pour lui ravir un trésor si rare. Oh! nous n'avons rien à craindre de ce côté, répondit le Comte, car, non seulement, il m'a assuré, dans les tortures, qu'il ne croyoit pas à l'existence de cet art, & qu'il ne s'en étoit jamais servi; mais encore, il est si bien enchaîné, & si bien gardé, que je défie tous les nécromans de l'univers de l'arracher de mes mains.

Les deux scélérats s'étant assurés, le mieux qu'ils pouvoient, contre les suites de leur crime, se mirent à puiser, tour à tour, dans la bourse: Ils en tirèrent des monceaux d'or; leur avidité n'étant pas encore rassasiée, ils entrèrent en dispute, pour savoir à qui la bourse appartiendroit. Après bien des débats, craignant que leurs querelles ne les trahissent, comme il arrive, presque toujours, entre les personnés qui ne sont unies que par le crime, ils convinrent qu'ils la possèderoient alternativement, chacun pendant six mois; que le Comte de Limosi, comme le plus âgé, & ayant actuellement la bourse, la garderoit les six premiers. Surtout, il fut arrêté entr'eux que, comme la Reine connoissoit le pouvoir de la bourse, ils ne feroient pas de dépenses trop éclatantes, de crainte qu'on ne les soupçonnât. Au surplus, ils vécurent ensemble dans toute sorte de plaisirs, & faisant de leurs richesses un usage bien différent de celui qu'en avoient fait les deux frères.

Théodore craignoit encore Andolosio dans les fers. Il dit au Comte de Limosi qu'il voudroit voir si, dans l'état où il étoit, il avoit la même audace, que lorsqu'il lui disputoit le prix; que, pour se venger, il seroit charmé de jouir de l'humiliation de cet homme orgueilleux, rendu à son premier néant. Il demanda une lettre au Comte de Limosi, pour pouvoir entrer dans la prison. Le Comte héfita quelque temps; mais, vaincu par les importunités de Théodore, il lui donna la lettre qu'il demandoit. Théodore ne l'eut pas plutôt, qu'il obtint une permission du Roi de s'absenter, pour quelque temps, de la Cour, & partit.

C H A P I T R E I X.

Fin malheureuse du second fils de Fortunatus. Punition des assassins. La bourse perd sa vertu. Eloge des deux frères.

LE malheureux Andolosio, courbé sous le poids de ses chaînes, livré à la plus affreuse misère, se rappeloit la prédiction de l'hermite; il regrettoit de n'avoir pas mis ses exhortations à profit, & de n'avoir pas refusé la bourse, lorsque son frère la lui laissa. Quel chagrin pour lui, disoit-il, si jamais il apprend ma cruelle aventure! Oh, que la sagesse est préférable à la vanité, qui nous fait courir après la gloire & après les richesses! Il étoit plongé dans ces réflexions, lorsque Théodore entra

dans la prison : Il crut que le Comte de Limosi , satisfait d'avoir la bourse , envoyoit son ami pour soulager ses peines ; il lui tendit le bras comme à son libérateur. Cher Comte , lui dit-il , vous êtes Chevalier ; je partage cet honneur avec vous , & je ne m'en suis jamais rendu indigne : Cependant , le plus abject des criminels seroit-il puni aussi sévèrement ? Alors , il souleva ses fers , & fit voir des bras & des jambes rongés par la pourriture ; l'humidité de son cachot avoit fait tomber ses habits en lambeaux , les cicatrices des plaies que la torture lui avoit faites , étoient encore ouvertes ; sa voix étoit foible & languissante. Je comprends , lui dit Théodore , que ce séjour doit déplaire à un preux Chevalier tel que toi ; à un héros , qui , lors même qu'il est vaincu , semble ne céder la victoire que par grâce. Vante-nous l'amitié du Roi & la faveur du peuple ; ne te sont-ils pas , l'un & l'autre , d'un grand secours ? Andolofio demeura confondu de ce nouvel outrage. Lâche , répondit-il , que ne me tenois-tu de semblables propos à Londres , ou avant que ton complice m'eût mis hors d'état de te punir ; si tu ne reçois pas le châtement que tu mérites , n'en accuse pas ma valeur , ne t'en prends qu'à ces fers qui me retiennent. Fais-les tomber , ramène-moi sur le champ de bataille , quelque foible que je sois , je doute que tu soutiennes encore mes regards ; mais , que demandes-tu ? Est-ce pour outrager un cadavre , que tu es descendu dans ce tombeau ? Andolofio , reprit

Théodore, crois-moi, prends un ton plus conforme à ton état, si tu aimes la vie; elle m'est odieuse, répondit-il, puisque je te vois encore: Choisis, ou de me l'enlever, ou de me délivrer de ta présence; l'air que je respire n'est-il pas assez infect? Les tourmens que je souffre me sont moins insupportables que la vue d'un mal-honnête homme; &, quelque différent que soit notre état, sois assuré que je ne changerois pas avec le tien. Oh! je n'en suis pas tenté, reprit, d'un ton railleur, le Comte Théodore, à qui la fierté d'Andolosio en imposoit; cependant, ajouta-t-il, si tu veux me donner une bourse semblable à celle que tu as donnée au Comte de Limosi, tu peux espérer que j'adoucirai ton sort. Si j'en avois dix, répondit Andolosio, je te les donnerois pour me venger de toi; car, sans doute, l'usage que tu ferois des richesses, te conduiroit bientôt au terme que méritent tes crimes. Dans les mains d'un méchant, tel que toi, les richesses sont un poison qui consume celui qui les possède. Je n'ai plus de bourse, mais si tu es si avide de richesses, amène-moi chez mon frère, il y a de quoi satisfaire ta cupidité. Oui, oui, je t'y menerai chez ton frère, reprit Théodore, & même plutôt que tu ne penses. Andolosio ne comprenoit rien à ce discours; &, lorsque Théodore lui eut fait comprendre qu'il étoit mort, il répandit un torrent de larmes. Que tardes-tu, ajouta-t-il, à m'arracher la vie. Crois-moi, tant que je respirerai, tu as à craindre un accusateur auprès du Roi. Qui?

toi, lui dit Théodore! En effet, que ne l'appelles-tu à ton secours? Et cette Agripine, qui t'appeloit son père, & son tendre époux, qui te traitoit comme son égal, & tant de belles Dames pour qui tu as rompu tant de lances, & qui t'ont donné tant de prix, que ne viennent-elles à ton aide? Mais, sans recourir à ces illustres ingrats, que ne te délivres-tu toi-même? Habile dans l'art de nécromantie; toi, à qui l'enfer obéit, que ne t'envoies-tu dans les airs, comme tu faisois autrefois? Je vois bien que, depuis que tu n'as plus de bourse, les hommes & les démons sont sourds à ta voix: Je suis plus généreux qu'eux: Tu veux que je te conduise à ton frère, prépare-toi encore pour ce voyage. Théodore, à ces mots, fit entrer le géolier, lui ordonna d'étrangler Andolosio, & lui promit cinquante ducats; mais le géolier, plus humain que Théodore, eut horreur de cette proposition; quoique accoutumé au sang, il fut touché de l'état déplorable de cet infortuné, qui n'avoit plus qu'un reste de vie tout prêt à s'exhaler. En vain Théodore entra-t-il en fureur, il ne put jamais obliger le géolier à lui obéir; Théodore lui dit que, puisqu'il étoit si compatissant, il n'avoit qu'à lui donner les instrumens dont il se servoit; le géolier sortit, sans lui répondre: Alors, cet homme impitoyable prit sa ceinture, la mit autour du cold'Andolosio, & avec son poignard, la tordit, jusqu'à ce qu'il l'eût étranglé; ensuite, il jeta quelques pièces d'argent au géolier, afin qu'il le fît enterrer.

Ainsi périt, dans sa cinquantième année, par la main de l'injustice & de la cruauté, cet homme, qui, jamais, ne fit du mal à personne; qui ne se vengea de ses ennemis que par ses bienfaits; qui aima mieux soutenir des Rois sur le trône, que de conquérir des empires: Il excita l'envie, par la seule vertu qui peut la subjuguier, par la générosité, qui ne devoit pas faire des jaloux, puisqu'elle ne peut pas faire des rivaux. En lui, finit la famille de Fortunatus, sur laquelle le ciel épuisa ses faveurs, afin que, dans les différens traits qui composent son histoire, les hommes apprissent que la sagesse est au dessus des dons les plus rares.

Après le meurtre d'Andolosio, le Comte Théodore ne s'arrêta pas au château de Limosi, il revint à la Cour, d'un air serein & triomphant, s'applaudissant, en secret, du crime horrible qu'il venoit de commettre. Le Comte de Limosi alla au devant de lui; il lui demanda ce qu'il pensoit de son île & de son château. Le scélérat lui répondit, que ce qu'il y avoit trouvé de plus beau, étoit la prison d'Andolosio, surtout lorsqu'il en étoit parti; le Comte ne l'entendit point d'abord; Théodore lui dit, en l'embrassant, qu'ils n'avoient plus rien à craindre, & qu'il l'avoit tué de ses propres mains; il lui recommanda, surtout, de faire mourir son géolier, qui avoit refusé son ministère, & qui pourroit bien les trahir. Le Comte, qui n'étoit qu'envieux, étoit fâché de ce que Théodore

n'avoit pas laissé finir ses jours à Andolosio, qui ne pouvoit vivre long-temps ; il commençoit à sentir des remords, car l'envie, quand elle est assouvie, est aussi tourmentée par le mal qu'elle a fait, qu'elle étoit agitée avant de le faire, par le bien qui excitoit sa haine.

La bourse enchantée avoit perdu sa vertu, au moment qu'Andolosio avoit cessé de vivre ; les deux Comtes ignoroient que tel étoit l'enchantement qui y étoit attaché. Les six mois du Comte de Limosi étoient expirés ; le Comte Théodore la lui demanda, pour six mois, suivant leurs conventions : Il y en avoit trois que le Comte de Limosi n'y avoit fouillé. Il ne la refusa point à Théodore, qui, d'ailleurs, avoit grand besoin d'argent, ayant dépensé, & beaucoup au delà, celui qu'ils en avoient retiré ensemble : Le Comte ouvrit sa cassette & remit la bourse à Théodore, qui y plongea sa main avec avidité ; mais il n'y trouva rien : Il y revint plusieurs fois, & n'y trouva rien encore ; ils se regardèrent l'un & l'autre, & restèrent immobiles, comme s'ils eussent été frappés de la foudre ; Théodore ne fortit de son étonnement que pour entrer dans la colère la plus violente. Homme faux & perfide, dit-il à Limosi, vous ne vous contentez point que je vous aye laissé jouir, le premier, de la bourse d'Andolosio, vous voulez la garder, pour vous en faire faire une semblable, & me la donner à la place de la vraie ; je ne le souffrirai point, & si vous ne vous hâtez de me la rapporter, craignez

ma vengeance. En vain, le Comte jura que c'étoit la même bourse, & qu'il n'y avoit rien changé; qu'il étoit aussi surpris que lui de ce qu'elle ne rendoit rien: Théodore, furieux, mit l'épée à la main; Limosi se mit en défense; mais il étoit foible & âgé: Ils se battirent long-temps; le bruit, qu'ils faisoient, attira les domestiques du Comte; ils enfoncèrent, & le trouvèrent étendu dans son sang, d'une blessure mortelle qu'il venoit de recevoir; Théodore n'en étoit pas moins acharné après lui, ne cessant de lui demander sa bourse. Les domestiques les séparèrent, & forcèrent Théodore de sortir.

Le bruit de ce combat parvint au Roi. Tout le monde, qui connoissoit l'union des deux Comtes, fut étonné de leur brouillerie; ils furent mandés l'un & l'autre; le Comte de Limosi ne put être amené, à cause de sa blessure; le Roi ordonna à un de ses officiers d'aller le voir de sa part, & de savoir le sujet de la querelle. Le Comte s'obstina à se taire; l'Officier, que le Roi avoit envoyé, étoit intéressé lui-même à savoir la vérité, parce qu'il se méloit, depuis long-temps, de ces deux hommes; il prit en particulier un des domestiques, qui lui dit qu'une bourse avoit été le sujet de leur dispute; il Palla chercher, & ajouta: Voyez si cela vaut la peine que deux honnêtes gens se coupent la gorge. La bourse de Fortunatus avoit fait quelque éclat à la Cour, parce que la Princesse, depuis qu'on n'avoit plus de nouvelles d'Androsio, ne se croyoit

croyoit plus obligée au secret; l'Officier s'empara de la bourse, & la remit au Roi, qui la fit voir à la Princesse. Aussi-tôt, on envoya des gardes investir la maison du Comte de Limosi; la Princesse reconnut la bourse: Quand elle y mit la main, & qu'elle n'en retira rien, elle s'écria avec douleur; c'en est fait, Andolofio est mort, & ces scélérats l'ont tué. On lui demanda pourquoi elle assuroit ainsi la mort d'Andolofio, & elle dit qu'il lui avoit appris que la vertu de la bourse devoit cesser avec la vie des enfans de Fortunatus.

On demanda au Comte Théodore quel étoit le sujet de sa dispute avec son ami; il refusa de le dire. Le Roi le fit charger de fers. On lui dit que le Comte de Limosi avoit avoué une partie de ses crimes; mais qu'on vouloit avoir un détail circonstancié de tout ce qui s'étoit passé au sujet d'Andolofio. Il s'obstina à refuser. On le mit à la torture, on lui présenta la bourse, & il détailla jusqu'à la moindre circonstance de la mort d'Andolofio. Le Comte de Limosi avoit avoué son assassinat, & déclaré tous les malheureux qu'il y avoit employés.

Lorsque les auteurs de la mort d'Andolofio furent connus, on eut bien de la peine d'arrêter la fureur du peuple, qui demandoit ces deux monstres, & qui avoit investi la maison du Comte de Limosi, pour y mettre le feu. Leur crime n'étoit que trop avéré: Ils furent condamnés à expirer sur la roue, après avoir été dégradés. Avant de les conduire au supplice, on se transporta au château de Limosi.

On arrêta tous ceux qui avoient eu connoissance du crime, ou qui y avoient prêté leur ministère, & la plupart furent condamnés à la mort. On accorda la vie à celui qui enseigna où étoit le cadavre d'Andolosio, qu'on avoit jeté dans un des fossés du château. On le porta dans la prison du Comte Théodore, afin d'augmenter son supplice par la vue de cet objet. Le jour de leur exécution, le Comte de Limosi fut enlevé de son lit, & quoique mourant, il fut conduit sur l'échafaud, mais il expira aux premiers coups qu'il reçut; le Comte Théodore ne fut pas aussi heureux, il passa deux jours dans les douleurs les plus cruelles; le peuple, lassé de le voir vivre, renversa l'échafaut, se jeta sur ce malheureux, le traîna dans la boue & le déchira en mille pièces. On n'outragea pas moins le cadavre du Comte de Limosi. On fut que le Roi avoit ordonné que son château seroit détruit; le peuple s'y transporta & n'y laissa pierre sur pierre. On respecta la prison d'Andolosio, sur laquelle on éleva une chapelle, avec cette inscription : *A Dieu bienfaisant & miséricordieux, & aux manes du généreux Andolosio* : Son cœur y fut déposé. Son corps fut transporté à Famagouste, dans le tombeau de son père. Le deuil recommença dans cette ville affligée. On allumoit des bûchers, & l'on y jetoit les représentations des meurtriers; deux des scélérats qui avoient attaqué Andolosio & tué ses gens, s'étoient réfugiés à Famagouste; ils furent découverts & traînés au sup-

plice : L'oraison funèbre de l'homme juste & bienfaisant est dans les larmes du peuple, & non dans les vaines déclamations des Orateurs.

Famagouste retentissoit de cris & de gémissemens; &, quand le peuple apprit que le Roi, les Princes & la Cour avoient pris le deuil de son bienfaiteur, les larmes de tendresse pour le Roi se mêlèrent à celles de la douleur. Le Prince, avec son épouse, vinrent à Famagouste, & les habitans l'aimèrent comme l'héritier du trône, & l'adorèrent, comme un cœur sensible qui partageoit leurs regrets. La Princesse versa des larmes, en se rappelant les fêtes qu'Andolosio lui avoit données à son passage : Elle témoigna au peuple combien elle étoit touchée de sa douleur. Quand elle & son époux eurent pris possession du palais qu'Ampedo leur avoit donné, au défaut de son frère, ils firent publier qu'ils distribueroient aux citoyens de Famagouste les richesses qu'il leur avoit laissées. Les Notables ayant convoqué le peuple, il fut délibéré qu'on abandonneroit les legs aux Princes, qui cassèrent une délibération à laquelle ils n'avoient point été appelés. Ils convoquèrent, eux-mêmes, une nouvelle assemblée, &, après un long combat de générosité, il fut arrêté que la succession seroit partagée entre les Princes & le peuple, comme entre les héritiers d'une même famille. Les vertus des deux frères furent long-temps, dans Famagouste, un exemple plus puissant pour les mœurs, que les lois & l'autorité.

TABLE

DES CHAPITRES.

C HAPITRE I. <i>Fin de Fortunatus; commencement de l'histoire de ses Enfans. Début de don Andolosio.</i>	Page 5
C HAP. II. <i>Misère, au sein des richesses. Caractère des François & des Espagnols.</i>	12
C HAP. III. <i>Suite des Voyages d'Andolosio. Ses aventures à la cour d'Angleterre.</i>	27
C HAP. IV. <i>Infortune d'Andolosio: Vision, aventures extraordinaires. L'Hermite, & les Pommes enchantées.</i>	41
C HAP. V. <i>Atrompeur, trompeur & demi. Bourse reconquise. Vengeance d'Andolosio.</i>	60
C HAP. VI. <i>A quelque chose malheur est bon. Ecole des Grands. Histoire de l'Hermite. Remède contre les Cornes.</i>	81
C HAP. VII. <i>Phénomènes qui exercent les Savans. Noces du Prince de Chypre.</i>	103
C HAP. VIII. <i>Complot atroce. Fin tragique du Chapeau. Mort d'un des fils de Fortunatus.</i>	118
C HAP. IX. <i>Fin malheureuse du second fils de Fortunatus. Punition des assassins. La Bourse perd sa vertu. Eloge des deux frères.</i>	130

Fin de la Table.